

DELLY

Laquelle ?



BeQ

Delly

Cœurs ennemis I

Laquelle ?

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Classiques du 20^e siècle*

Volume 273 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

Laquelle ?

Édition de référence :
Éditions Jules Tallandier, Paris.

Première partie

I

Shirley s'avança jusqu'au seuil du hall et jeta un coup d'œil inquisiteur autour de la vaste cour d'honneur, bordée à droite par une aile datant de Henri V, à gauche par une galerie du plus pur style de la Renaissance italienne. Rien ne dérangeait la parfaite ordonnance de cette entrée seigneuriale, rien ne choquait le regard de l'imposant majordome. Celui-ci faisait déjà un pas en arrière pour rentrer dans le hall, quand ce mouvement fut arrêté par l'apparition de trois personnes à la belle grille forgée cinq siècles auparavant, que décoraient les armoiries des marquis de Shesbury.

En tête venait un vieil homme mal vêtu, dont le visage jaune et ridé s'encadrait d'une barbe grise en désordre. Ce personnage était suivi de deux petites filles de sept à huit ans. L'une d'elles portait un petit chien aux poils blancs et feu

qu'elle serrait tendrement contre elle.

– Qu'est-ce que cela ? murmura Shirley en fronçant des sourcils olympiens.

Et, sévèrement, il éleva la voix :

– Dites donc, l'homme, ce n'est pas ici l'entrée pour les gens de votre espèce ! Allez plus loin, vous trouverez la grille des communs.

Mais l'homme ne parut pas s'émouvoir de cette apostrophe. Il continua d'avancer, en traînant des jambes légèrement cagneuses. De la main droite, il portait un grand et vieux sac en tapisserie, de la gauche, il s'appuyait sur une solide canne noueuse. Mais les petites filles, sans doute saisies par la voix sèche et la stature majestueuse du majordome, marquèrent un arrêt de quelques secondes.

– Voilà qui est fort ! s'exclama Shirley.

Se tournant vers l'intérieur du hall, il appela :

– Jonas !

Un des valets de pied en livrée bleue et argent qui se tenaient en permanence dans le hall accourut aussitôt.

– Faites faire demi-tour à cet individu, promptement.

Jonas descendit les degrés du large perron et s’avança vers l’étranger.

– Allons, hors d’ici !

En même temps, il étendait la main pour saisir le vieillard à l’épaule. L’autre eut un mouvement de recul et dit en mauvais anglais, avec un accent étranger :

– J’apporte une lettre pour lord Shesbury.

En même temps, il sortait d’une poche de son pardessus crasseux et usé une enveloppe cachetée qu’il tendit au valet.

Jonas la prit du bout des doigts et jeta un coup d’œil méfiant sur la suscription tracée d’une écriture menue :

*Sa Seigneurie, le marquis de Shesbury
à Falsdone-Hall.*

L’étranger, sans un mot de plus, mit à terre le

sac en tapisserie, tourna les talons et marcha dans la direction de la grille, après avoir jeté quelques mots en une langue étrangère aux deux petites filles. Celles-ci restèrent immobiles à l'endroit où elles s'étaient arrêtées derrière le vieillard. Elles attachaient sur le grand valet à mine méprisante des yeux inquiets, très craintifs chez l'une, plus vifs et plus décidés chez l'autre, celle qui tenait le petit chien et qui était légèrement plus grande que sa compagne.

– Eh bien ! qu'est-ce que vous faites là ? dit Jonas.

Elles ne bougèrent pas, ne répondirent pas, et leur physionomie témoignait qu'elles n'avaient pas compris.

– Ne parlez-vous pas anglais ?

La plus grande des deux, cette fois, prononça quelques mots dans la langue dont s'était servi le vieillard en les quittant.

– Quoi ? Qu'est-ce que ce baragouin ? dit le valet.

Du perron où il était demeuré, Shirley

demanda :

– Que font ces enfants, Jonas ! Pourquoi ne s'en vont-elles pas avec l'individu ?

– Eh ! je n'en sais rien, monsieur Shirley ! Elles ont l'air de ne pas comprendre l'anglais...

– Voyons, voyons ! Mettez-moi cela à la porte, sans plus de façon !

Et, Shirley, visiblement irrité, descendit une marche du perron.

À ce moment, deux adolescents d'une quinzaine d'années passaient la grille, croisant le vieillard que l'un d'eux, un grand et svelte garçon de fière mine, toisa avec un air de surprise dédaigneuse. Shirley eut une exclamation d'horreur :

– Là !... Cet homme, ces petites créatures, que lord Fasldone voit ici en rentrant... dans la cour... dans la cour d'honneur !... Balayez-moi ça, stupide garçon, et vivement !

Joignant le geste à la parole, Shirley voulut saisir le bras d'une des petites filles pour la repousser loin du passage des arrivants. Mais le

chien, se dressant entre les bras de sa jeune maîtresse, happa au passage la main grasse et soignée du majordome, dans laquelle il enfonça les dents.

– Abominable bête ! Coquine enfant !

La petite fille, avec un léger cri d’effroi, ramenait le chien entre ses bras. Une jeune voix, harmonieuse et impérative, s’éleva à quelque distance derrière elle :

– Qu’y a-t-il, Shirley ? Que font là ces enfants ? Et qu’est-ce que cet individu qui vient de sortir, sans même nous saluer ?

– J’ignore, my Lord !... Je suis au désespoir !... Cet homme a remis à Jonas une lettre... Où est la lettre, Jonas ?

Le valet, s’avançant, remit l’enveloppe cachetée au majordome, qui la tendit respectueusement à son jeune maître. Lord Falsdone jeta les yeux sur la suscription, puis regarda les deux enfants effarées.

– Cela n’explique pas pourquoi ces petites sont ici ?

– Elles sont arrivées avec l’homme et, quand il est parti, elles sont restées là. Jonas a voulu les renvoyer, mais il dit qu’elles ne comprennent pas l’anglais.

Lord Falsdone fronça les fins sourcils châains qui formaient un arc bien dessiné au-dessus des yeux bruns singulièrement beaux, en ce moment durs et témoignant d’une vive impatience.

– Que signifie cela ? Qu’elles comprennent ou non l’anglais, il n’y avait qu’à les mettre hors d’ici.

La petite maîtresse du chien, à ce moment, parla, d’une voix claire et musicale :

– Je regrette que Nino ait mordu le signor... Il a cru qu’on voulait me battre...

– Ah ! tu es italienne ? Eh bien ! alors, tu vas me dire ce que vous faites ici ? Quel est cet homme qui vous a amenées ?

Lord Falsdone s’adressait à l’enfant dans le plus pur italien. Elle répondit aussitôt, en levant sur lui de grands yeux foncés, ombrés de cils noirs :

– C’est le signor Pravi. Il nous a dit de rester ici, parce que nous étions arrivées où nous devions demeurer.

– Comment, où vous deviez demeurer ?...
Qu’est-ce que cela veut dire ?

– Je ne sais pas, Signor, murmura l’enfant, baissant timidement les yeux sous le regard impérieux de lord Falsdone.

– Mais qui êtes-vous ? D’où venez-vous ?

– De Faletti.

– Qu’est-ce que cela ?

– C’est un village.

– Et vos parents ?

– Nous n’avons que papa.

– Où est-il, votre père ?

– Il est parti en voyage.

– C’est lui qui vous envoie ici ?

– Oui, Signor. Il nous a dit : « Vous allez partir pour l’Angleterre avec le signor Pravi, qui a l’occasion de voyager par là. »

Lord Falsdone se tourna vers son compagnon, un garçon aux larges épaules, au visage rose et réjoui.

– Y comprenez-vous quelque chose, Nortley ?

– Rien du tout, my Lord !... Mais l'explication est sans doute là.

Nortley montrait la lettre que tenait son compagnon.

– Sans doute... Portez ceci à lord Shesbury, Jonas.

Le petit chien, à ce moment, fit entendre un grognement qui s'adressait à un tout jeune lévrier arrêté près de lord Falsdone. Et, avant que sa maîtresse eût pu le retenir, il bondit à terre, puis sauta sur son congénère, qu'il mordit à l'oreille.

L'autre eut un hurlement de douleur, en essayant d'échapper aux crocs aigus. Mais Nino ne le lâchait pas.

– Nino, viens !... Nino ! s'écria la petite fille.

Elle s'avançait pour saisir le chien. Mais, avant elle, une main nerveuse le prit au cou, serra... Les crocs se desserrèrent, le lévrier se

trouva libre.

– Ne le tuez pas ! cria l’enfant.

Mais c’était déjà fait. Lord Falsdone ouvrit la main, laissa tomber le corps pantelant. Avec un regard de colère méprisante sur la petite étrangère, il dit froidement :

– Cela t’apprendra à conserver de pareilles bêtes malfaisantes.

Puis, tournant le dos, il se dirigea vers le perron suivi de son compagnon.

Une petite voix étranglée cria :

– Mauvais !... Mauvais !...

Puis, l’enfant tomba à genoux près du chien, caressa le cadavre chaud, en murmurant dans un sanglot :

– Nino ! Nino ! tu étais mon ami, à moi.

L’autre petite fille, pendant toute cette scène, était demeurée un peu en arrière. Sa physionomie témoignait d’un vif effroi. Elle s’approcha et dit tout bas :

– Orietta, que va-t-on faire de nous ?

Sa compagne se redressa, les yeux brillants de douleur et de colère :

– Ah ! cela m'est égal ! « Il » m'a tué Nino, mon petit Nino ! Je le tuerai aussi, Faustina !

D'un bond, Orietta se mettait debout. Des prunelles de feu étincelaient dans le visage menu tout empourpré, et leur éclat tragique semblait si étrange chez un être aussi jeune que Shirley en fut frappé.

– Voilà une petite mâtine assez inquiétante ! murmura-t-il.

Appelant un autre valet présent dans le hall, il lui ordonna de surveiller les enfants inconnues, en attendant que lord Shesbury eût fait connaître sa volonté à leur sujet.

Orietta avait pris dans ses bras le corps de Nino et le serrait contre elle. Des larmes glissaient hors des paupières à demi baissées, le long des joues brûlantes. Faustina, pâle et inquiète, regardait tour à tour sa compagne et le valet à mine rogue qui, debout sur le perron, les tenait sous son coup d'œil méfiant.

Près de cinq minutes s'écoulèrent avant qu'au seuil du hall parût le valet de chambre italien de lord Shesbury, Mario, l'homme de confiance.

Un rapide regard des yeux foncés, aigus, intelligents, enveloppa les deux enfants. Puis, cet homme ordonna :

– Venez, petites filles.

Faustina obéit aussitôt. Mais Orietta demeura immobile, en levant sur Mario des yeux farouches.

– Vous aussi... Allons, vite !

Orietta s'avança à petits pas. Quand elle fut près du domestique, celui-ci demanda :

– Qu'est-ce que vous tenez là ? Un chien mort ?... Qu'est-ce que ça signifie ?

– « Il » l'a tué, dit l'enfant d'une voix étouffée.

– Qui donc ?

– Un jeune signor... Méchant, méchant !

De nouveau, les yeux d'Orietta reprenaient cet éclat presque sauvage qui avait surpris Shirley.

– Que voulez-vous dire ?... Quel signor ?

Mario répéta sa question en anglais, en s'adressant à Jonas qui s'approchait, sortant du hall. Le valet lui raconta ce qui s'était passé. Mario, se tournant vers Orietta, lui ordonna :

– Laissez là cette bête. Vous n'allez pas entrer avec ça et vous présenter devant Sa Seigneurie.

Mais Orietta serra plus fort contre elle le petit cadavre.

– Je veux garder Nino !

– Vous voulez ? Ah ! c'est déjà effronté, ces petites-là ! Jonas, prenez-lui ce chien.

L'enfant eut beau se débattre, le valet s'empara de Nino qu'il jeta dédaigneusement à l'écart. Après quoi, prenant à l'épaule Orietta, raidie en une colère farouche, Mario l'obligea à monter les degrés, la poussa dans le hall décoré de vieilles tapisseries de Flandre et d'armures damasquinées, tandis que Faustina suivait, toute tremblante.

II

Plusieurs pièces, d'une somptuosité raffinée, furent traversées ; puis Mario ouvrit un battant de porte, souleva une portière de vieux brocart et annonça :

– Voilà les petites filles, my Lord.

Il poussa devant lui les enfants, laissa retomber la portière... et demeura derrière celle-ci.

Cette pièce était la bibliothèque de Falsdone-Hall.

Elle occupait une partie d'une des deux ailes donnant sur les jardins. Une galerie décorée de portraits la faisait communiquer avec l'aile Renaissance de la cour d'honneur. Le plafond, très haut, en forme de coupole, était orné de peintures représentant les sept travaux d'Hercule. Entre les bibliothèques de marqueterie décorées

de bronzes ciselés, meubles précieux jadis commandés par un marquis de Shesbury à l'un des plus célèbres ébénistes du XVIII^e siècle, des panneaux de Beauvais couvraient les murs. Des marbres italiens, des émaux anciens, des ivoires délicatement travaillés contribuaient à la décoration de cette pièce immense, éclairée par quatre fenêtres à la française ouvrant sur un degré de marbre rose.

Près de l'une d'elles, un homme se tenait debout. À la voix de Mario, il tressaillit, se détourna lentement, couvrit les petites filles d'un regard qui décelait une fiévreuse curiosité.

Lord Cecil Falsdone, marquis de Shesbury, avait trente-huit ans. Il en paraissait davantage, avec ses tempes dégarnies, ses traits fins creusés par la lente usure de la maladie, son teint jauni et cette silhouette autrefois droite, fine, élégante, maintenant voûtée. Mais les yeux, en dépit de la souffrance physique ou morale qui en avait changé l'expression, conservaient une partie de ce charme séducteur dont trop de femmes, pour leur malheur, avaient subi le fascinant sortilège.

– Avancez, enfants, dit lord Shesbury, d’une voix légèrement frémissante.

Quand elles ne furent plus qu’à quelques pas de lui, dans la pleine lumière du jour, il se mit à les considérer avec une attention aiguë. Ses lèvres se crispaient. Un pli douloureux barrait son front. Il regardait tour à tour Orietta et Faustina, semblant les comparer, détailler chacun de leurs traits.

Elles étaient également menues, délicates. Elles avaient le même teint mat, des traits semblables, des yeux du même bleu foncé, ombrés de cils châains chez Faustina, plus foncés chez Orietta. Mais Faustina semblait une copie affadie de sa compagne, la petite fille dont le regard ardent, farouchement méfiant, ne quittait pas le regard scrutateur de lord Shesbury.

– Qui est Orietta ? demanda celui-ci avec une sorte d’hésitation.

– C’est moi.

– Toi ? Tu « lui » ressembles... Mais tu ressembles aussi à...

Il s'interrompit, la gorge serrée, les traits crispés. Très bas, il murmura :

– Laquelle ?... Laquelle ?...

D'une poche de son vêtement, il sortit une lettre, chercha un passage qu'il relut. Avec un soupir, il replia le feuillet, le fit disparaître à nouveau et alla agiter une sonnette.

À Mario qui apparut peu après, il ordonna :

– Dites à Mrs Barker de venir me parler.

Quand le valet eut disparu, lord Shesbury se tourna vers les petites filles et dit avec bienveillance :

– Je vais vous garder ici, puisque votre père, comme il me l'écrit, part en voyage. Vous serez bien sages, vous obéirez à Mrs Barker, la femme de charge, à qui je vais vous confier...

– Oui, si elle n'est pas aussi méchante que le jeune signor qui a tué Nino, interrompit une petite voix frémissante.

– Quel jeune signor ? Qui est Nino ?

La même voix, entrecoupée de larmes, raconta

l'incident. Lord Shesbury, en secouant la tête, murmura :

– C'est Walter, sans doute... Il est emporté. Le sang des Shesbury bout dans ses veines...

Un voile d'angoisse parut un instant couvrir les yeux de lord Shesbury. Puis, regardant l'enfant dont les joues étaient couvertes de larmes, il dit avec douceur, en étendant la main pour caresser le visage brûlant :

– Ma pauvre petite, je regrette que ce chagrin t'ait été infligé à ton arrivée ici. Mais je te donnerai un autre chien...

– Un autre ?... Jamais !

Tout le petit corps vibra d'indignation.

– Est-ce qu'un autre serait Nino ? Lui, c'était mon ami... Il mordait tout le monde et n'aimait que moi...

Lord Shesbury crispa sa main au dossier d'une chaise placée près de lui. Une émotion violente bouleversait son visage. Il dit à demi-voix :

– Béatrice... Béatrice... Elle était ainsi.

À ce moment, au bout de la bibliothèque, une porte fut ouverte par une main décidée. Lord Falsdone parut, suivi de son lévrier.

Orietta, en l'apercevant, recula de quelques pas. L'horreur, la colère transformaient cette physionomie d'enfant, faisaient frémir le corps menu, sous la vieille robe grisâtre.

Lord Falsdone, à la vue des petites filles, s'arrêta un court instant. Puis il continua d'avancer, en leur jetant un regard d'étonnement dédaigneux.

– Ah ! vous voici, Walter, dit lord Shesbury.

Une ombre d'embarras venait de passer dans ses yeux à la vue de l'adolescent.

– ... Vous avez fait une bonne promenade, ce matin ?

– Longue et excellente, mon père... Votre nuit a-t-elle été meilleure ?

Walter, tout en parlant, serrait longuement la main que lui tendait lord Shesbury.

– Guère, mon enfant. Mais j'en ai l'habitude... Voici, mon cher, deux nouvelles petites

commensales de Falsdone-Hall. Un ami italien d'autrefois, se trouvant dans la gêne et obligé de s'expatrier, me demande d'accueillir ses enfants... de leur venir en aide...

Lord Shesbury ne regardait pas son fils en parlant ainsi. Une émotion contenue tendait son pâle visage, dont les traits fins se retrouvaient, plus nettement frappés, chez lord Walter.

– Cet ami aurait pu, du moins, attendre votre agrément, avant de vous expédier ses filles ! C'est agir avec un étrange sans-façon, ne trouvez-vous pas ?

– En effet... Mais il a toujours été... original... Et comme il m'a rendu service, autrefois, je ne puis refuser de faire ce qu'il demande.

– Alors, ce sont des enfants de bonne famille, ces petites étrangères ?

Un regard d'indifférence dédaigneuse effleurait Orietta et Faustina.

– De très bonne famille... de vieille souche noble... Elles s'appellent Orietta et Faustina Farnella...

Ce dernier nom passa avec quelque effort entre les lèvres pâlies de lord Shesbury.

– Naturellement, si vous croyez avoir quelque obligation à leur père, il est difficile de refuser... bien que le procédé soit assez cavalier. Mais qu'allez-vous en faire ?

– Je les confierai à Barker, qui les soignera bien... Mais il paraît, Walter, que vous avez causé un chagrin à cette pauvre petite ?

Le reproche contenu dans l'accent de lord Shesbury était tempéré par la caresse du regard.

Un pli de dédain souleva la lèvre de Walter.

– J'ai traité comme elle le méritait une affreuse petite bête hargneuse qui s'était jetée sur Fady.

– Vous êtes trop vif, mon cher enfant, trop... prompt à châtier. C'est là un défaut que vous tenez de certains de vos ancêtres, qui furent des âmes violentes et sans pitié. Mais je voudrais, Walter, vous voir employer un peu de la grande énergie que vous possédez à lutter contre cette tendance.

Une lueur d'orgueilleux mécontentement passa dans les yeux de l'adolescent – ces yeux chatoyants comme ceux de lord Shesbury, mais qui contenaient une vie plus intense, plus profonde, et décelaient une volonté altière.

– Je crains malheureusement de ne pouvoir vous contenter sur ce point, mon père, dit-il froidement.

Le lévrier, à ce moment, s'approcha d'Orietta. L'enfant leva son petit poing et le laissa retomber de toute sa force sur la tête du chien, qui recula avec un grognement.

– Eh bien ! mauvaise petite créature !... Je vais t'apprendre à frapper mon chien !

Levant la main à son tour, lord Walter s'avavançait vers Orietta, qui le bravait du regard. Mais lord Shesbury se mit vivement entre eux.

– Voyons, Walter, un peu d'indulgence ! Elle est encore toute au chagrin de la perte de son chien... Et toi, Orietta, ce n'est pas bien de faire cela...

– Je voulais le tuer aussi !... Je le tuerai ! dit

l'enfant avec véhémence.

– Orietta !

– Je tuerai son chien... et lui aussi !

Un doigt tendu désignait lord Walter, qui laissa échapper un rire mordant.

– Eh bien ! elle a d'aimables dispositions, votre protégée, mon père ! Quelle petite figure de démon ! Faites-la donc fouetter par Barker, pour lui changer le caractère !

– Vous, je vous déteste ! Vous êtes le plus méchant du monde !

Elle tremblait de colère, la petite Orietta. Son chapeau, une vieille paille jaunie, avait glissé derrière la tête, découvrant de courts cheveux bouclés, d'un brun doré. Dans le visage empourpré, les yeux avaient un éclat violent dont parut vivement impressionné lord Shesbury.

– Assez, enfant ! dit-il d'une voix troublée. Il faudra apprendre à être plus douce, plus... Barker, venez, que je vous explique.

Depuis un instant, une femme était apparue au seuil de la bibliothèque, en tenant la portière

soulevée. Une surprise scandalisée se lisait sur son large visage, sans doute provoquée par l'inconcevable audace de cette petite créature, laquelle osait parler à lord Walter, le jeune maître déjà craint, qui savait imposer à tous sa volonté.

La femme de charge s'approcha, lourde et majestueuse, très digne dans la robe de soie noire qui habillait sa ronde personne. Elle écouta respectueusement, sans que rien trahît ses impressions, les instructions de lord Shesbury au sujet des petites étrangères. Puis elle s'inclina en disant :

– Tous les désirs de Votre Seigneurie seront accomplis.

Lord Shesbury se tourna vers ses protégées.

– Suivez Barker, mes enfants. Demandez-lui tout ce dont vous avez besoin ; elle parle et comprend assez bien l'italien. Je désire que vous soyez heureuses sous mon toit...

Il fit deux pas en avant, caressa la joue de Faustina, glissa un instant ses doigts entre les boucles dorées d'Orietta. Celle-ci, dont le visage

restait empourpré, jetait de noirs coups d'œil vers lord Walter, qui, tournant le dos, venait de s'approcher d'une des fenêtres ouvertes.

– Allons, sois sage, mon enfant... calme ta colère, dit à mi-voix lord Shesbury.

Le regard d'Orietta se leva sur lui, et, subitement, ce fut une métamorphose. La douceur caressante, le charme le plus tendre apparurent dans ces beaux yeux d'un bleu profond.

– Vous, vous êtes très bon, Signor. Je vous aimerai bien.

Lord Shesbury abaissa un instant ses paupières, comme si ce regard d'enfant lui était insoutenable. Il parut, pendant quelques secondes, comprimer avec peine une vive émotion. Puis, sans regarder la petite fille, il dit, les lèvres un peu tremblantes :

– Vous pouvez les emmener, Barker.

La majestueuse femme de charge s'inclina et se dirigea vers la porte. Orietta, après un grave petit salut à lord Shesbury, la suivit, et derrière elle vint Faustina qui était demeurée muette,

effarée, tremblante, près de cette petite personnalité dont elle semblait l'ombre peureuse.

Lord Walter se détourna et vint à son père. Après un regard sur la physionomie altérée, il fit observer avec un accent adouci :

– Vous ne semblez pas bien ce matin ? Recevoir ces enfants vous a fatigué.

– Mais non... Je suis content de pouvoir faire quelque chose... rendre ce service... Walter, si je venais à mourir, il faudrait continuer, pour ces petites filles...

– Mon père, nous n'avons pas à envisager cette éventualité !

– Si... Pas tout de suite, mais... Enfin, nous en reparlerons. Il est presque l'heure du lunch, je crois ?

– Presque.

– Allons, en ce cas.

Et, d'un geste affectueux, lord Shesbury prit le bras de son fils, dont la taille svelte et souple dépassait la sienne, courbée par la maladie.

III

Seize ans auparavant, lord Cecil Falsdone avait épousé une Russe appartenant à la plus haute aristocratie. De ce mariage naquirent trois enfants, dont seul Walter survécut. Le dernier coûta la vie à la mère, jeune femme délicate, qui souffrait, en outre, profondément des infidélités sans nombre de son mari.

Pendant plusieurs années, lord Falsdone voyagea beaucoup, fit surtout d'assez longs séjours en Italie et en France. Sa renommée de séducteur irrésistible était presque européenne. Il ne s'était pas remarié, peu soucieux d'aliéner à nouveau sa liberté. Mais un jour, plus habile que d'autres qui s'essayaient vainement à cette conquête matrimoniale, une jeune et fort jolie veuve, lady Belmore, réussit à obtenir une demande en mariage de lord Cecil, que la mort de son père venait de faire marquis de Shesbury.

Ce fut de sa part à lui un caprice à peu près aussi éphémère que les précédents. Mais Paméla était fort amoureuse. Il y eut, dans les deux premières années de cette union, d'assez nombreux conflits entre les époux. À la suite de l'un d'eux, lord Shesbury partit pour les Indes et, après une absence de six mois, reparut en Angleterre où, dès lors, il mena une existence presque complètement séparée de sa femme. Déjà, à cette époque, commençait à s'altérer une santé jusqu'alors excellente. Lady Shesbury avait toute liberté de mener la vie mondaine qu'elle aimait. Toutefois, elle en usait avec modération et s'absentait peu des résidences préférées de son mari : Falsdone-Hall, une grande partie de l'année, et une villa près de Nice, pendant trois mois d'hiver.

Le lendemain de l'arrivée des petites étrangères, elle se promenait, au cours de l'après-midi, dans une allée du parc, en compagnie d'un cousin de lord Shesbury, l'Honorable Humphrey Barford. Celui-ci, assez grand et de stature vigoureuse, se penchait pour écouter la blonde petite personne qui parlait avec un peu de

nervosité.

– Vous faites semblant de ne point partager mon opinion à ce sujet, Humphrey, mais je suis bien certaine qu’au fond vous êtes persuadé, comme moi, que ces petites filles lui tiennent de près. D’abord, il ne m’a jamais parlé de cet ami, ce comte Alberto Farnella, qui n’existe probablement pas. Vous aussi ignorez ce nom...

– Je n’ai pas connu tous les incidents de la vie voyageuse de Cecil, dont le caractère n’est pas très communicatif, comme vous le savez. Aussi, je n’ai aucun motif pour ne pas croire à l’explication qu’il nous donne de l’hospitalité offerte à ces enfants.

Un petit rire sardonique entrouvrit les fines lèvres roses de lady Shesbury.

– Je ne vous crois pas si naïf, mon cher Humphrey ! L’existence passée de Cecil rend ma supposition très vraisemblable... et une certaine gêne remarquée chez lui, tandis qu’il nous parlait hier de ces étrangères, pendant le lunch, me donne à penser que je vois juste dans cette histoire.

– Il me déplairait de vous contredire davantage. Mais j'avoue ne point partager votre idée à ce sujet.

Lady Paméla s'arrêta, en levant sur Humphrey ses yeux bleus, clairs et vifs, où passait un éclair d'irritation.

– Je sais très bien que vous ne désavouerez pas lord Shesbury, quelle que soit votre pensée secrète. Il est un fétiche pour vous et toutes ses opinions ont force de loi à vos yeux.

Humphrey eut un sourire presque imperceptible – un sourire d'ironie. Et de l'ironie aussi traversa, rapidement, les prunelles d'un gris bleuté, dont l'expression la plus habituelle était une douceur caressante.

– Vous avez tort de penser ainsi, Paméla. Il est un point du moins, vous en conviendrez, sur lequel je n'approuve pas mon cousin.

– Oui, je sais que vous blâmez sa conduite à mon égard, et que vous le lui avez dit... ce qui, d'ailleurs, n'a rien changé.

D'un geste nerveux, lady Shesbury ouvrit

l'ombrelle de soie blanche qu'elle tenait à la main, car l'allée finissait et les promeneurs se trouvaient dans la pleine lumière du soleil d'été qui s'étendait sur les magnifiques jardins de Falsdone-Hall.

– Je n'ai sur lui que bien peu d'influence, dit Humphrey.

Lady Shesbury leva légèrement les épaules.

– Je crois bien que personne n'en a jamais eu sur cette nature fuyante, insaisissable... Oui, une nature décevante !

Les sourcils se rapprochèrent, donnant au fin visage de blonde une expression de colère. Pendant quelques secondes, Humphrey et la jeune femme marchèrent en silence. Paméla tenait les yeux attachés à terre ; Humphrey regardait, avec une flamme voilée au fond des yeux, la noble perspective du château, bâti dans le style français du XVII^e siècle, dominant les jardins en terrasse, où l'on descendait par des escaliers de marbre.

– J'ai fait avertir Barker de m'amener tout à

l'heure ces petites filles, dit lady Shesbury. Je veux les connaître... Nelly m'a raconté que Walter avait tué le chien de l'une d'elles, qui mordait son lévrier. Cela n'est pas pour m'étonner de sa part. Voilà certes, une nature inquiétante, difficile à pénétrer...

Humphrey hocha affirmativement la tête.

– ... Et quand il sera le maître, Humphrey, il ne fera peut-être pas bon être sous sa dépendance !

L'inquiétude perçait dans l'intonation de Paméla, dans le regard qu'elle levait sur son compagnon.

– Je vous redis, ma chère cousine, que je ferai tout le possible pour vous être utile près de Cecil. Mais, comme nous venons de le reconnaître une fois de plus, la nature fermée de celui-ci limite beaucoup ces possibilités.

– Oui, mais il a de la sympathie pour vous, et de la confiance... Enfin, mon cher Humphrey, je m'en remets à vous, comme à mon meilleur ami, pour que lord Shesbury ne laisse pas Rose et moi à la discrétion de son fils.

Elle étendit sa petite main, scintillante de bagues, prit celle d'Humphrey et la serra longuement. Il se pencha et effleura de ses lèvres les doigts fins.

– Je serai digne de cette amitié, n'en doutez point, Paméla.

Il eut un sourire câlin, un regard de langueur riieuse glissé entre les épais cils blonds.

– On vous appelle mon chevalier, Humphrey.

– C'est un titre que je suis heureux de porter.

Humphrey souriait aussi, en caressant de son regard le joli visage rose, encadré d'une masse ondulée de fins cheveux blonds.

Lady Shesbury secoua la tête et, subitement, la colère reparut dans son regard.

– Humphrey, faut-il que je « lui » sois indifférente, pour qu'il voie sans ombrage notre amitié !

– Que vous avez essayé de lui faire prendre pour un autre sentiment, afin d'exciter sa jalousie... Oui, Paméla, je ne crois pas qu'il vous ait jamais réellement aimée. Je me demande

même s'il n'a pas quelque aversion à votre égard.

– De l'aversion ? dit Paméla d'une voix sifflante. Peut-être... Oui, peut-être... Mais pourquoi ?

Humphrey eut un geste qui signifiait : « Je n'en sais rien ! » À ce moment, contournant une des serres où les jardiniers de Falsdone-Hall entretenaient des plantes exotiques, apparut une nurse qui poussait une petite voiture dans laquelle se trouvait une frêle enfant vêtue de blanc. De beaux cheveux châains entouraient un visage anguleux, à l'expression maussade et souffreteuse.

– Voilà ma petite Rose, dit lady Shesbury.

Son regard s'éclairait d'une lueur de tendresse. Elle alla vers l'enfant, se pencha pour lui baiser le front. Mais Rose l'écarta d'un geste impatient.

– Je n'aime pas qu'on m'embrasse, aujourd'hui.

– Souffres-tu davantage, chérie ?

Rose secoua négativement la tête. Sa main maigre, jaunâtre, saisit les pans de la ceinture de

soie rose qui ornait la robe blanche de lady Shesbury et les tira violemment.

– Voyons, mon amour ! dit lady Paméla d’un ton de doux reproche.

Elle essaya de dégager la ceinture des doigts qui s’y agrippaient, mais ceux-ci ne la lâchèrent pas et un craquement annonça que les points qui la rattachaient à la robe cédaient.

– Rosette, mon trésor !... Ne la froisse pas ainsi ; elle ne sera plus mettable.

Mais Rose s’empressa d’employer les deux mains pour chiffonner consciencieusement la fraîche ceinture qui, détachée, glissait autour de la taille ronde et souple.

– Petite vandale !... Garde-la maintenant. Il va falloir que je m’en mette une autre... Nuttie, ramenez lady Rose au château.

La nurse, grande femme blonde au visage impassible, changea la voiture de direction. Rose, avec ses ongles, essayait de déchirer la soie rose, Humphrey, qui marchait derrière avec lady Shesbury, dit à mi-voix :

– Elle vous donnera bien du mal, cette petite Rose. Habitée à se voir tout céder...

Lady Paméla l’interrompit avec impatience.

– Eh ! puis-je faire autre chose que de la gêner, pauvre petite, menacée d’être infirme ! Évidemment, elle est d’une nature difficile... Seuls, lord Shesbury et surtout Walter lui inspirent de la crainte. Devant Walter, elle est toujours d’une sagesse parfaite. Quant à son père... je crois qu’elle l’aime plus que moi, lui qui est si indifférent à son égard.

La voix de Paméla trembla d’irritation à ces derniers mots.

Humphrey hocha la tête, sans mot dire. Ils arrivaient au bas de la première terrasse. La nurse arrêta la voiture et prit l’enfant dans ses bras pour monter les degrés. Humphrey et Paméla la dépassèrent et, silencieux tous deux maintenant, atteignirent la troisième terrasse, dallée de marbre rose, qui s’étendait devant le château.

À cette heure, le soleil s’en retirait. Devant les portes vitrées d’un des salons, des domestiques

achevaient de disposer la table pour le thé. Lady Shesbury dit à l'un d'eux :

– Prévenez Mrs Barker qu'elle peut amener les petites filles.

Elle s'assit dans un des fauteuils élégants disposés là, en ajoutant à l'adresse d'Humphrey :

– Vous seriez très aimable, cher, d'aller me chercher l'éventail que j'ai laissé dans le salon.

Elle enfonça confortablement dans le siège profond sa gracieuse petite personne, très élégamment parée. Lady Paméla était encore une très jolie femme, souple et féline, dont les yeux savaient à merveille exprimer toutes les nuances de la câlinerie, toutes celles, aussi, d'une coquetterie savante.

Humphrey, apportant l'éventail, reçut en remerciement le plus doux des sourires. Il s'assit près d'elle et, sur son invitation, alluma un cigare. Peu après, apparut Nuttie portant la petite Rose, qu'elle déposa dans un fauteuil à sa taille, aux pieds de lady Shesbury.

– Vous me donnerez des gâteaux que j'aime,

maman, dit une petite voix sèche.

– Mais naturellement, mon joli trésor. Tu choisiras ce qui te plaît.

Lady Paméla se penchait pour caresser les cheveux de sa fille.

– ... Nuttie va t’apporter les assiettes... Vous entendez, Nuttie ?

– Voilà les petites filles en question, annonça Humphrey.

D’une extrémité du château sortait la femme de charge, que suivaient Orietta et Faustina. Les petites étrangères étaient toujours vêtues de leurs vieilles robes campagnardes, que Mrs Barker n’avait pas encore eu le temps de remplacer. Faustina avançait en hésitant, avec une mine un peu craintive. Orietta, de loin, attachait son étrange regard profond et fier sur le groupe réuni là-bas.

Quand elles furent à quelques pas de lady Shesbury, Mrs Barker s’inclina en disant :

– Voici les petites filles que Votre Seigneurie désirait connaître.

Les enfants saluaient poliment, Faustina avec une grâce timide, Orietta, en gardant un air de fierté un peu sauvage.

Lady Paméla les toisa des pieds à la tête. Son regard, en ce moment, était particulièrement dur. Elle murmura :

– Elles se ressemblent...

– Oui... et pourtant, combien elles sont dissemblables ! dit Humphrey.

Lui aussi examinait attentivement les petites filles. Faustina, intimidée, baissait un peu les yeux, mais Orietta regardait en face les étrangers avec méfiance.

– Elles ne parlent pas anglais, je crois ? demanda Humphrey, s'adressant à la femme de charge.

– Pas un mot, monsieur.

– Comment vous appelez-vous, petite ?

La question était faite à Orietta, en un italien à peu près correct. La petite fille répondit nettement, sans gêne comme sans hardiesse.

– Elle a de la race, l’enfant ! murmura Barford. Et, dans dix ans d’ici, elle sera diablement jolie !

Lady Shesbury eut une moue d’impatience.

– Qu’en sait-on ! Les yeux sont beaux, oui...

– Ils suffiraient, à eux seuls, pour qu’on la remarquât, plus tard.

– Pour le moment, elle a l’air d’une petite effrontée ! dit sèchement lady Shesbury. Qu’allez-vous faire de ces enfants, Barker ? Vous n’avez pas le temps de vous en occuper.

– Il faudra bien que je le trouve, my Lady, puisque c’est l’ordre de lord Shesbury. Peggy m’aidera, et les petites filles apprendront peu à peu l’anglais avec elle.

Rose, en pétrissant dans ses doigts fluets la ceinture de sa mère, attachait sur les enfants étrangères des yeux étonnés – de beaux yeux bruns, qui ressemblaient à ceux de lady Shesbury. Près d’elle se tenait debout Nuttie, portant dans chaque main une assiette de vieux saxe garnie de pâtisseries. La voix impérative de la petite fille

s'éleva tout à coup.

– Je veux jouer avec elles.

Son doigt tendu désignait Orietta et Faustina.

Lady Shesbury eut un rapide froncement de sourcils.

– C'est impossible, chérie. Ces enfants nous sont inconnues... elles peuvent être très mal élevées. Ce n'est pas une compagnie pour toi...

– Je veux !... Je veux !...

– Voyons, Rosetta... voyons, mignonne... Regarde comme elles sont mal habillées. Toi, tu es lady Rose Falsdone...

– Je veux jouer avec !

– Et puis, elles ne parlent pas l'anglais... Tiens, dis-leur quelque chose pour voir si elles comprendront.

– Venez jouer avec moi ! cria Rose d'une voix aiguë.

Orietta et Faustina la regardèrent, mais ne bougèrent pas.

– Là, qu'est-ce que je te disais ?... Barker,

emmenez ces petites. Vous aurez soin d'éviter qu'elles se trouvent sur ma route, car elles ne me plaisent pas du tout.

La femme de charge salua, les petites filles l'imitèrent et toutes trois quittèrent la terrasse. Lady Shesbury suivait les enfants d'un regard chargé de sourde hostilité. Humphrey dit à mi-voix, avec un léger sourire d'ironie :

– Jalouse !... jalouse !... Par-delà ces enfants, vous voyez la mère qui, peut-être, fut aimée de Cecil. Je crois que, s'il vous était possible de leur nuire, vous y trouveriez quelque satisfaction, n'est-il pas vrai ?

Lady Shesbury ne répondit pas. Les lèvres serrées, les yeux assombris, elle resta un long moment silencieuse. Rose se décidait à puiser des deux mains dans les assiettes que lui présentait la nurse. Le regard d'Humphrey, plein de raillerie voilée, s'attarda sur la jeune femme jusqu'au moment où apparurent lord Walter et Herbert Nortley, son compagnon habituel. Lady Shesbury aussitôt retrouva son sourire pour accueillir son beau-fils, et Humphrey secoua la main du jeune

garçon avec une cordialité qui ne parut pas recevoir de retour.

IV

Les petites filles étaient installées dans une grande chambre claire et gaie, voisine de celle de Mrs Barker. Au bout de quelques jours, elles furent munies d'un trousseau simple, mais confortable. Peggy, une des nièces de la femme de charge, leur apportait leurs repas et leur faisait faire chaque jour une promenade. Mrs Barker leur avait procuré deux poupées et quelques autres jouets. Elles étaient bien soignées, bien nourries.

Faustina semblait heureuse. Mais Orietta avait un petit air languissant et disait :

– J'aimais mieux Faletti que cette belle maison !

Une huitaine de jours après leur arrivée, Shesbury les fit demander. Mrs Barker les conduisit à la bibliothèque. Assis dans un fauteuil profond, lord Shesbury feuilletait un volume posé

sur ses genoux. Il dit à sa femme de charge :

– Laissez-les, Barker, je les ferai reconduire tout à l’heure.

D’un geste bienveillant, il invita les enfants à s’approcher. Il caressa la joue de l’une et de l’autre, puis demanda :

– Êtes-vous contentes, ici, mes petites filles ?

Faustina répondit « oui », en souriant. Mais Orietta secoua négativement la tête.

Lord Shesbury prit sa main et attacha un regard scrutateur sur la charmante figure éclairée par ces yeux magnifiques, si expressifs, qui avaient frappé aussitôt Humphrey Barford.

– Pourquoi donc, Orietta ?

– J’aimais mieux Faletti.

– Ici, pourtant, c’est plus beau que Faletti ? Tu vivais là chez ta nourrice, qui ne devait pas être bien riche ?

– Non, elle était pauvre, dit gravement l’enfant. Mais elle m’aimait bien.

Des larmes montèrent aux yeux fiers. Lord

Shesbury mit sa main sur l'épaule de la petite fille pour l'attirer près de lui.

– Je t'aimerai aussi, chère enfant. Tu t'habitueras peu à peu à cette nouvelle existence et à ceux qui t'entourent... Barker est bonne pour vous, n'est-ce pas ?

– Oui, Signor.

Lord Shesbury caressa les cheveux courts, qui formaient des boucles aux tons d'or bruni autour de la petite tête. Il murmura :

« Leurs cheveux... Béatrice... Bianca... Laquelle, mon Dieu ? Laquelle, pour réparer ? »

Son regard se portait sur Faustina, qui se tenait aux côtés de sa sœur. Les boucles brunes et soyeuses n'avaient pas ce chaud reflet de la chevelure d'Orietta. Faustina était une jolie petite fille, de mine douce, aimable et insignifiante. Lord Shesbury eut un soupir d'impatience douloureuse. En ramenant les yeux sur Orietta, il vit le regard de l'enfant attaché sur lui avec une expression pensive et profonde. Il demanda :

– Pourquoi me regardes-tu ainsi, petite

Orietta ?

– Je pensais que vous êtes bon et que je vous aime bien.

En même temps, Orietta prenait la main demeurée sur sa tête et y appuyait ses lèvres.

Une vive émotion altéra pendant quelques secondes la physionomie de lord Shesbury.

« Ainsi me regardait Bianca ! » dit-il en se parlant à lui-même.

Il passa sur son front une main fiévreuse.

« ... Et l'autre aussi, parfois... Je ne sais... je ne puis savoir ! »

Il redressa un peu sa taille penchée et dit avec bonté :

– Là, sur cette table, il y a des bonbons pour vous. Prenez, mes petites filles.

Il les suivit des yeux, tandis qu'elles se dirigeaient vers le meuble désigné. L'anxiété se discernait dans ce regard. D'un geste las, lord Shesbury appuya son coude contre la grande table de marqueterie placée près de lui et laissa

retomber son visage contre la main repliée.

Orietta avait pris une des boîtes élégantes et l'ouvrit avec soin. Elle revint à lord Shesbury, la lui tendit avec un sourire dont la grâce enfantine éclairait tout ce petit visage.

– Merci, chère enfant ; mais le médecin me défend ces bonnes choses.

– Pourquoi ? Vous êtes malade, Signor ?

Et l'intérêt, la compassion paraissaient dans ces yeux expressifs.

– Oui, ma petite fille.

Un soupir souleva la poitrine de lord Shesbury.

– ... Ainsi donc, garde tous ces bonbons pour toi. Les aimes-tu beaucoup ?

– Beaucoup, oui. Mais j'en donnerai à Faustina, parce qu'elle les aime encore plus que moi.

– Tu as bon cœur, je le vois. Et toi, Faustina, donneras-tu aussi de tes bonbons à Orietta ?

Faustina hésita, avant de répondre :

– Si elle m’en demande, oui, Signor.

Lord Shesbury eut un fugitif sourire.

– Si elle t’en demande seulement ! Eh ! cela fait une différence de... générosité !

Il pensa :

« L’âme d’Orietta doit avoir sur celle de Faustina la même supériorité qui existe physiquement chez cette enfant. »

Peu après, lord Shesbury sonna un domestique, pour renvoyer les petites filles près de Mrs Barker.

Une fois seul, il se leva, marcha un moment dans la pièce immense qui restait fraîche en ce chaud après-midi d’août. À l’extrémité, la porte donnant sur la galerie des portraits était ouverte. Après un instant de songerie pénible, lord Shesbury se dirigea machinalement de ce côté, franchit le seuil et fit quelques pas dans la longue galerie, éclairée par des verrières du XVI^e siècle, en ce moment étincelantes sous le soleil ardent.

Sur la boiserie de chêne s’alignaient les portraits des ancêtres de lord Cecil. La puissante

race des Falsdone remontait haut dans l'histoire.

Elle avait, disait-on, une origine slave et présentait cette particularité que, presque à chaque génération, elle avait contracté des alliances étrangères. Du sang français, espagnol, italien surtout, coulait dans les veines de ces grands seigneurs anglais. Un lord Falsdone avait épousé la fille d'un émir d'Arabie ; un autre, une Syrienne d'une grande beauté, enlevée à sa famille, et qui était morte, victime de la jalousie de son maître. La femme de lord Robert Shesbury, qui vivait sous le règne d'Edouard VI, était une princesse moscovite, dont un mystère inquiétant avait toujours enveloppé l'énigmatique personnalité. La mère du marquis de Shesbury actuel était napolitaine et lui-même avait épousé une Slave.

On attribuait à ce mélange de races le tempérament ardent, l'originalité de goûts, la nature impétueuse, violente, difficile, qui, à travers les âges, avaient distingué bon nombre de Falsdone. Physiquement, et surtout moralement, ils étaient très peu anglo-saxons. Sous le règne

d'Elizabeth, et à d'autres époques encore, ils avaient longuement résidé à l'étranger pour échapper à la persécution religieuse, car ils étaient restés irréductiblement catholiques. Aussi, pouvait-on dire – et la remarque en avait été faite par la jeune reine Victoria au sujet de l'actuel marquis de Shesbury – que ces grands seigneurs anglais étaient aussi peu anglais que possible.

Beaucoup avaient été des lettrés, des artistes. Mais ces dispositions intellectuelles n'empêchaient pas qu'ils fussent, en général, amateurs d'exercices violents. Dans cette galerie de portraits, les physionomies masculines, presque toutes, présentaient un caractère d'énergie. Les femmes de cette famille étaient rarement jolies, mais avaient une sorte de beauté imposante. On les disait plus orgueilleuses encore que leurs pères et frères, lesquels, cependant, passaient pour assez bien pourvus sous ce rapport. Il existait naturellement des exceptions. Au nombre de celles-ci avait été la sœur jumelle de lord Cecil, lady Cecilia, morte à vingt-cinq ans, dans les sentiments de la plus fervente piété, et qui laissait le souvenir d'une âme exquisement

bonne, délicate, discrètement charitable. Cette nature charmante transparaisait dans le portrait devant lequel s'arrêtait lord Shesbury, tout à coup enlevé à sa sombre rêverie.

Cecilia avait été la grande affection de son enfance et de son adolescence. Il n'avait, alors, aucun secret pour elle. Mais les passions avaient submergé cette tendresse fraternelle, sans toutefois l'anéantir. Cecilia avait souffert en silence, et lord Cecil se demandait toujours si elle n'était pas morte du chagrin de ce délaissement et de la vie scandaleuse de son frère.

Il se le demandait encore en ce moment, avec angoisse, tandis qu'il considérait le visage fin, un peu maigre, dont le regard pensif et profond accompagnait si bien le sourire discret des lèvres. Il songeait :

« Cecilia, ma pauvre Cecilia, je t'ai fait bien souffrir, je le crains. Et tu n'es pas ma seule victime, pauvre petite sœur. D'autres pèsent lourdement sur mon âme et leur souvenir, parfois, m'obsède jusqu'à la torture. »

Son regard, quittant un instant le portrait de

Cecilia, s'égara sur celui de son père, hautaine figure au sourire méprisant, sur celui de sa mère, la belle comtesse napolitaine, Flaminia Ertello, l'une des plus séduisantes femmes de son temps. Puis il revint encore à Cecilia. Lady Flaminia, grande mondaine, et qui tenait à Rome un salon littéraire, s'était peu souciée de sa fille. Pour lord Archibald, le grand seigneur dilettante et libertin, elle n'avait pas existé. Seule, l'affection de Cecil réchauffait ce jeune cœur aimant et délaissé. Lord Shesbury se rendait mieux compte de ce qu'il avait été – de ce qu'il aurait pu être, surtout, pour sa sœur, maintenant qu'avec la maladie le regret du passé pénétrait plus profondément son âme coupable.

« Cecilia, prie pour moi ! », murmurèrent ses lèvres tremblantes.

Il s'écarta, revint dans la direction de la bibliothèque, où il venait d'entendre une porte s'ouvrir. Quelqu'un était là, en effet : Humphrey Barford, qui s'avança, discrètement empressé.

– Je ne vous dérange pas, Cecil ?

– Vous ne me dérangez jamais, mon cher.

Lord Shesbury serra la main de son cousin avec cordialité. Près de ce robuste Humphrey, alors dans toute la vigueur de sa trentième année, il paraissait plus pâle, plus flétri encore. Amicalement, il prit le bras du visiteur et le conduisit à l'une des portes-fenêtres ouvertes, près de laquelle ils s'assirent.

– Quoi de nouveau, Humphrey ? demanda-t-il en passant au jeune homme une boîte de cigares.

M. Barford, qui arrivait de Londres, narra avec esprit quelques nouvelles de la cour et du monde aristocratique. Il possédait à fond l'art d'être agréable, de se rendre utile, de flatter discrètement, sans jamais forcer la note. Lord Shesbury le tenait pour un homme de grand sens et de bon conseil. Sa nature fermée ne le disposait pas à prendre un confident, mais, s'il y eût été porté, il aurait probablement choisi Humphrey Barford.

Tandis que les deux hommes causaient, lord Walter passa à une courte distance de la bibliothèque, en compagnie d'Herbert Nortley. Voyant que lord Shesbury le suivait des yeux,

Humphrey dit avec un léger sourire :

– Vous êtes fier de votre fils, mon cher Cecil ? Je le comprends, car de toute façon, il est appelé à se distinguer.

– Fier, oui, je le suis... Walter est doué d'une intelligence supérieure... et il sera un charmeur... malheureusement.

Ces derniers mots furent étouffés entre les lèvres frémissantes de lord Shesbury.

– Pourquoi « malheureusement » ? Je ne vois pas...

– Parce qu'il fera souffrir... lui aussi.

Sur sa main tremblante, lord Shesbury appuya sa joue blême, creusée, en répétant sourdement :

– Lui aussi... plus que d'autres, car son âme est impérieuse, violente... dure, même, je le crains. Mais quand il voudra séduire... Humphrey, je prévois déjà que rien ne lui résistera.

– Je ne puis en juger aussi bien que vous, car je ne connais guère de mon jeune cousin qu'une indifférence polie.

– Oui, je sais... Il donne difficilement sa sympathie. Cependant, Humphrey, c'est vous que j'ai choisi comme son tuteur, au cas très probable où je quitterais ce monde avant sa majorité.

En parlant ainsi, lord Shesbury posait une main un peu fiévreuse sur celle de son cousin.

– Cette marque de confiance m'est très précieuse, Cecil, dit Humphrey, de cette voix douce, habituelle chez lui, qui caressait onctueusement l'oreille... Si – ce qu'à Dieu ne plaise ! – vous deviez nous être enlevé prématurément, je serais toujours préoccupé de m'en rendre digne en tout point.

– Vous l'êtes déjà, mon cher ami. Croyez que j'ai apprécié à toute sa valeur votre conduite si noble, si loyale, devant les manèges d'une coquette qui essayait de vous amener à trahir votre parent malade...

– Cecil, il faut lui pardonner !

– Lui pardonner ?... Oh ! c'est fait, bien facilement !

Une sorte de sourire méprisant soulevait la

lèvre de lord Shesbury.

– ... Ce n'est pas à moi, d'ailleurs, de jeter la pierre à qui que ce soit. Mais l'indifférence, pire que la rancune, pire que la haine, voilà ce que m'inspire cette femme, qui sut un instant me séduire. Un peu de mépris aussi, parce qu'elle a feint pour moi un amour passionné qui n'était que mensonge.

– Peut-être pas, Cecil... Peut-être y avait-il quelque sincérité...

Lord Shesbury leva impatiemment les épaules.

– Laissons cela, dit-il d'un ton lassé. Il faut que je vous parle, maintenant, d'une chose qui me tient assez à cœur... C'est un devoir d'amitié...

Ses doigts s'appuyèrent nerveusement sur la main souple et tiède de M. Barford.

– ... Ces petites filles... les enfants du comte Alberto Farnella... Je veux qu'après moi elles reçoivent une bonne éducation, conforme à leur rang. C'est vous que je charge de veiller à cela, Humphrey, jusqu'à ce que mon fils soit en âge de

s'en occuper.

– Je me conformerai fidèlement à votre désir, mon cher Cecil.

– Le comte Farnella ne les réclamera probablement pas... Il faudra que Walter pourvoie à leur avenir. Mais il connaîtra plus tard mes volontés à ce sujet.

Lord Shesbury s'interrompt un instant, le front penché, le visage traversé de frémissements. Puis il reprit, avec un accent de lassitude :

– Je crois avoir tout prévu, autant qu'il est humainement possible de le faire. Vous verrez, mon cher Humphrey, que j'ai essayé de vous prouver ma gratitude pour votre dévouement discret et mon estime pour votre caractère... Et maintenant, parlons d'autre chose. Ou plutôt faisons une partie d'échecs, voulez-vous ? Sans être aussi fort que Walter, vous devenez un joueur estimable.

– Et qui a tout à gagner près d'un maître tel que vous, acheva Humphrey avec son agréable sourire.

V

L'été avait passé ; l'automne détachait maintenant, dans les jardins de Falsdone-Hall, les feuilles rousses, dorées ou pourprées, aussitôt enlevées par les jardiniers. Le château abritait en ce moment une douzaine d'hôtes venus pour les chasses. Lord Shesbury paraissait parfois pendant quelques instants, au milieu d'eux. Mais il laissait lord Walter, déjà ardent veneur, et Humphrey Barford faire les honneurs de ses bois où abondait le gibier. Le soir, lady Shesbury, vêtue à ravir, parée des magnifiques bijoux de famille, offrait aux châtelains et aux notabilités de la contrée le plaisir d'une soirée dansante ou d'une comédie d'amateurs. Elle était fort appréciée dans le monde pour sa bonne grâce et pour son entrain à organiser les distractions. On jugeait avec indulgence sa coquetterie, d'ailleurs toujours discrète, et l'on était surtout disposé à lui pardonner beaucoup en songeant à l'abandon

dans lequel, depuis des années, la laissait lord Shesbury.

Dans leur grande chambre claire dont les fenêtres donnaient sur les jardins, Orietta et Faustina percevaient parfois quelques échos de ces réunions. Mais elles continuaient à vivre à l'écart, sans rapports avec lady Shesbury et ses hôtes. Lord Shesbury leur avait donné une gouvernante, excellente femme qui les soignait bien et commençait leur instruction. Toutes deux, maintenant, comprenaient et parlaient l'anglais, Faustina avec quelque difficulté encore, Orietta presque aussi bien que sa langue maternelle. Cette dernière, d'ailleurs, témoignait en toutes choses d'une intelligence rare, d'une vivacité d'esprit qui déroutait la paisible miss Nancy, non moins que l'ardeur des sentiments chez cette nature enfantine. Elle était bonne, généreuse, d'une entière sincérité, mais son caractère semblait orgueilleux et porté à la colère, à la rancune. La gouvernante pensait qu'il donnerait beaucoup plus de mal que la douce et facile Faustina ; néanmoins, elle ressentait un attrait singulier pour cette difficile petite personne, qui

avait des expressions de physionomie si pleines de charme, des mouvements du cœur capables de faire pardonner tous ses défauts.

Ainsi en jugeait également lord Shesbury, près duquel miss Nancy amenait les enfants deux ou trois fois dans la semaine. Il se montrait bienveillant pour Faustina, mais accordait presque uniquement son attention à Orietta. Celle-ci, tandis que sa sœur s'amuse avec les jouets superbes donnés par leur protecteur, était assise sur les genoux de lord Cecil, le questionnant et l'écoutant. Il lui racontait des épisodes de ses voyages, des légendes anglaises ou étrangères. Parfois, il l'interrogeait sur son existence à Faletti.

– Ainsi, tu étais heureuse, là-bas ?... Ta nourrice était bonne pour toi et Faustina ?

– Très bonne ! Elle nous aimait beaucoup. Mais elle était sourde, pauvre Angiola !

– Ah ! ce devait être bien gênant pour elle.

– Oh ! oui ! Aussi, elle ne voyait presque personne dans le village. Quand on avait besoin

de lui parler, on écrivait, mais elle lisait mal et ne comprenait pas toujours ce qu'on voulait lui dire. Nous, elle nous avait habituées à faire des signes ; alors, elle comprenait très bien.

Un jour, lord Shesbury demanda, avec une sorte d'hésitation :

– Voyiez-vous souvent votre père ?

Orietta secoua ses boucles aux tons d'or chaud, qui, maintenant, tombaient jusqu'aux épaules.

– Non, pas bien souvent. Il avait l'air triste et ne nous embrassait jamais. Après nous avoir regardées toutes les deux sans rien dire, avec des yeux très noirs, il parlait à Angiola par signes. Elle répondait en pleurant :

« – Je ne sais pas, signor Comte... je ne peux pas savoir !... »

Alors, il s'en allait après avoir jeté un peu d'argent sur la table.

Après un petit temps de silence, Orietta ajouta, sur un ton d'interrogation inquiète :

– Je croyais que les papas aimaient toujours

leurs petites filles ?

– Presque toujours, du moins, chérie... Oui, le contraire est assez rare...

Sa bouche frémissait un peu en prononçant ces mots. Songeait-il à sa fille, cette petite Rose rachitique et presque infirme pour laquelle il n'éprouvait qu'une sorte d'indifférence ?

Miss Nancy, d'après les instructions de Barker, s'arrangeait pour que les petites étrangères ne se rencontrassent jamais avec lord Walter, lady Shesbury et leurs hôtes. Lord Shesbury, d'ailleurs, avait organisé leur existence à part, sans rapports avec sa femme et ses enfants. Il ne parlait jamais à ceux-ci de ses protégées, et Paméla aurait ignoré, aussi bien que lord Walter, les fréquentes entrevues de son mari avec elles, si elle n'avait entretenu un petit service d'espionnage, grâce auquel presque tous les actes de lord Shesbury lui étaient connus.

Orietta n'avait donc plus revu ce jeune Walter, contre lequel demeurait en son cœur un farouche ressentiment. Et l'eût-elle aperçu que, la première, elle se serait écartée précipitamment de

sa route.

Or, il advint qu'un après-midi de novembre, les petites filles, en courant et en se poursuivant, débouchèrent comme deux petites folles dans une clairière du parc où l'héritier de Shesbury jouait au croquet avec les plus jeunes hôtes du château. Orietta faillit tomber, en heurtant une boule qui s'en alla rouler plus loin.

– Eh bien ! que venez-vous faire ici ?... Voilà maintenant ma boule dérangée par votre faute, enfant stupide !

Lord Walter s'avavançait, la mine irritée. Orietta, qui reprenait instantanément son équilibre, devint très rouge, en jetant au jeune garçon un regard de colère.

– Je ne l'avais pas vue, votre boule ! Elle a manqué me faire tomber... Et c'est vous qui êtes stupide !

Des exclamations de surprise scandalisée se firent entendre parmi les joueurs. Qui donc était cette petite créature qui osait parler ainsi au futur marquis de Shesbury ?

– Petite malhonnête ! Petite effrontée ! Je vais vous apprendre la politesse, et sans tarder !

Jetant son maillet, lord Walter faisait quelques pas, la main levée. Puis, se ravisant, il dit avec un rire sarcastique :

– Non, il y a une autre punition... Nortley, venez tenir cette petite misérable... Nuttie, vos ciseaux...

À quelques pas de l'endroit où Orietta avait heurté la boule, se trouvait la voiture de la petite lady Rose. L'enfant avait voulu venir voir la partie et sa nurse l'avait arrêtée là, tandis qu'elle-même travaillait à un ouvrage d'aiguille. Nuttie obéit à l'ordre du jeune lord, avec une mine quelque peu inquiète, en dépit de son impassibilité habituelle. Herbert Nortley, si soumis d'ordinaire aux caprices de son compagnon, eut une hésitation et, tout en avançant, demanda craintivement :

– Mais... qu'allez-vous lui faire, my Lord ?

– Ni la tuer ni la blesser... Allons, tenez-la !

Orietta, à ce moment, essayait de faire un

bond en arrière. Mais lord Walter la saisit à l'épaule, répéta impérativement : « Tenez-la, Nortley ! », et, prenant à pleines mains les boucles soyeuses, il les coupa rapidement au ras de la nuque.

Des exclamations, des rires se firent entendre parmi les jeunes joueurs.

– Ah ! je me demandais ce que vous alliez lui faire !... Voilà, en effet, une bonne punition pour cette méchante petite, lord Walter ! s'écria miss Violet Porroby.

C'était une jolie fillette de douze ans, parente de lady Shesbury. Ses brillants cheveux noirs flottaient autour d'un blanc petit visage aux yeux câlins et rieurs. Coquette déjà, elle ne manquait pas une occasion de flatter lord Walter.

Orietta s'était débattue, sans un cri, sans une protestation, entre les mains de Nortley. Quand le jeune garçon la lâcha, elle se redressa, lança à lord Walter un regard de sauvage défi. Puis, se baissant, elle saisit à pleines mains les boucles dorées et les jeta au visage du jeune lord.

– Elles repousseront ! Elles repousseront !... dit sa voix haletante de colère.

Une fine main nerveuse s'abattit sur sa joue. Elle recula, attachant sur Walter des yeux qui contenaient une véritable haine. Il lui tourna le dos, en faisant tomber d'un geste sec une petite boucle qui s'était attachée à son vêtement de flanelle blanche.

Violet battit des mains.

– Vous l'avez punie comme elle le méritait, lord Walter ! Quelle effrontée !... Qui sont donc ces petites filles ?

– Des étrangères élevées par charité, répondit brièvement lord Walter.

– C'est dommage !... De si beaux cheveux ! murmura le jeune William Finley, en suivant des yeux Orietta qui s'éloignait avec sa sœur, demeurée jusque-là figée par l'effroi.

– Ils repousseront, comme elle le dit, répliqua en riant Violet. Et, une autre fois, elle y regardera à deux fois avant de parler ainsi à Walter.

– Elle ne s'y hasarderá plus ! dit Walter avec

une dédaigneuse assurance. Et maintenant, recommençons notre partie.

Rose avait suivi la scène entre son frère et Orietta avec un intérêt qui enlevait pour un moment à sa physionomie l'air de maussade indifférence habituel. Tandis que Walter et ses hôtes se remettaient au jeu, elle dit à la nurse, de sa sèche petite voix :

– Donnez-moi les jolis cheveux, Nuttie.

Obéissant à ce caprice, Nuttie alla ramasser les boucles éparses et les apporta à l'enfant. Rose les fit glisser entre ses doigts, s'en caressa le visage en murmurant :

– C'est de la soie... c'est de la soie...

Puis elle les réunit soigneusement et les mit dans un petit panier où elle enfermait quelques jouets préférés.

– Que ferez-vous de cela, lady Rose ? demanda la nurse.

Rose murmura languissamment :

– Je penserai à la petite fille...

Et, sur cette réponse vague, elle tourna la tête, témoignant ainsi qu'elle ne donnerait pas d'autre explication.

Deuxième partie

I

À quelques milles de Falsdone-Hall se trouvait la vieille petite ville d'Aberly, qui appartenait aux marquis de Shesbury depuis des temps immémoriaux. Elle conservait du passé deux tours, quelques débris de remparts, une belle église romane, de vénérables demeures et d'anciennes rues tortueuses, dont quelques-unes, en montant, se transformaient en escaliers.

À peu près à l'époque du remariage de lord Cecil Shesbury, on avait découvert, à une courte distance en dehors de l'emplacement des remparts, plusieurs sources qui, analysées, révélèrent des propriétés remarquables pour le traitement des maladies de l'estomac. Lord Cecil fit bâtir là un établissement thermal ; des hôtels, des villas s'élevèrent aux alentours. Ce fut une nouvelle ville, gaie, remuante pendant plusieurs mois de l'année, et qui donna un peu de vie à la

vieille ville d'Aberly.

Dans une des plus anciennes maisons de la ville existait depuis cinquante ans un pensionnat où étaient élevées des filles de petits commerçants, de petits fermiers des environs. À l'époque de ce récit, il était dirigé par les demoiselles Burley, deux jeunes et longues personnes mielleuses, complimenteuses et habiles à économiser sur toutes choses, au détriment de leurs collaboratrices et même de leurs élèves. Mais elles avaient une réputation d'austère vertu, qui faisait préférer par beaucoup de parents leur institution à celle, plus moderne, établie dans la ville neuve.

Un après-midi de mars, – un peu plus de huit ans après l'arrivée des petites Italiennes à Falsdone-Hall, – un élégant coupé, attelé de beaux chevaux, s'arrêta devant la noire et vénérable maison, dont la porte était surmontée d'armoiries effacées. Un valet sauta à terre, alla soulever le marteau qui représentait une tête d'homme barbu, puis revint ouvrir la portière. Une jolie femme blonde, encore jeune,

d'apparence du moins, enveloppée d'un riche manteau de velours vert bronze garni de fourrures claires, mit pied à terre et s'avança vers le vantail qu'entrouvrait miss Fanny Burley en personne, l'aînée des deux sœurs.

– Ah ! lady Shesbury !... Votre Seigneurie nous fait grand honneur ! Veuillez entrer, my Lady !

Miss Burley, ouvrant la porte toute grande, commençait une série de petites révérences.

– J'ai à causer avec vous, miss Burley, dit lady Shesbury, en accordant à la maîtresse de pension un bienveillant sourire.

– Tout à votre disposition, my Lady ! S'il vous plaît d'entrer ici... Mais le poêle du parloir s'est précisément éteint ce matin ! Quelle calamité !

En réalité, ce poêle n'était allumé que les jours fixés pour la visite des parents aux élèves.

Et encore, plus d'une fois était-il censé n'avoir pas voulu prendre, en dépit des efforts de la servante.

– Peu importe, je suis très couverte, dit

gracieusement lady Shesbury.

Elle entra dans la grande pièce glaciale, meublée d'acajou et de reps grenat fané. Miss Fanny lui avança un fauteuil et s'assit en face d'elle.

– Puis-je me permettre de demander à Votre Seigneurie comment va la chère lady Rose ? dit doucereusement la maîtresse de pension.

Une ombre couvrit le regard de lady Paméla.

– Un peu mieux, relativement... Elle fait quelques pas, en donnant le bras. Les médecins espèrent une nouvelle amélioration... Mais, hélas ! ce n'est pas la guérison !

– Celle-ci viendra, my Lady. Vous verrez un jour lady Rose forte et bien portante.

– Forte et bien portante ! répéta lady Shesbury avec amertume. Non, je crains de ne pas voir ce jour-là... Mais parlons du but de ma visite, miss Burley. J'ai à vous demander des renseignements sur ces petites filles que je vous ai confiées. Voilà près de neuf ans que vous les avez ici. Qu'en pensez-vous ?

– Faustina est la meilleure créature du monde, douce, facile... Mais Orietta !

Miss Burley leva au plafond un éloquent regard.

– ... Orietta est une nature orgueilleuse, concentrée, qui nous a donné, au début, beaucoup de peine par sa violence. Depuis lors, elle a su se dompter sous ce rapport, mais le feu couve sous son calme apparent, nous le sentons bien. En résumé, c'est un caractère inquiétant. De plus, elle a des aspirations artistiques que nous avons combattues, pour la diriger vers des buts plus modestes, comme vous le désirez, my Lady.

– Et physiquement ?

– Oh ! physiquement, ce sont deux beautés !... Mais Orietta surtout ! Quand nous passons dans les rues avec nos élèves, les jours de sortie, je vous assure qu'on la regarde ! Il faut dire, à sa louange, qu'elle n'a pas l'air de s'en soucier, car, jusqu'ici, ce n'est pas une coquette. Du reste, j'y mettrais bon ordre. Votre Seigneurie peut en être certaine.

Lady Shesbury demeura un moment silencieuse, le regard assombri. Miss Burley considérait avec une curiosité discrète le joli visage toujours blanc et rose – grâce aux artifices d’une habile femme de chambre.

– Je veux voir ces jeunes personnes, miss Burley, déclara la visiteuse.

– Je vais les chercher, my Lady. Elles doivent être en récréation, à cette heure...

– Eh bien ! je vais avec vous. Ainsi, je les surprendrai et jugerai peut-être mieux de ce qu’elles sont.

Derrière la maison s’étendait un jardin enclos de hauts murs couverts de lierre. C’était un triste jardin, humide, mal entretenu. Une vingtaine d’élèves s’y ébattaient, sous la surveillance d’une maîtresse auxiliaire française, M^{lle} Sauvelier, qui, outre sa langue, enseignait pour un salaire de famine, le dessin et la littérature.

Un peu à l’écart, une des plus grandes élèves faisait les cent pas, en serrant un vieux châle autour de ses épaules. Cette jeune, svelte et

souple créature avait les allures d'une lionne en cage. Sur sa petite tête finement modelée, une résille d'un noir verdâtre retenait la masse soyeuse d'admirables cheveux brun doré, en laissant échapper quelques boucles sur la nuque. Les belles lèvres frémissantes avaient un pli d'amertume, les yeux bleu foncé, ardents, merveilleusement beaux dans l'ombre des cils noirs, témoignaient d'une songerie douloureuse.

– Rentrez, si vous avez trop froid, Orietta, dit M^{lle} Sauvelier quand la jeune fille, en un de ses va-et-vient, passa près d'elle.

– Il fait encore plus froid à l'intérieur, mademoiselle.

– C'est vrai ! murmura avec un soupir la Française, petite femme malingre et souffreteuse, dont la physionomie dénotait une passive résignation à sa médiocre existence.

À ce moment apparurent lady Shesbury et miss Fanny Burley. Les élèves interrompirent leurs jeux, pour considérer avec une curiosité admirative l'élégante visiteuse. Orietta, qui lui tournait le dos, ne la vit qu'au moment où elle

revenait sur ses pas. Elle s'arrêta alors, les sourcils rapprochés, le visage un peu durci, en attachant sur l'arrivante ses yeux fiers.

– Voici Orietta, dit miss Burley. Et celle-ci est Faustina.

Elle désignait une autre jeune fille, un peu rouge du mouvement qu'elle venait de se donner – une jolie figure qui n'était qu'une fade copie de celle d'Orietta.

– Venez saluer lady Shesbury, ajouta l'institutrice.

Faustina obéit aussitôt, avec le gracieux et banal sourire qu'elle avait déjà, tout enfant. Orietta hésita, avant de s'avancer, lentement, de cette allure souple et légère qui révélait une admirable harmonie de formes, sous la disgracieuse robe de gros lainage gris. Elle s'inclina poliment, avec une dignité qui déplut sans doute à lady Shesbury, car celle-ci, avec un subit éclair d'irritation dans le regard, se tourna vers miss Burley en disant d'un ton mordant :

– À première vue, je juge que cette jeune

personne a encore besoin de quelques leçons pour assouplir son caractère. Puis, il est temps que sa sœur et elle commencent de gagner leur existence. Je vais les prendre à mon service, miss Burley. Dans deux jours, je les enverrai chercher.

– Tout à vos ordres, my Lady, répondit miss Fanny, avec une révérence.

Au teint délicatement mat d'Orietta, une soudaine rougeur venait de monter. Lady Shesbury rencontra un regard stupéfait et fièrement interrogateur, qui amena un mauvais sourire sur les lèvres de la noble dame. Puis celle-ci, avec un petit geste condescendant à l'adresse des deux jeunes filles, se détourna en disant avec aménité :

– Je vous félicite de la bonne mine des demoiselles Farnella, miss Burley. Elles auront toute capacité physique pour travailler – et c'est de quoi je voulais me rendre compte avant de les faire venir à Falsdone-Hall.

II

Orietta et Faustina, depuis un an, ne couchaient plus dans le dortoir. Les demoiselles Burley leur avaient octroyé la jouissance d'une étroite chambre, où elles avaient de la peine à se remuer, entre leurs lits et leur petite commode. En retour de ce privilège, elles devaient raccommode une partie du linge de la maison. Mais, du moins, là, elles étaient seules, grande satisfaction pour Orietta surtout.

Le soir qui suivit la visite de lady Shesbury, quand les jeunes filles se retrouvèrent dans cette chambre, la première parole d'Orietta fut :

– Qu'a-t-elle voulu dire ? Que penses-tu, toi, qu'elle ait voulu dire, en parlant de nous prendre à son service ?

– Je ne sais pas... Je me demande... Elle ne peut pourtant pas songer à faire de nous des servantes, Orietta ?

Faustina, assise sur son lit, regardait avec perplexité la figure assombrie de sa sœur.

– Des servantes !

Un éclair jaillissait des yeux ardents.

– ... Les filles du comte Farnella ! Non, non, ce n'est pas possible !... Mais alors, que signifie... ?

– Elle a peut-être l'intention de nous donner un emploi de gouvernante, d'institutrice ? suggéra Faustina.

– Oui, peut-être... près de sa fille, qui doit avoir quatorze ou quinze ans. Mais il n'y a pas besoin de nous deux pour cela.

– Nous n'avons pas entendu dire que lord Walter Shesbury fût marié... sans quoi, s'il avait un enfant...

– Non, nous ne l'avons pas entendu dire, répéta machinalement Orietta.

À ce seul nom, son regard devenait plus sombre, et le vieux levain de ressentiment se manifestait en son âme, restée ardente et orgueilleuse.

– Elle est très jolie, lady Shesbury, fit observer Faustina, après un petit temps de silence. Mais elle n’avait pas l’air très aimable en nous regardant...

– Dis qu’elle avait l’air mauvais. Je me souviens, d’ailleurs, qu’il en était ainsi autrefois, dans les rares occasions où nous nous sommes trouvées en sa présence.

– Enfin, je voudrais bien savoir ce qu’on fera de nous ! dit Faustina, avec un soupir. Mais ce sera déjà quelque chose de quitter cette triste maison !

Orietta songea tout haut :

– J’ai souhaité avec ardeur d’en franchir le seuil pour toujours. Et maintenant, je le ferai avec angoisse, Faustina... car je sens que cette femme, lady Shesbury, nous déteste.

... Cette nuit-là, Orietta Farnella ne dormit guère. Elle revécut en pensée les jours écoulés depuis le moment où Faustina et elle avaient franchi le seuil de Falsdone-Hall : l’accueil bienveillant de lord Cecil Shesbury, sa sollicitude

affectueuse, la hautaine dureté du jeune lord Walter et le châtement infligé par lui à la petite fille audacieuse qui osait le défier... Puis, un an environ après cet incident, la mort presque subite de lord Shesbury. Grand chagrin pour Orietta, qui n'avait trouvé en lui que bonté. Peu après, miss Nancy, la gouvernante, avait été renvoyée ; quelques mois plus tard, Mrs Barker conduisait les petites filles à la pension Burley, qu'elles n'avaient plus quittée depuis lors.

Non, depuis neuf ans, elles n'avaient pas quitté, même pour de courtes vacances, la triste maison, presque semblable à une prison. Orietta, qui aimait tant courir dans le parc du château, avait connu ici les tourments de l'oiseau encagé. Tout d'abord, elle s'était parfois révoltée ; pendant deux ans, elle avait été une sorte de petit démon, que menaces et punitions ne pouvaient dompter. Puis, l'influence religieuse, aidant une nature énergique, droite, délicate, avait modifié ce caractère inquiétant. Mais Orietta avait pris cette apparence concentrée dont se plaignaient les demoiselles Burley, comme d'une marque de sournois orgueil. En réalité, ce n'était que

l'armure dont s'enveloppaient une sensibilité frémissante et une ardente fierté. Dans cette maison, Orietta n'avait trouvé personne à qui elle pût s'attacher quelque peu. Ses compagnes étaient ou futiles ou vulgaires, en tout cas insignifiantes et disposées à la jalousie, bien qu'elle fût, à leur égard, généralement bonne et complaisante, parce qu'elles la sentaient de toute façon supérieure à elles.

M^{lle} Sauvelier lui témoignait autant d'intérêt qu'on pouvait en attendre d'un cœur assez sec et d'un esprit toujours soucieux. Quant à miss Fanny et à miss Rebecca Burley, il avait toujours existé entre elles et Orietta une sourde antipathie.

– Ce sont des âmes fausses, des hypocrites, disait Orietta à sa sœur.

Faustina ne regardait pas si loin. Elle était restée la même paisible et aimable petite personne, plaisant à toutes, maîtresses et élèves, aimant sa sœur avec calme et s'effarant quand celle-ci, par hasard, lui laissait entrevoir les bouillonnements, la souffrance de son âme si vivante, de son esprit muré en cette morne

existence, et ses angoisses pour l'avenir.

« Que fera-t-on de nous ? se demandait Orietta. Lord Shesbury nous avait dit : « Je vous ferai donner des leçons, je vous préparerai un bon avenir, mes petites filles... » Je suis bien sûre qu'il ne nous aurait pas mises en pension ici, lui ! C'est lady Shesbury qui a décidé cela... et peut-être aussi lord Walter. Si j'avais fait d'autres études, j'aurais pu donner des leçons ou trouver un travail intéressant. Mais ici, qu'ai-je appris ? »

De fait, les études, à la pension Burley, étaient assez élémentaires. Quelques années avaient suffi à Orietta, admirablement douée sous le rapport de l'intelligence, pour en savoir autant que ses maîtresses. Depuis lors, elle se consumait d'impatience entre ces tristes murs, en se demandant quand on les en ferait sortir – et si même on les en ferait sortir jamais.

Car, si jeune qu'elle fût au moment de son séjour à Falsdone-Hall, Orietta avait eu l'intuition que lady Shesbury détestait les petites étrangères protégées par son mari.

« Pourquoi ? songeait-elle, cette nuit-là, en

revoyant tout ce passé. Peut-être simplement parce que c'est une nature mauvaise et qu'il lui déplaisait que son mari fût bon... Je me demande si elle a le droit de faire de nous ce qui lui plaît. Notre père vit peut-être encore... Oui, je voudrais savoir si nous sommes obligées de lui obéir ! Mais à qui s'adresser pour cela ? »

À sa pensée revint le souvenir de M. Barford. Elle l'avait vu deux fois, après la mort de lord Cecil, et se souvenait d'avoir entendu Mrs Barker dire à miss Nancy qu'il était le tuteur de lord Walter. Lui ne s'était pas montré dur ni méprisant pour les petites filles. Indifférent plutôt. Peut-être, s'il était possible de s'adresser à lui, voudrait-il bien la renseigner sur les droits de lady Shesbury ?

« Je verrai cela une fois là-bas, pensa Orietta. Là-bas... dans cette demeure où nous accueillit avec tant de bonté lord Shesbury ! Je ne l'y retrouverai plus, notre cher protecteur... Et, à sa place, il y a son fils... Qu'est-il devenu, ce lord Walter déjà si altier, si durement orgueilleux ? Pire encore, sans doute ? Ah ! j'espère que je

n'aurai pas à le rencontrer, car j'ai gardé de lui un trop mauvais souvenir ! »

Trois ans auparavant, au cours de la promenade du jeudi, les élèves des demoiselles Burley s'étaient trouvées sur le passage d'un groupe de cavaliers, dans une des rues étroites de la ville. Précipitamment, miss Rebecca, qui les conduisait, les avait fait ranger contre le mur en disant :

– Voilà lord Shesbury et ses amis !

Elle avait fait une belle révérence au passage d'un des cavaliers qui, en répondant par un bref salut, avait jeté un coup d'œil distrait sur le petit troupeau. Orietta avait aussitôt reconnu l'adolescent d'autrefois dans le jeune homme de mine fière qui passait là, élégant et aristocratique entre tous ses compagnons, montant avec une nonchalance aisée un admirable alezan. Après cette rencontre, il y avait eu effervescence chez les plus grandes élèves. En cachette, elles parlaient avec un enthousiasme mêlé de crainte respectueuse du beau lord Shesbury, seigneur et maître de toute la contrée. Mais Orietta s'écartait

d'elles, peu soucieuse d'entendre admirer, surtout sur ce ton d'idôlatrie, celui dont elle n'avait conservé qu'un souvenir plein de ressentiment.

Et, maintenant, elle allait vivre dans la demeure qui lui appartenait. Mais elle avait entendu dire qu'il voyageait beaucoup... Puis encore, quand il serait là, il y avait à supposer qu'une personnalité aussi effacée que le serait vraisemblablement celle d'Orietta Farnella ne se trouverait pas en contact avec un si grand personnage.

Non, pour le moment, le point le plus noir, la question que la jeune fille retournait dans son esprit, c'était de savoir ce que ferait lady Shesbury des filles de don Alberto Farnella.

III

Deux jours après, un break, conduit par un cocher en petite livrée, emmenait Orietta et Faustina de la pension Burley.

Faustina avait versé quelques larmes. En regardant les yeux secs d'Orietta, miss Fanny avait dit, en pinçant les lèvres :

– Il est toujours agréable de voir une personne qui vous regrette.

Orietta avait eu un sourire d'amertume, sans rien répliquer. Elle avait embrassé M^{lle} Sauvelier, serré la main de ses compagnes, salué cérémonieusement les demoiselles Burley. Puis, elle était partie sans regret pour ce qu'elle laissait, et pourtant le cœur étreint d'angoisse en pensant à l'avenir.

À travers la belle et fertile campagne qui séparait Aberly de Falsdone-Hall, la voiture

gagnait le château. Elle entra par la grille des communs et s'arrêta devant un grand bâtiment qui était le logis de la nombreuse domesticité.

Un valet s'avança et dit aux jeunes filles :

– Mrs Barker vous attend, mesdemoiselles.

Elles le suivirent jusqu'à l'appartement de la femme de charge, qui n'était pas dans cette région du personnel inférieur. Mrs Barker, aussi majestueuse et encore un peu plus chargée d'embonpoint qu'autrefois, accueillit les arrivantes sans bouger de son confortable fauteuil.

– Ah ! vous voilà, mes petites belles ? dit-elle avec condescendance. Contentes de quitter la pension, je pense ?

– Plutôt contentes, oui, répondit Orietta.

Il y avait dans sa voix quelque sécheresse. Car sa fierté se raidissait devant l'attitude de la femme de charge, qui les traitait trop visiblement en inférieures.

– Oh ! certainement très contentes !... Surtout de revenir à Falsdone-Hall ! dit Faustina.

– Allons, bien ! Quoique, mes petites, ce soit désormais pour vous différent, ici, de ce que vous avez connu autrefois. Lady Shesbury veut bien continuer de vous protéger, mais, comme vous n’avez rien pour vivre, il faut travailler.

– Nous ne demandons pas mieux, dit Orietta. Mais quel genre de travail nous réserve lady Shesbury ?

Barker croisa ses mains grassouillettes sur sa jupe de soie prune, en répondant paisiblement :

– My lady a décidé que Faustina travaillerait à la lingerie et que vous, Orietta, seconderiez la femme de chambre de lady Rose.

Orietta eut un haut-le-corps.

– Nous !... Elle prétend faire de nous des servantes ?

– Pourquoi pas ? On ne sait pas bien au juste d’où vous sortez, toutes les deux. Le défunt lord n’a guère donné d’explications sur vous... Et à la place de my lady, d’autres auraient très bien pu ne pas avoir cette bonté de s’occuper d’inconnues.

– J’aurais mieux aimé qu’elle ne s’en occupât jamais ! dit Orietta avec véhémence. Mistress Barker, il faut que je la voie, que je lui parle !

– Sa Seigneurie m’a déclaré expressément qu’elle ne voulait pas vous voir avant que vous soyez installées dans vos fonctions.

– Jamais je ne me plierai à cela !... Vous pouvez le lui dire, mistress Barker !

– Je le lui dirai, riposta majestueusement la femme de charge.

Elle agita une sonnette et ordonna à une jeune servante qui se présenta :

– Polly, conduisez les demoiselles Farnella à leur chambre et voyez qu’on leur monte leur bagage.

Elle adressa un vague petit signe de tête aux deux sœurs et se replongea plus profondément dans son fauteuil.

Orietta et Faustina suivirent la servante, qui les conduisit à une chambre claire et convenablement meublée, située dans le bâtiment affecté au personnel du château. Ouvrant une

armoire, elle montra aux deux jeunes filles le costume de leurs fonctions : le petit bonnet de mousseline blanche, le tablier blanc festonné, des robes de percale claire et, pour Orietta, une robe de lainage blanc qu'elle devrait revêtir l'après-midi, lady Rose ne supportant pas près d'elle les couleurs foncées, comme l'expliqua brièvement Polly.

Orietta ne fit pas d'observations. Elle serra les lèvres et son regard avait un éclat de colère.

Quand Polly fut sortie, elle dit à Faustina, qui la regardait avec perplexité :

– Nous ne mettrons pas cela... Du moins tant que nous n'aurons pas vu lady Shesbury et que nous ne serons pas assurées qu'elle a le droit de nous imposer sa volonté.

– Mais, comment la voir ? Tu as entendu Mrs Barker...

– Il faudra bien tout de même que j'y parvienne ! dit résolument Orietta.

Peu après, un domestique apporta la petite malle qui contenait le très modeste trousseau des

deux sœurs. En même temps, il leur fit savoir que miss Haggard, la femme de chambre de lady Rose, demandait miss Orietta dans le parloir des domestiques.

Miss Haggard était une personne d'une trentaine d'années, assez blonde au teint frais, et pourvue de grandes prétentions... L'apparition dans le parloir d'Orietta, digne et fière dans sa vieille robe de gros lainage gris, parut l'abasourdir et lui enleva un moment l'usage de la parole. Enfin, elle put demander :

– C'est vous qui... qui devez être la seconde femme de chambre de lady Rose ?

– Du moins, lady Shesbury a cette idée, paraît-il, répondit froidement Orietta.

– Ah ! bien... Lady Rose veut vous voir dès maintenant... Elle est très capricieuse, je vous en préviens... et ce n'est pas une sinécure d'être à son service ! Institutrice, gouvernante, femme de chambre, personne ne peut rester près d'elle. Moi, je suis là depuis trois mois... et j'en ai déjà assez ! Alors, vous pouvez préparer votre patience !

– Eh bien ! conduisez-moi à lady Rose, puisqu'elle désire me voir, dit brièvement Orietta.

Sarah Haggard lui jeta un coup d'œil hostile.

À première vue, cette jeune beauté, cet air de fierté lui portaient ombrage.

Lady Rose habitait, au rez-de-chaussée, un des appartements de l'aile droite, sur les jardins. Son salon, jolie pièce du XVIII^e siècle, communiquait par le salon chinois, un des plus beaux de Falsdone-Hall, avec la grande galerie de réception qui occupait, sur une des façades du principal corps de logis, presque tout le rez-de-chaussée.

La fille de lady Shesbury entra dans sa quinzième année. Elle était toujours une frêle créature, avec le même visage anguleux et jauni. Ses beaux cheveux châtons tombaient comme autrefois sur l'élégante robe de soie blanche qui habillait le corps malingre étendu sur une chaise longue, près d'un brillant feu de bois.

À l'entrée d'Orietta, un petit chien à longs poils, couché sur un coussin, leva la tête et

grogna.

– La paix, Fifi ! dit une jeune voix impérative.

En même temps, lady Rose levait la tête pour regarder Orietta. Celle-ci eut un léger frémissement. Comme ses yeux ressemblaient à ceux du défunt lord Shesbury !

– Venez ici ! dit la voix autoritaire. Ma mère assure qu'elle a retrouvé chez vous la même Orietta qu'autrefois... et je veux m'en rendre compte.

Orietta s'avança jusqu'au pied de la chaise longue. Pendant quelques secondes, son regard et celui de lady Rose s'affrontèrent, se pénétrèrent. Puis, lady Rose demanda :

– Comment acceptez-vous d'être femme de chambre ?

– Je ne l'accepte pas du tout, et je veux protester près de lady Shesbury !

– Ma mère m'a dit que votre père n'ayant pas donné signe de vie, elle vous avait considérées toutes deux comme des enfants abandonnées, à qui, par charité, elle avait fait donner quelque

éducation pour vous mettre à même de gagner votre vie.

Le cœur d'Orietta se serra douloureusement. Abandonnées, oui, c'était vrai !... Mais Lord Shesbury ne les aurait pas traitées ainsi !

– Lady Shesbury a sans doute agi dans une bonne intention, my Lady. Mais je ne crois pas que ni ma sœur, ni moi, nous soyons adaptées à la situation qu'elle nous a préparée.

– Je ne le crois pas non plus.

Lady Rose continuait de regarder Orietta avec une attention très vive. Puis, elle dit brusquement :

– Prenez une chaise, asseyez-vous là et racontez-moi votre vie à la pension Burley.

Tous ceux qui approchaient lady Rose Falsdone avaient sur elle une appréciation unanime : elle était la plus désagréable et insupportable jeune personne qu'on pût imaginer. Cependant, une impression de confiance, de sympathie, pénétrait Orietta pendant qu'elle parlait de sa triste existence chez les demoiselles

Burley. La fillette l'écoutait avec un visible intérêt et Orietta, mieux encore que tout à l'heure, retrouvait chez elle le regard de son père.

– Oui, vous n'avez pas été heureuse, dit pensivement lady Rose. Est-ce que votre sœur a souffert autant que vous ?

– Non, elle n'a pas le même caractère.

Pendant un moment, Rose demeura silencieuse, la main appuyée contre sa joue. Puis, elle dit tout à coup :

– Je pensais souvent à vous... Pourtant, je ne vous avais vue que rarement... pas plus de deux fois. Mais vous aviez fait impression sur moi... Et j'ai toujours vos cheveux.

– Mes cheveux ?

– Oui, les belles boucles que lord Walter vous avait coupées.

Un peu de rougeur monta au visage d'Orietta.

– Vraiment, my Lady ?

– Elles étaient si belles !... Je vous admirais d'oser répondre ainsi à lord Walter, dont tous – et

moi-même – craignaient tant la colère. Ce souvenir m’est resté. Aussi, quand ma mère m’a demandé : « Veux-tu, pour aider Haggard, cette petite Orietta que tu as un peu connue autrefois ? » j’ai accepté aussitôt, parce que j’ai pensé que vous me plairiez. Mais maintenant que je vous vois, je m’aperçois que vous n’êtes pas faite pour la situation qu’on vous destinait. Peu importe, d’ailleurs. Vous resterez auprès de moi comme compagne, vous me ferez la lecture... Lisez-vous bien tout haut ?

– Je ne l’ai guère fait, my Lady.

– Nous verrons... Sans doute vous dira-t-on que je suis difficile, que personne ne peut rester près de moi. C’est vrai, en général. Je ne suis pas bonne, je le sais bien... mais peut-être le serais-je pour vous. Il me semble que nous nous entendrons.

– Je l’espère aussi, my Lady, répliqua Orietta, émue devant cet aveu prononcé avec une sorte d’amertume.

– Eh bien ! je vais parler à ma mère... Et l’on vous donnera une chambre dans mon

appartement.

– Mais Faustina ?... Quelle sera sa situation ?

– Ah ! Faustina... c'est vrai ! Je verrai cela avec lady Shesbury... Allez, maintenant, ma chère. Demain, vous commencerez votre nouvelle existence... et je tâcherai de ne pas vous rendre trop malheureuse.

Elle tendait une main maigre et jaunie à Orietta, qui répliqua en souriant :

– Je ne crois pas être malheureuse du tout près de vous, my Lady.

– Qui sait ?... Je suis mauvaise, vous dis-je... Mais peut-être avec vous... Bonsoir, Orietta.

IV

Lady Shesbury gâtait sa fille à l'excès et céda à toutes ses fantaisies. Aussi, Rose, cette fois, fut-elle surprise de rencontrer une forte résistance, quand elle lui exprima son désir au sujet d'Orietta.

– Quelle singulière idée, ma chère enfant ! Si cette jeune fille te plaît, il doit t'importer peu qu'elle soit près de toi en qualité de servante. Et moi, j'estime nécessaire de briser l'orgueil chez une personne destinée à un sort très modeste.

– Non, maman, cela ne doit pas être !... Orietta et Faustina appartiennent certainement à une très bonne famille. Mon père les a recueillies, m'avez-vous dit... Ne vous a-t-il pas donné de renseignements à leur sujet ?

– Rien, ma chère. Aussi ai-je dû les considérer comme de petites abandonnées quelconques.

– Non, elles ne sont pas quelconques, certainement ! Orietta surtout ! Et, en tout cas, je ne veux pas qu’elles soient traitées en servantes !

– Voyons, Rosy, ne sois pas déraisonnable !

Mais Rose avait hérité de la violence fréquente chez les Falsdone. Ses colères effrayaient d’autant plus sa mère qu’elle en éprouvait de fâcheux effets sur sa santé. Lady Shesbury dut céder, et comme la fillette, prise de forte fièvre dans la soirée, demandait Orietta, il fallut envoyer chercher celle-ci, qui commença dès lors sa tâche près de lady Rose.

Il n’y eut aucune explication entre elle et lady Paméla. La noble dame adopta une attitude indifférente et glacée qu’elle devait garder par la suite. Orietta montrait une digne politesse et s’effaçait discrètement, dès que la mère était près de sa fille. Mais lady Rose ne supportait guère qu’on la quittât. Pendant les quelques jours où elle dut demeurer au lit, elle voulut que la jeune fille prît ses repas près d’elle et, quand elle se leva, il fallut également qu’Orietta fût servie à sa table.

– Heureusement, avec sa nature fantasque, ce bel engouement tombera vite ! dit lady Shesbury à Humphrey Barford, quelques jours après l'arrivée des jeunes Italiennes.

Humphrey venait de faire un séjour de trois mois à Londres et à Paris. De retour depuis deux jours à Rockden-Manor, sa propriété, assez voisine de Falsdone-Hall, il déjeunait aujourd'hui au château, dans la salle à manger de l'appartement occupé par lady Paméla.

– Il faut du moins l'espérer, continua cette dernière, tout en se levant pour passer avec son hôte dans le boudoir voisin.

« Car, voyez-vous qu'elle s'imagine de faire asseoir cette Orietta à ma table, quand elle-même vient prendre ses repas avec moi !

– Cette jeune personne n'y serait pas déplacée, vous le savez bien, ma chère amie, dit paisiblement Humphrey.

Lady Shesbury eut un mouvement d'impatience.

– Et vous, vous n'ignorez pas qu'elle et sa

sœur me sont insupportables, par l'idée qu'elles me rappellent !

– Quelle capacité de jalousie et de vengeance peut renfermer l'âme d'une femme !

Humphrey jetait ces mots avec une légère ironie, en prenant place dans un moelleux fauteuil, près de la cheminée où flambait une grosse bûche.

– ... Cette idée de se venger, sur l'enfant de la morte, de l'amour que Cecil a eu pour celle-ci avant de vous connaître ne pouvait venir qu'à une cervelle féminine.

– Si Cecil m'avait aimée, j'aurais supporté plus facilement la pensée que d'autres l'avaient été aussi par lui. Mais, dédaignée, j'ai haï ces autres et, ne pouvant les atteindre, j'ai voulu du moins me venger en faisant souffrir, en humiliant cette enfant, « sa » fille à lui, et celle de cette Bianca dont il conservait pieusement le souvenir, puisque son portrait fut trouvé sur lui, après sa mort.

Lady Shesbury parlait d'une voix brève, un

peu âpre. Son visage frémissait et des lueurs traversaient le bleu vif de ses yeux.

Un sourire narquois détendit les fortes lèvres d'Humphrey Barford.

– Fort bien, chère ! Mais alors, il vous faudra faire souffrir ces deux jeunes personnes, puisque vous ne savez laquelle d'entre elles est la fille de Cecil.

– Eh bien ! je le ferai !... Mais un instinct me porte à penser qu'Orietta est celle-là. Elle a un caractère violent, presque héréditaire chez les Falsdone... et puis, j'éprouve en sa présence un sentiment d'antipathie tout particulier.

Humphrey venait de sortir un élégant porte-cigares et choisissait un havane qu'il alluma, tandis que lady Shesbury s'asseyait près de lui sur une chauffeuse. Il dit avec une calme ironie :

– Malheureusement pour vous, Paméla, votre fille paraît disposée à contrecarrer vos petites... méchancetés. Mais, comme vous le dites, cela ne durera probablement guère... Et la sœur, qu'en faites-vous ?

– Rose ne veut pas non plus qu’elle soit mise dans la domesticité. Tant que durera ce caprice, je l’emploierai à broder, ce en quoi elle est très adroite, paraît-il.

Humphrey secoua la tête :

– Vous avez déplorablement gâté cette petite Rose, chère amie. Elle fait de vous son esclave... Quant à moi, je vous laisse libre d’agir à votre gré pour ces enfants, comme je l’ai toujours fait. Évidemment, le désir de Cecil était qu’elles reçussent une éducation différente et que leur sort fût assuré d’autre manière. Mais il ne convenait pas, pour ces petites étrangères indifférentes, de refuser satisfaction à ma très aimée Paméla.

Il abaissait vers lady Shesbury des yeux chargés de souriante tendresse.

– ... Ainsi donc, faites à votre gré. Ce n’est évidemment pas lord Shesbury qui songera à nous contrecarrer.

Lady Paméla eut un petit rire :

– Lord Shesbury !... Mon cher, soyez certain que Walter ne se souvient même pas de

l'existence de ces enfants et, en tout cas, lui qui ignore ce que nous savons, il les considérerait toujours avec l'indifférence méprisante que l'on peut attendre d'un superbe orgueilleux comme lui.

– Évidemment... Il a, paraît-il, annoncé son arrivée ici pour le mois prochain.

– Oui. Tout Falsdone-Hall est en émoi. Une partie des équipages est déjà arrivée. On prépare aussi, d'après ses ordres, le pavillon hindou...

– Eh ! c'est pour sa belle bayadère ! dit en riant Humphrey.

« Il paraît que nous allons avoir l'honneur de l'admirer ?... À Paris, plusieurs personnes venant de Cannes ou de Nice m'ont parlé de lord Shesbury, qui est là-bas l'idole de toute la colonie hivernante du high-life, et de la danseuse hindoue ramenée de son voyage dans le Bengale. Cette jeune Apsâra est fort jolie, dit-on. Elle habite un pavillon dans la villa de lord Walter, à Cannes, avec des domestiques hindous à son service. Quand il donne une réception, il la fait danser devant ses hôtes. Nous aurons donc aussi,

vraisemblablement, le plaisir de l'applaudir.

– Voilà une désinvolture qui est bien de Walter ! Peu d'hommes dans sa situation défieraient ainsi l'opinion des gens à cheval sur les convenances... Et, bien que j'aie des vues assez larges, je vous avoue, Humphrey, que je trouve un peu excessive cette façon d'agir – l'installation de cette favorite ici, à Falsdone-Hall, où habite sa jeune sœur, où il recevra sans doute de nombreux hôtes, dont beaucoup seront choqués.

– On passait au marquis de Shesbury bien des choses qu'on n'admettait jamais d'un simple mortel, ne le savez-vous pas, ma chère ?

Il y avait, dans l'accent d'Humphrey, une ironie mêlée d'âpreté.

– ... Et, chez Walter, le prestige du rang s'augmente de la séduction personnelle. Il est de ces hommes qui peuvent se permettre les actes les plus fantasques. Or, il le sait et ne s'en prive pas... Si la présence d'Apsâra vous est désagréable, Paméla, je ne vois pas trop la possibilité pour vous de faire à votre beau-fils

une observation à ce sujet.

Lady Shesbury eut un geste d'effroi :

– Faire une observation à Walter ! Ciel, personne ne s'y hasarderait, et moi encore moins que toute autre ! Je le vois d'ici m'écoutant avec son air de raillerie glacée... Brr ! Et avec cela qu'il n'a jamais eu de sympathie à mon égard et continue de pourvoir à mes besoins simplement parce que je suis la veuve de son père. Qu'il ait contre moi le moindre déplaisir, il supprimera tout. Oui, c'est un homme capable de cela !... Et cela est encore de mes plus grands motifs de rancune contre Cecil, vous le savez, Humphrey ! Laisser sa fille et sa femme sous la dépendance de Walter, qui peut à son gré nous plonger dans la pauvreté, c'était odieux de sa part.

Humphrey posa une main caressante sur l'épaule de lady Paméla.

– Ne vous agitez pas, chère ! Oui, ce fut très mal... mais je bénis cette aberration, puisqu'elle vous a complètement détachée de cet amour que vous conserviez pour lui, malgré tout, et m'a permis de conquérir votre cœur.

– Complètement détachée, oui ! Je vous aime autant que je l’ai aimé, Humphrey ! dit passionnément lady Shesbury. Et vous serez fidèle, vous, mon ami, je le sens ! Votre nature n’est pas ondoyante, capricieuse, incapable de se fixer sur un seul amour.

Humphrey eut un insaisissable sourire, avant de remettre le cigare entre ses lèvres. Tandis qu’il considérait pensivement la légère spirale de fumée, lady Shesbury fit observer :

– Lord Walter semble avoir, sur certains points, la nature de son père. D’après ce que j’entends dire, il suit ses traces comme homme de plaisir...

– Point, point, ma chère !... interrompit Humphrey. Lord Walter est un autre caractère que Cecil. J’ai précisément eu occasion de causer, pendant mon séjour à Paris, avec sir John Falster, qui arrivait de Cannes. Il a beaucoup vu lord Shesbury et m’a fait part de son opinion sur lui – autant, du moins, a-t-il ajouté, que l’on puisse en avoir une sur un homme aussi maître de soi, aussi peu communicatif, aussi changeant en

apparence que lord Walter Shesbury. À son avis, celui-ci a une nature trop énergique, trop volontaire, pour se plaire aux continuelles aventures amoureuses qui ont constitué l'existence de son père. Jeune et très charmeur, adulé, encensé, il se joue des adorations féminines qui enivrent son orgueil, et déclare ouvertement qu'aucune femme au monde n'aura jamais d'empire sur lui.

– Hum ! c'est peut-être un peu de présomption, cela, Humphrey !

– Peut-être, oui. Nous ne savons ce que peuvent produire sur nous les surprises de la passion... En tout cas, la nature de Walter ne semble pas aussi faible, aussi inflammable que celle de son père. Il est, en outre, terriblement orgueilleux... et terriblement clairvoyant, a ajouté sir John, qui en est un très grand admirateur sous certains rapports.

– Clairvoyant, il l'a toujours été, murmura lady Paméla.

Elle prit une pincette pour réunir, d'un geste distrait, des braises dispersées. Pendant un

moment, ce fut le silence. Humphrey fumait, les yeux mi-clos. Lady Shesbury songeait, les sourcils rapprochés, le front penché sur le foyer. En se tournant vers Humphrey, elle dit tout à coup, la voix frémissante :

– S’il n’avait pas survécu à cet accident de voiture, il y a cinq ans, c’est vous qui seriez aujourd’hui le marquis de Shesbury, cher !

– Oui, Paméla, ce serait moi, dit paisiblement Humphrey.

– Quel malheur que... murmura-t-elle, en posant une main fiévreuse sur le bras de Barford.

Il lui jeta un regard désapprobateur :

– N’ayez point de tels désirs !... répondit-il sévèrement, je ne souhaite pas le moins du monde de succéder à mon jeune cousin, quel que soit le peu de sympathie que j’aie jamais trouvé chez lui.

Mais lady Shesbury secoua la tête, en répliquant vivement :

– Eh bien ! moi, je le souhaite de toute mon âme !

Humphrey eut un petit sourire d'indulgence et continua de fumer, en considérant avec intérêt les peintures qui décoraient le plafond du boudoir.

V

Orietta vit le lendemain M. Humphrey Barford, à l'heure du thé, chez lady Rose.

Quand il entra chez lady Shesbury, dans le salon, elle se trouvait debout devant une petite bibliothèque, occupée à chercher un livre que désirait la fillette. Humphrey serra la main que Rose lui tendait sans empressement, adressa quelques mots d'aimable sympathie à sa jeune parente, qui gardait une physionomie maussade. Orietta demeurait près de la bibliothèque, un peu embarrassée, bien que lady Rose lui eût dit : « Vous resterez près de moi quand maman et Humphrey viendront prendre le thé. » Car elle sentait si bien que lady Shesbury ne supportait sa présence qu'à contrecœur !

Mais Rose tourna la tête vers elle :

– Venez, Orietta... Vous vous souvenez, Humphrey, de la petite Orietta Farnella ?

– Certainement, bien que j’aie eu très peu occasion de la voir.

Il adressait à la jeune fille un sourire bienveillant.

– Vous êtes satisfaite de votre nouvelle compagne, Rose ?

– Très satisfaite... Orietta, mettez ce livre ici et reprenez votre place près de moi.

– Que lisez-vous là ? demanda M. Barford en étendant la main pour prendre au passage le volume qu’Orietta allait poser sur une table voisine.

– Du Racine, tout simplement, répondit Rose..

– Un de vos auteurs favoris, je crois ? Orietta le lit à votre satisfaction ?

– Admirablement !... Sa voix est une musique pour l’oreille, et elle sent ce qu’elle lit... elle le sent jusqu’au fond de l’âme.

– Parfait ! parfait !... J’en suis charmé pour vous, Rosy, qui aimez la lecture.

– Miss Selby lisait aussi fort bien, dit Paméla

avec quelque sécheresse.

Elle venait de s'asseoir près de sa fille et glissait un coup d'œil hostile vers la jeune fille vêtue d'une simple robe de lainage blanc, qui se penchait en ce moment pour redresser des coussins derrière la malade.

Lady Rose leva irrespectueusement les épaules :

– Miss Selby avait une voix désagréable et lisait avec prétention, ce que j'ai en horreur... Orietta, sonnez pour le thé, ma chère, puis asseyez-vous. M. Barford va nous raconter quelque histoire de Paris ou de Londres d'où il arrive.

Humphrey obéit complaisamment à cette invitation de l'impérieuse fillette. Il se montrait, d'ailleurs, en toute occasion et généralement pour tous, l'homme le plus bienveillant, le plus aimable, tout en gardant un air de dignité, ce qui faisait dire de lui : « M. Barford est un parfait gentleman. » Sa conversation, très agréable, était celle d'un homme intelligent et cultivé. Rose, écartant sa maussaderie, lui donnait la réplique

avec l'esprit un peu mordant qui lui était habituel. Orietta, silencieuse, suivait cet entretien avec intérêt, en travaillant à un ouvrage de broderie commencé par la fillette. Sur l'invitation de celle-ci, elle servait le thé – et, vraiment, en voyant l'aisance, la grâce aristocratique qu'elle apportait à cette tâche, on n'aurait pu penser qu'elle l'accomplissait aujourd'hui pour la première fois.

Peu après, lady Shesbury et Humphrey se retirèrent. Humphrey eut pour la jeune étrangère un petit salut amical – juste ce qui convenait pour un homme de son âge et de sa situation à l'égard de toute jeune fille de bonne famille placée dans une position subalterne. Il lui avait peu adressé la parole, mais l'avait fait chaque fois avec aménité, sans rien de cette sécheresse hautaine adoptée par lady Paméla à l'égard d'Orietta.

Quand, un instant plus tard, il se retrouva dans le boudoir de lady Shesbury, celle-ci lui demanda :

– Que dites-vous de cette petite Farnella, Humphrey ?

– Fort jolie, naturellement, et très

aristocratique... Hum ! chère amie, avec cette allure, cette physionomie, ces yeux, – ces yeux surtout, – vous aurez besoin de la surveiller quand Falsdone-Hall aura des hôtes étrangers !

– Rose n’a pas de rapports avec ceux-ci, vous le savez bien. Puis, espérons que sa toquade sera déjà passée quand nous en serons là.

– Eh ! eh !... La jeune personne doit être passablement charmeuse, et sa physionomie donne à supposer qu’elle possède mieux qu’une intelligence ordinaire... Enfin, nous verrons bien... Mais le plus désagréable serait que lord Shesbury se prît de caprice pour elle.

Lady Paméla sursauta sur son siège.

– Ah ! par exemple ! Pensez-vous que pareille chose pourrait se produire ?

Humphrey eut un léger rire de raillerie :

– Pourquoi donc pas, chère amie ?... Il n’est pas aveugle et constatera aussitôt que cette jeune Orietta sort tout à fait du banal en fait de beauté.

– Mais, Humphrey, elle est peut-être sa sœur ?

– Il n’en sait rien... et comme je pense que

vous n'avez pas l'intention de le lui dire...

– Certes non ! Car, en ce cas, il jugerait peut-être que son devoir l'oblige à les traiter toutes les deux en membres de sa famille... et je ne le veux pas ! Je ne veux pas que la fille de cette Bianca ait la situation que Cecil avait certainement désirée pour elle !

– Je me demande toujours pourquoi celui-ci n'a pas fait connaître, tout au moins dans ses dernières volontés, ce qu'étaient pour lui ces enfants ?

– Sans doute retardait-il, en croyant avoir le temps de prendre les dispositions nécessaires avant sa mort. De plus, il devait être gêné par l'impossibilité où il se trouvait de désigner sa fille... Et c'était, en effet, une situation bien singulière !

– Très bizarre, en effet. Le comte Farnella, lui, a résolu la question en envoyant les deux petites à Cecil. Je le comprends, car il était sans fortune et obligé de s'expatrier pour gagner sa vie. Enfin, ma chère Paméla, pour en revenir à notre sujet, tâchez, par prudence, d'éloigner la jeune beauté

en question avant l'arrivée de Shesbury. Vous avez un mois pour cela et, d'ici là, en manœuvrant habilement près de Rose...

– Oui, je ferai tout mon possible, naturellement ! dit Lady Paméla avec agitation.

« Quelle sottise d'avoir amené cette fille ici ! Mais je ne supposais pas du tout, étant donné la situation que je lui réservais, qu'elle pourrait être amenée à se trouver en face de lord Walter ou de ses amis ! »

... Vers ce même moment, Rose, seule avec Orietta, lui demandait :

– Que pensez-vous de M. Barford ?

Après une légère hésitation, Orietta répondit :

– Je pense qu'il est aimable et bienveillant, my Lady.

– Il vous est donc sympathique ?

Cette fois, la réflexion fut plus longue. Et Orietta dit enfin, avec une menace de perplexité :

– Je ne sais trop... Je ne puis bien définir l'impression que j'éprouve... Non, ce n'est pas de

la sympathie. Mais ce n'est pas précisément le contraire non plus... Une défiance plutôt... et dont je ne pourrais donner la raison.

– Très curieux, murmura Rose.

Elle appuya sa tête sur les coussins de la chaise longue, en caressant distraitement le petit chien étendu sur ses genoux. Après un instant de silence, elle reprit :

– C'est précisément le sentiment que m'inspire mon cousin Humphrey, depuis que je suis en âge de raisonner. Ma mère et tous ceux qui le connaissent en font le plus grand cas, et il avait aussi la sympathie de mon père. Mais, moi, je n'ai jamais pu savoir si je devais l'aimer ou le détester. Il s'est toujours montré bon et charmant à mon égard ; je le vois avec plaisir et je goûte l'agrément de sa conversation. Mais quelque chose, en lui, m'éloigne parfois... Peut-être arriverez-vous à trouver la raison de cette impression commune à toutes deux. Pour le moment, chère, lisez-moi un chapitre de *Bérénice*. Puis, vous me donnerez ma leçon d'italien.

Car lady Rose avait résolu de reprendre l'étude de cette langue, commencée autrefois avec une de ses institutrices. Orietta avait toujours continué de la parler avec sa sœur. Elle avait trouvé naguère une grammaire et quelques vieux livres italiens dans la bibliothèque de la pension Burley et avait étudié en secret. Maintenant, elle devenait le professeur de lady Rose, qui souhaitait de lire dans le texte les œuvres de Dante et d'autres écrivains.

Cette malade fillette était fort intelligente. Mais elle n'avait jamais travaillé que par caprice, en lassant toutes les institutrices par son difficile caractère. Lisant beaucoup, elle avait l'esprit meublé de connaissances variées, parfois confuses dans son jeune cerveau. Elle le dit d'ailleurs franchement à Orietta.

– Je n'ai jamais appris que ce qui me plaisait. Je sais beaucoup de choses, mais elles sont un peu en désordre. Il faudra m'aider à débrouiller cela, Orietta.

Elle témoignait à la jeune Italienne une sympathie et une confiance qui n'étaient guère

dans ses habitudes, ainsi qu'elle le lui déclara un jour :

– Je n'ai jamais eu d'affection pour personne, figurez-vous, ma chère. Et vous, aussitôt, vous m'en avez inspiré ! Je n'ai pas du tout envie d'être désagréable, mauvaise envers vous comme envers les autres.

– Vous vous calomniez, lady Rose ! protesta Orietta.

Mais la fillette secoua ses beaux cheveux :

– Je ne suis pas bonne, allez, je le sais bien. J'ai toujours souffert d'être malade, de ne pas pouvoir vivre comme les autres enfants, et je me vengeais par mon mauvais caractère. N'allez-vous pas me détester, après que je vous aie dit cela ?

Elle attachait sur Orietta un regard sérieux, où passait une lueur de souffrance.

Orietta prit la petite main maigre et la serra entre les siennes.

– Non, lady Rose, bien au contraire ! J'aime votre franchise... et j'y réponds par une semblable

sincérité. Moi non plus, je ne suis pas bonne. La révolte, l'orgueil blessé, l'esprit de ressentiment, tout cela je l'ai connu, je le connais encore.

Lady Rose eut un petit rire amusé :

– Vous, Orietta ? En tout cas, cela ne vous empêche pas d'être bonne et charmante... et, telle que vous êtes, je vous aime déjà beaucoup. Or, c'est un mot que je n'ai dit à quiconque jusqu'ici, personne ne m'ayant paru mériter mon amitié.

– Le sentiment est réciproque, my Lady, répliqua Orietta, en considérant avec émotion la mince figure trop souvent morose, en ce moment transformée par le sourire.

De fait, elle se sentait attirée vers cette enfant souffrante, qui lui laissait voir les meilleurs côtés de sa nature, altérée par une mauvaise éducation, par les gâteries d'une mère faible et frivole, par les amertumes de la maladie. Impatiente, caustique, froidement égoïste, avec les autres personnes de son entourage, lady Rose se montrait aimable et prévenante pour Orietta – non, toutefois, sans quelque despotisme... Elle ne souffrait guère qu'elle la quittât, même pour aller

voir Faustina qui travaillait dans sa chambre, située en une autre partie du château.

– Dites-lui de venir vous voir ici. Elle ne vous vaut pas à moitié, d’aucune façon ; mais c’est malgré tout une gentille personne.

Faustina qui s’ennuyait seule, car elle n’avait de rapports qu’avec la maîtresse lingère qui lui remettait les objets à broder, se montrait joyeuse de ces invitations. Parfois, elle accompagnait Rose et Orietta dans leur promenade à travers les jardins et le parc. Lady Rose montait dans une petite voiture que poussait facilement Orietta. Son état, depuis un an, s’améliorait sensiblement. Elle pouvait marcher quelque peu, avec l’appui d’un bras. Mais quand elle avait une assez longue distance à parcourir dans l’immense demeure, elle se servait d’un fauteuil roulant.

Un après-midi, Orietta la conduisit ainsi dans la bibliothèque, où elle voulait chercher des ouvrages italiens. Pour y arriver, elles passèrent par la grande galerie de marbre, destinée aux réceptions et digne d’une demeure royale.

Orietta s’émerveillait en la contemplant et

lady Rose disait :

– Arrêtez-vous tant que vous voudrez, ma chère ; admirez tant qu’il vous plaira.

En entrant dans la bibliothèque, Orietta fut saisie par l’émotion. Elle revoyait pour la première fois cette pièce où lord Cecil Shesbury recevait toujours les petites étrangères, et le souvenir de ce protecteur plein de bonté s’imposait vivement à son cœur reconnaissant.

Comme elle arrêta le fauteuil, lady Rose dit pensivement :

– Mon père aimait à se tenir ici.

Elle jetait autour d’elle un long, un mélancolique regard.

– ... On ne m’y a jamais amenée de son vivant... Je crois qu’il ne m’aimait pas...

– Pourquoi pensez-vous ainsi, lady Rose ?

– Ce sont des choses que l’on sent... Il ne m’aimait pas... parce qu’il n’aimait pas maman.

Orietta regarda avec surprise le petit visage crispé, dont la lèvre inférieure prenait un pli

d'amertume.

– Je crois que vous vous faites beaucoup d'idées, my Lady...

– Non, non, j'ai raison... Et pourtant, j'aurais eu beaucoup d'affection pour lui, s'il avait voulu. Mais je lui étais indifférente... D'après ce que vous m'avez dit, Orietta, je pense qu'il a pris plus d'intérêt à votre sœur et à vous, deux étrangères, qu'à sa propre fille.

Sur cette réflexion, faite avec quelque âpreté, lady Rose ajouta un peu nerveusement :

– Allons dans la galerie des portraits. Je veux vous montrer mes ancêtres.

Le fauteuil fut roulé jusqu'au seuil de la galerie, où Rose voulut se lever pour marcher. Au bras d'Orietta, elle s'avança sur le sol de marbre, en désignant à sa compagne les portraits des anciens Falsdone et de leurs épouses.

– Il y a de vieilles histoires très intéressantes sur la plupart d'entre eux, dit lady Rose. Je les connais par M. Barford, qui a fouillé les archives de Falsdone-Hall et celles du vieux château que

les marquis de Shesbury possèdent dans le Suffolk. Il faudra que je vous raconte cela... Ce personnage à mine peu sympathique, c'est Gilbert Falsdone, qui épousa une très belle Syrienne et la fit mourir de chagrin. Cette belle femme en robe de damas, toute chargée de pierreries, est une princesse venue de Russie au XIII^e siècle. Elle avait, prétend la tradition, égorgé son premier fiancé, un Moscovite comme elle, et fait mourir sous le knout bon nombre de ses vassaux.

– L'horrible créature ! s'écria Orietta, en détournant son regard indigné de la superbe princesse qui levait haut sa tête orgueilleuse, couronnée de perles.

– Lord Edward Falsdone, marquis de Shesbury, devint son époux. Un an plus tard, on le trouva étranglé dans une des salles de Foxdale-Castle. On ne découvrit jamais son meurtrier ou sa meurtrière. La belle Fedora continua l'existence du grand faste et de fêtes magnifiques menée depuis son mariage, en négligeant complètement son fils. Mais trois ans, jour pour

jour, après la mort de lord Edward, elle disparut et jamais plus on n'entendit parler d'elle ; Satan, dit le vieux chroniqueur de notre maison, était venu prendre son âme qu'elle lui avait vendue.

– Il y a bien, en effet, quelque chose de démoniaque, de sinistre dans son regard. En tout cas, cette femme devait être possédée par l'orgueil, si l'on en croit sa physionomie.

– Et elle en légua une bonne dose à ses descendants !... Voyez, sur ces visages, la marque héréditaire. Ah ! celle-ci, non, par exemple !

Elles arrivaient devant le portrait de Cecilia, la sœur de lord Cecil. Tandis que Rose lui donnait quelques explications à son sujet, Orietta considérait avec un intérêt ému la charmante figure pensive, qui laissait transparaître une âme noble et pure. Puis, elle porta son attention sur les portraits voisins, ceux de lord Cecil et de sa première femme, la princesse Sandra Elaguine. Vêtue de blanc, des fleurs dans les cheveux, des perles au cou, celle-ci était une délicieuse vision de beauté fine et discrète. Un sourire très doux soulevait ses lèvres, une joie voilée se discernait

dans ses yeux.

– Il paraît qu'elle n'a pas été heureuse !... dit lady Rose. Elle est morte toute jeune, de chagrin, m'a-t-on raconté... Lord Walter lui ressemble un peu ; il a sa coupe de visage, ses cheveux d'un blond foncé, puis aussi sa souplesse, sa grâce de Slave... Regardez, là, un peu plus loin...

Dans un cadre de chêne décoré d'or mat se dressait l'élégante silhouette d'un jeune homme en habit de cour. Orietta, en tournant la tête pour suivre le geste de sa compagne, rencontra un regard d'une étrange beauté, volontaire, altier, singulièrement profond. Elle eut un léger mouvement de recul et sa physionomie se durcit.

Lady Rose fit entendre un petit rire :

– Ah ! c'est vrai, vous n'avez pas gardé bon souvenir de lui, comme vous me l'avez confié l'autre jour... Cependant, il est très charmeur, lord Walter, quand il le veut. Mais il peut être aussi très dur, impitoyablement railleur, ne se souciant pas plus d'autrui que si l'on n'existait pas... Oui, vraiment, c'est ce Walter-là que je connais...

Une souffrance contractait sa physionomie. Elle s'appuya un peu plus sur le bras d'Orietta en ajoutant :

– Vous aussi, chère... Je ne pense pas qu'il ait changé, depuis deux ans que je ne l'ai vu. C'est un cerveau doué de façon rare, un artiste, un fin lettré ; c'est, au dire de tous, et de toute façon, un grand seigneur accompli... Mais je suppose qu'il n'a pas de cœur... qu'il n'a que de l'orgueil, et je crois qu'il fera toujours souffrir autour de lui.

Elle étouffa un soupir, en ajoutant :

– Moi, quand j'étais une petite fille, j'aurais été prête à aimer ce grand frère. Mais il me traitait avec une indifférence glaciale. Comme je l'avais vu quelquefois dans le moment d'une de ces froides colères qui lui étaient habituelles, j'avais peur de lui... Je n'aurais jamais pu le braver comme l'a fait autrefois cette petite Orietta si courageuse !... Mais aussi, elle en a été bien punie !

Orietta secoua la tête coiffée de l'admirable chevelure aux boucles soyeuses, que ne contenait plus la résille de la pension Burley.

– On ne s’en aperçoit plus !

Elle jetait un regard de défi vers le portrait du jeune marquis de Shesbury. Les lèvres légèrement souriantes semblaient le railler dédaigneusement. La belle tête fine et hautaine, les yeux profonds, impérieux, le corps svelte posé dans une attitude d’altière souplesse, tout dénotait l’orgueilleuse assurance de ce grand seigneur, qui devait tenir pour bien peu de chose le défi et la rancune d’Orietta Farnella.

– Oui, vos belles boucles ont repoussé, dit lady Rose. Mais il y avait autre chose... ce soufflet qu’il vous a donné. C’est cela surtout que vous ne pourrez oublier, n’est-ce pas ?

Un peu de rougeur vint aux joues d’Orietta.

– Oui, cela surtout... et puis la mort de mon pauvre chien. Celui-ci, je m’en rends compte maintenant, était une petite bête hargneuse qui méritait une punition... Mais ce fut odieux, cruel, d’agir de cette manière... avec ce complet mépris du chagrin qu’il causait...

– Je pense que lord Walter a toujours agi

ainsi ! dit amèrement lady Rose.

Elle fit quelques pas et désigna à Orietta une porte cintrée, décorée de délicates sculptures dorées.

– Par là, c’est l’aile du XVI^e siècle. Elle renferme des merveilles. Mais je ne puis vous les montrer, car ce sont les appartements particuliers de lord Shesbury.

Orietta eut un nouveau mouvement de recul, comme si elle craignait de voir apparaître, dans l’ouverture de cette porte, le maître de cette demeure.

– Non, non, il n’est pas encore ici ! dit Rose avec un mélange d’amertume et d’ironie. Mais, quand il y sera, vous n’aurez probablement pas très souvent l’occasion de vous trouver en sa présence, car il ne m’honore pas de ses visites, et je sais... j’ai compris que la vue d’une malade, d’un être mal conformé comme moi, ne lui est pas agréable.

– Vraiment, voilà une belle nature ! s’écria Orietta avec indignation.

Lady Rose leva les épaules, en murmurant :

– Un être trop adulé, voilà tout. On devient ainsi terriblement égoïste. Moi-même, j'étais sur cette pente... Mais je veux essayer de ne pas continuer. J'aurais votre aide, Orietta.

VI

Les préparatifs faits pour recevoir Shesbury mettaient en effervescence tout le personnel de la noble demeure, auquel viendrait bientôt s'adjoindre celui qui servait le jeune lord dans sa résidence de Cannes. Sur le domaine et chez les châtelains des alentours, cette prochaine arrivée formait le sujet de tous les entretiens. Le seigneur de Falsdone-Hall était une personnalité trop en dehors de l'ordinaire pour ne pas susciter un intérêt très vif, une curiosité qui accueillait avidement les moindres bruits relatifs à ses faits et gestes. On racontait que, pendant son récent séjour aux Indes, une ranie¹ fort belle, très orgueilleuse de la race dont elle descendait et détestant les Anglais, avait été si bien saisie par l'amour qu'elle s'était faite l'esclave passionnée de lord Shesbury. Un jour, pendant une promenade dans la forêt qui entourait le palais,

¹ Reine.

un tigre avait blessé mortellement les porteurs du palanquin et la belle princesse. Lord Shesbury ne se trouvait pas là en ce moment et, quand il revint au palais, il trouva la ranie morte. Cet événement, d'ailleurs, prétendait-on, n'avait point paru lui causer une peine excessive. Et il était déjà acquis que l'actuel marquis de Shesbury n'avait pas le moins du monde un cœur sensible pour les femmes qui l'aimaient.

Naturellement, on commentait beaucoup la future installation d'une danseuse hindoue dans un pavillon du parc qu'avait fait élever le père de lord Cecil, sur le modèle d'un petit palais du maharadjah de Travancore. Beaucoup s'en offusquaient, comme l'avait prévu lady Paméla. Mais on n'osait blâmer trop haut un si puissant personnage qui, disait-on, réalisait ses volontés, ses fantaisies, en passant sur tous les obstacles, en méprisant les protestations, si quelqu'un avait eu le courage d'en élever.

Légende ou vérité, cette réputation était bien établie à Falsdone-Hall dans tous les domaines de lord Shesbury. Faustina en eut un écho en causant

avec la maîtresse lingère et le rapporta à sa sœur. En le rapprochant des quelques appréciations faites par lady Rose sur son frère, Orietta put conclure que son éloignement pour le lord Walter d'autrefois n'aurait que trop de raison de subsister encore.

– Heureusement, nous n'aurons pas affaire à lui, dit-elle. Je n'aime guère lady Shesbury, mais mieux vaut cent fois être sous sa dépendance !

– Surtout sous la protection de lady Rose ! ajouta Faustina.

– Bonne petite lady Rose ! murmura Orietta avec émotion. Je ne pourrai jamais trop lui témoigner ma reconnaissance.

Elle s'y employait cependant de son mieux, en s'ingéniant à distraire la jeune malade, en glissant délicatement au moment opportun le mot qui pouvait relever un moral parfois aigri, un peu révolté.

Vers le milieu d'avril, la température fut pendant quelques jours très printanière et Orietta put conduire sa compagne dans les jardins, qui

sortaient de la torpeur hivernale. Un après-midi, elles rencontrèrent M. Barford à quelques pas du pavillon hindou. Orietta l'avait revu plusieurs fois chez lady Rose. Elle conservait l'impression ressentie le premier jour, en dépit de l'aménité sans affectation que lui témoignait Humphrey. Peut-être même, sans qu'elle en eût tout à fait conscience, cette impression s'était-elle légèrement accentuée dans un sens défavorable.

– Humphrey, croyez-vous que nous puissions visiter le pavillon ? demanda lady Rose. Il est ouvert et des domestiques y travaillent.

– Mais je crois que vous pouvez vous permettre cette petite curiosité. Lord Shesbury, j'imagine, n'y trouverait rien à redire, quand même il l'apprendrait.

Humphrey aida Rose à quitter sa voiture et lui offrit son bras. En se dirigeant vers le pavillon, il fit remarquer à Orietta les détails délicats des sculptures qui décoraient ce charmant logis, fait en marbre blanc. De marbre aussi étaient les parois intérieures et le sol à demi couvert de tapis de Perse et du Kurdistan. Divans de brocart,

coussins de soies précieuses, ivoires de Delhi, brûle-parfum de bronze et d'argent ouverts par d'inimitables orfèvres, somptueuses tentures brochées d'or, décoraient les pièces que plusieurs serviteurs, dont deux Hindous arrivés la veille, achevaient de mettre en état.

En s'arrêtant près d'une des fenêtres garnies de treillis de marbre, à la mode hindoue, Rose demanda :

– Est-ce vrai, à ce que m'a dit Haggard, que lord Walter doit loger ici une bayadère ?

– On le prétend, ma chère.

– J'espère qu'il la fera danser, quand il aura des hôtes et que je serai assez bien pour être là ! Avez-vous déjà vu des bayadères, Humphrey ?

– Non, Rosy, je n'en ai contemplé que sur des gravures.

– Celle qu'amène lord Shesbury est très belle, dit-on. Il paraît que ces femmes, là-bas, sont couvertes de bijoux... Pourvu que Walter veuille bien me permettre de la voir danser !

Assombrie par la perspective d'un refus

possible, lady Rose reprit le bras d'Humphrey, un instant abandonné, pour quitter le pavillon. Orietta la suivit machinalement. Un malaise s'insinuait en elle, au milieu de ces splendeurs orientales qu'elle admirait pourtant, qui frappaient sa vibrante nature d'artiste. Elle éprouva un soulagement en se retrouvant à l'air, dans le parterre décoré de bassins et de canaux de marbre, qui entourait le pavillon hindou.

– Venez-vous prendre le thé avec nous, Humphrey ? demanda lady Rose.

– À mon grand regret, je dois repartir tout à l'heure pour Rockden-Manor, où j'ai rendez-vous avec un de mes anciens camarades d'université. Mais je reviendrai dans quelques jours... je reviendrai dans ce cher Falsdone-Hall, qui est presque pour moi le véritable home.

Il serra la main de Rose et se tourna vers Orietta.

– Je constate quel bien reçoit de votre présence ma jeune cousine, miss Farnella ; j'en suis fort heureux, moi qui lui suis très attaché, fort reconnaissant aussi à celle qui est l'auteur de

cette amélioration. Et j'aurais grand plaisir à vous voir me considérer comme un ami.

Il tendait en parlant sa main à Orietta, qui la prit en remerciant avec une grâce réservée.

– Très bien, Humphrey ! dit lady Rose. Mais tâchez de rester digne de son amitié, parce que, vous savez, quand elle en veut à quelqu'un !...

– Et à qui en veut-elle donc ? interrogea Humphrey, en regardant avec un sourire le beau visage qui venait de se colorer légèrement.

– À Sa Seigneurie le marquis de Shesbury !... rien que cela ! répondit Rose, dans un éclat de rire. Il a été mauvais pour elle, autrefois... et elle n'a rien oublié.

– Je comprends cela... oui, je vous comprends très bien, miss Orietta... Il y a, en effet, une histoire de chien...

– Et une autre encore. C'est qu'elle n'avait pas peur, cette petite fille !... et elle tenait tête au peu facile personnage qu'était déjà Walter !

– Hum ! tenir tête à lord Walter... c'est en effet courageux. Il ne faudrait guère s'y risquer

aujourd'hui, je suppose... Mais vous n'en aurez heureusement pas l'occasion, miss Farnella, puis vous êtes sous la protection de lady Shesbury et de lady Rose.

La fillette eut un haussement d'épaules.

– Notre protection ? Que compterai-elle, s'il prenait idée à lord Shesbury d'être mauvais pour Orietta ? Vous savez bien que nous ne sommes que des zéros à ses yeux, Humphrey...

Mais je ne crois pas qu'il ait des raisons pour en arriver là.

– Moi non plus, ma chère Rosy.

Sur ces mots, M. Barford prit congé. Orietta remit en marche le fauteuil de sa compagne, qui voulait continuer la promenade interrompue par la visite du pavillon. Lady Rose dit pensivement, après un instant de silence :

– Il paraît que Rockden-Manor est une demeure triste et retirée. Je comprends qu'Humphrey aime à se trouver ici... Puis, là-bas, il y a cette pauvre femme...

– Quelle femme ? demanda Orietta.

– Sa femme, Mrs Barford. Elle est folle.

– Folle ?

– Oui, elle l’est devenue un an après son mariage. Mais Humphrey n’a pas voulu la mettre dans une maison d’aliénés ; il l’a conservée à Rockden-Manor, en l’enfermant sous la garde de vieux serviteurs, car elle voulait toujours s’enfuir pour se jeter dans un étang, près de la maison. Voilà quinze ans qu’elle est ainsi... On loue beaucoup Humphrey de sa conduite envers elle, d’autant plus qu’elle avait eu, paraît-il, de grands torts à son égard.

– Pauvre malheureuse, quelle terrible existence ! murmura Orietta.

Lady Rose lui jeta un coup d’œil surpris.

– J’ai toujours entendu plaindre d’abord son mari, dont la vie s’est trouvée ainsi brisée.

– Certainement, c’est une grande épreuve, que M. Barford paraît supporter courageusement.

– Il ne se plaint jamais. Toutefois, nous savons qu’il souffre beaucoup de cette situation... Et ce doit être, en effet, terrible d’être lié pour la vie à

une pauvre démente !

– Oui, vraiment terrible ! murmura Orietta.

Mais elle, dont le cœur chaud et délicat savait compatir si vite à toutes les souffrances d'autrui, ne ressentait, cette fois, qu'une pitié assez vague pour l'aimable M. Barford.

*

Un matin, dans Falsdone-Hall, courut cette nouvelle : un télégramme venait de prévenir le majordome qu'il eût à envoyer une voiture à la station de Pelham pour le train du soir qui amenait lord Shesbury et son inséparable compagnon, Herbert Nortley.

Cette arrivée se trouvait en avance de douze jours sur la date annoncée. Fort heureusement, tout était prêt ou peu s'en fallait. Le personnel était trop parfaitement stylé pour se laisser prendre au dépourvu, surtout avec un maître que l'on savait fantasque et difficile. Il n'y eut donc d'affolement que chez lady Shesbury, qui croyait

avoir encore quelque temps pour essayer de décider sa fille à se séparer d'Orietta. À vrai dire, elle désespérait d'y réussir, car elle voyait croître chaque jour – avec quelle secrète colère ! – ce qu'elle appelait l'engouement de Rose pour la jeune étrangère. Néanmoins, en apprenant le retour si proche de lord Shesbury, elle voulut faire une dernière tentative. Mais elle se heurta à la surprise indignée de la fillette, qui lui reprocha son injustice à l'égard d'Orietta.

– Oui, parfaitement, vous êtes injuste ! répliqua-t-elle à une protestation de lady Paméla. Comment, d'abord, avez-vous pu penser à donner aux filles d'un comte Farnella des situations de servantes ?

– Ce sont elles qui se disent de noble famille ; mais je n'ai pas de preuves à l'appui de ce qu'elles prétendent... et ton père ne m'a jamais donné de précisions à ce sujet.

– Leur origine se voit assez clairement, chez Orietta surtout. Puis encore, pourquoi cherchez-vous à me séparer d'une personne, charmante de toute façon, et dont la présence m'est très

favorable ? Vous devriez, au contraire, lui être reconnaissante...

– Reconnaisante, moi ? dit lady Shesbury, dans un sursaut de colère. Tu plaisantes, Rose !... Les raisons que j'ai de vouloir éloigner cette jeune fille sont sérieuses, crois en ta mère, et ne fais pas la capricieuse.

– Ce n'est pas un caprice. J'aime Orietta et je ne veux pas me séparer d'elle.

– Alors, pour une étrangère que tu connais depuis trois semaines, tu fais bon marché des désirs d'une mère qui t'a chérie depuis ta naissance ? dit violemment lady Shesbury, cédant à l'exaspération.

– Si ces désirs étaient justes, peut-être y obéirais-je, riposta Rose. Mais je sens bien que vous détestez Orietta... Pourquoi ?... Pourquoi cela ?

Lady Shesbury eut un rire forcé.

– Moi, la détester ! Où prends-tu cette idée ? Mais je la crois fausse, coquette, intrigante...

– Elle n'est rien de tout cela ! Elle est simple,

loyale, très fière... Je vous dis que vous la détestez, maman, et, pour ce motif, vous lui cherchez des défauts qu'elle n'a pas.

Lady Shesbury, secrètement furieuse, dut quitter sa fille sans avoir rien obtenu. Rose, quand elle fut seule, demeura longtemps songeuse. Elle se demandait avec perplexité le pourquoi de cette animosité qu'elle sentait chez sa mère à l'égard d'Orietta. Comme, en dépit de son âge, elle était une petite personne très perspicace, juge précoce du caractère maternel, elle conclut ainsi ses réflexions :

« Maman ne peut souffrir Orietta parce que celle-ci est très belle et très jeune. »

Cela entraînait, en effet, pour une bonne part dans les sentiments qu'inspirait Orietta Farnella à celle qui voyait se flétrir sa fraîcheur et devait recourir aux artifices pour paraître encore la jolie femme de naguère. Lady Shesbury avait plusieurs raisons pour vouloir éloigner l'étrangère de Falsdone-Hall, mais celle qu'avait devinée sa fille semblait prête à devenir la plus puissante.

Orietta, ignorante de cette jalousie, de cette

haine qui montait vers elle, était ce jour-là surtout préoccupée de la nouvelle que lui avait annoncée Rose : l'arrivée, ce soir, de Shesbury. L'atmosphère de Falsdone-Hall lui semblait dès maintenant plus lourde, plus oppressante. Elle fit de son mieux pour réagir contre cette impression, pour écarter le souvenir de sa rancune d'autrefois. Après tout, que lui importait lord Shesbury ? Elle n'aurait aucunement affaire à lui, ce grand seigneur que sa sœur dépeignait comme un dilettante, un raffiné et un complet égoïste. Pourquoi, dès lors, se préoccuper de sa présence dans cette demeure dont il était le maître ?

Le second jour après son arrivée, lord Walter alla saluer lady Shesbury dans son appartement.

Lady Rose était présente à cette visite. Quand elle revint chez elle, où l'attendait Orietta, elle dit en s'étendant avec lassitude sur la chaise longue :

– Chère, venez près de moi. Je vous trouve encore plus aimable, après avoir subi la froideur railleuse de lord Shesbury.

Elle soupira, en pressant la main de sa compagne :

– Cependant, s’il voulait !... Comme il doit savoir charmer ! Il a des yeux incroyablement beaux et fascinants – des yeux qu’on ne peut certainement oublier, quand on les a vus une fois. Mais, nous, il nous regarde avec un air de dédain ironique tout à fait insupportable !

En serrant les lèvres, Rose demeura un instant silencieuse.

Puis, elle reprit :

– Il m’a dit cependant qu’il me trouvait meilleure mine. Je ne lui ai pas appris que je devais cette amélioration à votre présence...

– Oh ! je le pense bien ! s’écria Orietta, avec une vivacité qui fit sourire lady Rose.

– Enfin, ne craignez rien, ma chère, nous n’aurons pas l’honneur d’être gênées par les amabilités de lord Shesbury ! conclut la fillette d’un ton railleur, auquel se mêlait de l’amertume.

En fait, les jours qui suivirent, Orietta n’eut pas l’occasion d’apercevoir, même de loin, le seigneur de Falsdone-Hall. L’appartement de lady Shesbury et de sa fille se trouvait dans une

aile opposée à la partie du château qu'il occupait, et avec laquelle cet appartement communiquait par le salon chinois et la galerie de marbre. Dans leurs promenades, lady Rose et son amie avaient soin de prendre des allées peu fréquentées. De plus, Rose s'informait des habitudes de son frère et s'arrangeait pour sortir aux heures où elle le présumait absent du château.

C'est ainsi qu'un matin elle pria Orietta d'aller demander des fleurs à l'un des jardiniers chargés des serres.

– Lord Shesbury fait à cette heure sa promenade à cheval ; vous ne courez donc aucun risque de le rencontrer, ajouta-t-elle.

Néanmoins, Orietta prit des sentiers détournés pour se rendre à la serre indiquée par lady Rose. La douceur de cette matinée ensoleillée était exquise, et la jeune fille, en revenant, ralentit le pas pour mieux respirer la brise fraîche aux arômes sylvestres. Elle marchait le front penché en tenant contre sa poitrine une gerbe de fleurs parfumées. Des boucles échappées de sa coiffure voletaient sur le front admirablement modelé, sur

la nuque délicate découverte par un col bas en linon uni. La robe de laine blanche tombait en plis souples autour de la taille la plus harmonieuse qui se pût rêver. Absorbée dans une songerie qui lui remémorait les jours passés depuis son retour à Falsdone-Hall, elle commença de monter la rampe en pente douce qui permettait, par un plus long chemin, de gagner le château sans gravir les degrés des terrasses. De magnifiques marronniers centenaires, qui commençaient à ce moment à se garnir de feuilles, ombrageraient aux jours d'été cette voie au long de laquelle, dans les coudes formés par ses détours, se dressaient un vase de marbre sculpté, une statue, ou bien s'élevait quelque petit kiosque de style oriental.

Comme Orietta allait passer devant l'un de ceux-ci, elle leva les yeux, eut un sursaut et, dans son saisissement, laissa choir les fleurs qu'elle ne tenait plus, depuis un instant, que d'une main distraite.

Au seuil du petit kiosque japonais se tenaient deux hommes jeunes, l'un de taille au-dessus de

la moyenne, l'autre plus petit. Celui-ci, vivement, s'avança en se découvrant.

– Voulez-vous me permettre ?

Il se baissait pour ramasser les fleurs. En un instant, il les eut réunies et se redressa pour les tendre à Orietta, avec un sourire sur son visage au teint frais. Elle remercia et continua sa route, sans avoir levé les yeux vers le kiosque. Il y avait là, gardant un silence hautain, celui dont elle avait conservé si mauvais souvenir – lord Walter Falsdone, marquis de Shesbury.

Cette apparition l'avait saisie au détour de l'allée où elle s'avançait en rêvant. Durant l'espace de quelques secondes, elle avait rencontré ce regard dont elle s'était détournée avec impatience, avec une sorte de colère, quand elle l'avait vu dans le portrait de la galerie.

« Un regard que je déteste ! » songeait-elle avec irritation, en hâtant le pas pour remonter vers le château.

Lady Rose, bonne observatrice, dit aussitôt en l'apercevant :

– Qu’y a-t-il, chère ? Auriez-vous rencontré lord Shesbury, par hasard ?

– Précisément, my Lady.

Rose eut un rire amusé.

– Ah ! par exemple !... Et il vous a parlé ?

– Non, certes ! À peine l’ai-je aperçu...

Et Orietta, en quelques mots, conta l’incident.

– C’est Herbert Nortley, qui se trouvait avec lui, dit lady Rose. Mon père l’a donné pour compagnon à Walter depuis l’enfance de celui-ci. Nortley père est un petit propriétaire du comté, de bonne maison, assez gêné à cause de sa nombreuse famille. Il a considéré comme une faveur du sort que le choix de lord Shesbury tombât sur un de ses fils, qui a reçu la même éducation que Walter et aura son avenir pécuniaire assuré, car mon frère doit être généreux, comme tous les Shesbury. Herbert a une aimable et bonne nature, et il est très petit garçon devant lord Walter. Mais qui, à moins d’être très au-dessus de l’ordinaire, ne serait annihilé par une personnalité comme celle-là ?

Orietta eut aux lèvres un petit plissement de dédain, en répliquant :

– Je pense que l'on peut cependant éviter cela, avec un peu de fierté.

– Oh ! vous !... vous !...

Lady Rose regardait sa compagne avec un sourire pensif.

– Peut-être, en effet, sauriez-vous ne pas plier... Peut-être...

– Certainement ! dit Orietta, avec une orgueilleuse assurance.

VII

Dans l'après-midi de ce même jour, Shirley, le majordome, vint informer lady Paméla que lord Shesbury prendrait le thé dans le salon chinois.

C'était indiquer que son beau-fils lui faisait l'amabilité, assez rare quand Falsdone-Hall n'avait pas d'hôtes étrangers, de l'inviter à se trouver là pour l'accueillir. Elle en eût montré une vive satisfaction si elle ne craignît que lady Rose, dont l'appartement était voisin du salon chinois, voulût y venir aussi.

— ... Avec son Orietta ! ajouta-t-elle, s'adressant à M. Barford, depuis la veille installé au château, dans l'appartement qu'il y occupait à chacun de ses séjours.

— Non, je ne crois pas que Rose soit si pressée de revoir son frère, répliqua Humphrey. Et elle le craint trop pour oser, en tout cas, lui amener sa compagne sans y avoir été invitée.

– Oui, c’est possible... Du reste, je vais bien voir ce qu’elle dira, en lui annonçant que lord Walter sera dans le salon chinois cet après-midi.

Lady Shesbury eut lieu d’être entièrement satisfaite en entendant sa fille répondre spontanément à sa communication :

– Eh bien ! s’il ne me demande pas, – ce dont je suis sûre, – avec quel plaisir je prendrai mon thé ici, en compagnie d’Orietta !

Tout à fait rassurée, lady Paméla, dans une toilette de velours noir qui seyait fort à son teint de blonde, gagna un peu avant cinq heures le salon chinois où, bientôt après, vint la rejoindre Humphrey Barford. Ils avaient à peine eu le temps d’échanger quelques mots quand apparut lord Shesbury, suivi de Nortley. Deux superbes lévriers de course pénétrèrent en même temps dans la pièce – les favoris du jeune lord, qui possédait dans ses chenils les plus beaux spécimens de cette race.

S’il existait au monde quelqu’un ayant le privilège d’être traité avec cordialité par lord Walter, ce n’était point en tout cas M. Barford.

Depuis l'enfance, d'ailleurs, il lui avait témoigné la même froideur polie, qui contrastait avec l'amicale affabilité du défunt lord Cecil. Mais jamais il n'y avait eu entre eux le moindre différend, la moindre discussion froissante, toujours écartée par la bienveillance, l'égalité d'humeur, l'inaltérable patience d'Humphrey. La tutelle de celui-ci avait été aussi légère que possible et, pendant sa durée, Walter avait joui de sa liberté autant qu'il le pouvait désirer. Pendant les séjours, d'ailleurs assez courts, que son pupille avait faits à Falsdone-Hall depuis sa majorité, il n'occupait son appartement au château que pendant une courte période et, quand il s'y trouvait, gardait cette attitude de discrétion aimable qui ne semblait cependant pas lui attirer les bonnes grâces de son jeune parent.

Après quelques propos échangés avec Paméla et Humphrey, lord Shesbury dit tout à coup, s'adressant à sa belle-mère :

– J'ai, ce matin, aperçu une jeune fille qui m'a rappelé une de ces petites Italiennes recueillies par mon père : celle qui s'appelait Orietta et qui

avait l'air d'un petit démon.

Une chaleur monta au visage de lady Shesbury. Lord Walter continuait de sa voix aux intonations à la fois harmonieuses et impératives :

– Elle doit avoir à peu près cet âge, il me semble... Sa sœur et elle habitent-elles ici ?

Une négation venait aux lèvres de lady Shesbury... Mais non, c'était folie ! Il le saurait toujours... Et elle répondit :

– Oui, je les ai récemment retirées de la pension où je les faisais élever.

– Elles ont reçu une bonne éducation, je suppose ?

– Une éducation conforme à leur situation, mon cher Walter.

– Qu'entendez-vous par là ?

Lady Shesbury se troubla un peu, sous le regard inquisiteur de son beau-fils.

– Mais que nous ne savons au juste d'où sortent ces enfants...

– Mon père nous les a présentées comme étant les filles d'un comte Farnella. Nous ne devons pas chercher de raisons pour ne pas le croire. Avant de mourir, il m'a recommandé de veiller sur ces enfants, quand j'aurai l'âge de le faire, en ajoutant : « Il faut qu'elles soient bien élevées ; elles sont de noble race, de par leur père et leur mère. » Humphrey m'a dit depuis lors que vous vous chargiez de pourvoir à cette éducation...

– C'est ce que j'ai fait, Walter !

– Mais de quelle façon !

Lady Paméla avait grand-peine à ne pas baisser les yeux sous ce regard volontaire. Elle balbutia :

– D'une excellente façon, je vous assure... Très simplement, puisqu'elles sont sans fortune. Je pensais qu'elles étaient destinées à gagner leur vie...

– Que font-elles, ici ?

– Faustina s'occupe à des broderies... Orietta est la compagne de Rose, qui s'est prise d'affection pour elle...

Lord Shesbury sourit, avec une froide raillerie.

– La compagne de Rose ? Voilà qui doit être une agréable situation, d’après le charmant caractère que l’on connaît à ma sœur !

– Vous vous trompez, Walter, elles s’entendent fort bien. Quant au caractère... j’ai eu les plus mauvais renseignements sur celui d’Orietta, par les maîtresses de la pension Burley. Orgueilleuse, coléreuse, insupportable...

– Le petit démon d’autrefois ! dit ironiquement Walter.

– C’est pourquoi j’ai jugé que, pour mater cette nature inquiétante, une éducation modeste était préférable...

– Et l’existence près de Rose pour achever cette cure morale... Quel a été le résultat de ces combinaisons ? La jeune personne est-elle sur la voie de devenir angélique ?

– Mais non... pas précisément. Toutefois, Rose s’en arrange et, bien que la nature de cette jeune fille me déplaît, je la laisse près d’elle...

Un éclair sarcastique passa dans le regard de

lord Shesbury.

– Rose ne se soucie donc pas du tort que peut lui faire, par comparaison, la beauté de sa compagne ?

Au ton du jeune homme, lady Paméla comprit que sa jalousie féminine était devinée par cet impitoyable observateur. Elle balbutia :

– Non, votre sœur est trop enfant encore, Walter. Puis, ce sont chez elle des engouements qui passent généralement assez vite.

– Et l'autre... Faustina, comment est-elle ?

– Assez jolie, beaucoup plus agréable de caractère.

– Elle avait des yeux extraordinaires, cette petite Orietta, fit observer lord Shesbury, en s'enfonçant nonchalamment dans le fauteuil d'ébène sculpté où il était assis. Mais c'était une petite effrontée que j'ai dû punir comme elle le méritait.

– Il paraît qu'elle n'a rien oublié de cela et qu'elle vous en veut toujours, Walter, dit Humphrey en souriant.

– Ah ! vraiment ?...

Il y avait un accent de dédain moqueur dans l’intonation de lord Shesbury.

– Au fond, la nature est restée la même... détestable, dit lady Paméla en hochant la tête. Mais il faut bien que cette jeune fille, étant donné sa situation dépendante, contienne quelque peu son orgueil et sa violence.

– Évidemment.

Sur ce mot, lord Shesbury, pendant un moment, garda le silence en tapotant l’un des bras du fauteuil chinois authentique et provenant de quelque somptueux palais d’Extrême Orient, comme les merveilleux vases cloisonnés, les meubles de laque décorés d’argent et de nacre, les brûle-parfum de bronze, le tapis de haute laine jaune où se poursuivaient des dragons, la soie blanche semée de lotus roses tendue sur les murs. Ce salon, dû à une fantaisie du bisaïeul de Cecil, était une des curiosités de Falsdone-Hall et l’une des pièces que préférait lord Walter, depuis son enfance.

– Puisque Rose marche maintenant, pourquoi ne vient-elle pas prendre le thé avec nous ?

Lady Shesbury contint avec peine un tressaillement à cette question de son beau-fils.

– Elle ne savait pas si vous en seriez satisfait...

– Comment ? Il est très naturel, au contraire, qu'elle se trouve ici... Mais sans doute y a-t-il quelque caprice de sa part. Voilà des choses que je veux faire cesser...

Il se levait en parlant et marcha vers la porte qui faisait communiquer le salon chinois avec celui de lady Rose. D'une main impérieuse, il l'ouvrit et entra dans la jolie pièce claire où Orietta faisait la lecture à sa jeune compagne.

Toutes deux eurent un sursaut à cette apparition. Rose, en se soulevant un peu dans son fauteuil, balbutia :

– Vous, Walter ?

– Oui, ma chère, je viens vous inviter à vous joindre à nous, vous et miss Farnella.

Il saluait avec une nuance de hauteur Orietta, qui se levait en dérobant sa désagréable émotion

sous un air de fierté un peu raide.

– Vous voulez que... ? murmura Rose.

– Que vous preniez le thé en notre compagnie. Serait-ce vous imposer un trop grand sacrifice ? dit railleusement lord Shesbury.

– Mais non... si vous le désirez.

Sur ces mots, Rose se leva, prit le bras d'Orietta et suivit son frère dans la pièce voisine. Nortley s'empressa de lui avancer un fauteuil et M. Barford lui mit un coussin sous les pieds.

– Vous seriez très aimable de nous servir le thé, miss Farnella, dit lord Shesbury.

Par la porte de communication, restée ouverte, était entré le petit chien de lady Rose. Comme il s'approchait de lord Walter, celui-ci l'écarta du pied avec impatience et, se tournant vers sa sœur :

– Vous savez, Rose, que j'ai ce genre de bestiole en horreur. Ayez soin, si vous tenez à celle-ci, que je ne la trouve jamais sous mes pas.

– Je vous demande pardon... je ne m'étais pas aperçue... dit la fillette craintivement. Orietta,

voulez-vous emmener Fifi chez moi ?

Orietta s'avança et se baissa pour prendre la petite bête d'une main un peu nerveuse. Car cela lui rappelait la pénible scène d'autrefois, entre le jeune lord et la petite étrangère. En se redressant, elle rencontra un regard d'intérêt moqueur, qui lui fit supposer que lord Shesbury, à cette minute, évoquait le même souvenir – avec une méprisante raillerie. Une vive rougeur lui monta au visage, un éclair de fière indignation passa dans le bleu sombre de ses yeux. Puis, se détournant avec plus de vivacité que n'en comportait l'étiquette, Orietta se dirigea vers le salon voisin, dont elle referma la porte après avoir mis le chien en sûreté.

Quand elle revint à la table du thé, Shesbury demandait à sa sœur :

- Que vous lisait tout à l'heure miss Farnella ?
- *L'Avare*, de Molière.
- Elle connaît le français ?
- Le français et l'italien, oui. J'apprends avec elle cette dernière langue, ce qui m'intéresse

beaucoup.

– Espérons que tu n’abandonneras pas cette étude comme tu l’as fait après le départ de Morton, dit lady Shesbury, qui dissimulait avec peine une forte nervosité depuis l’entrée d’Orietta.

– Si l’on ne m’enlève pas Orietta, non ! Avec elle, j’apprendrai tout ce qu’on voudra !

– Quelles bonnes dispositions ! dit ironiquement lord Walter. Quel secret possède donc miss Farnella pour obtenir de tels résultats ?

– Elle est bonne, elle est charmante, comme nulle autre, voilà tout ! répliqua Rose avec vivacité.

– Mais n’avez-vous jamais de dissentiments ? Vous n’êtes pas d’une nature très facile, ma chère... et je suppose qu’un caractère séraphique seul peut s’entendre avec vous.

Sous les doigts frémissants d’Orietta, les délicates porcelaines de Chine qui composaient le service à thé, ce jour-là, s’entrechoquèrent légèrement. De quel ton dédaigneux, sarcastique,

était faite cette réflexion désagréable !

Rose avait rougi. Elle riposta, en contenant une émotion pénible que sa compagne sentit au léger tremblement de sa voix :

– Orietta n'est pas séraphique du tout ! Elle a des défauts, naturellement... mais son charme l'emporte de beaucoup sur ceux-ci. Enfin, telle qu'elle est, je l'aime, voilà !

– J'en suis enchanté pour vous, Rose, si cette amitié vous est favorable.

Puis, au grand soulagement d'Orietta, la conversation changea de sujet sur une question adressée à Humphrey par lord Shesbury. La jeune fille servit le thé, avec la même grâce réservée, la même aisance apparente que si elle se trouvait dans le salon de lady Rose, hors d'une présence désagréable. Lord Shesbury, tout en causant, suivit d'un œil amusé les impressions que ne parvenait pas à dissimuler complètement sa belle-mère. Les plus noirs regards de la noble dame étaient glissés vers la jeune étrangère, bien simplement vêtue, pourtant, mais dont l'admirable beauté pouvait soutenir toutes les

comparaisons.

Orietta, son service terminé, s'assit sur un siège que lord Shesbury, d'un geste courtois, lui désignait entre lady Rose et Herbert Nortley. L'entretien, à ce moment, s'aiguillait sur le voyage dans le Turkestan qui avait précédé le séjour de lord Walter aux Indes. Le jeune homme, sur la demande de M. Barford, en conta diverses péripéties pittoresques, décrivit des mœurs et des coutumes. Les harmonieuses sonorités de sa voix donnaient un charme supérieur à ce récit, par lui-même singulièrement vivant, coloré, original. Quels que fussent les sentiments d'Orietta à l'égard du noble conteur, elle écoutait avec le plus profond intérêt, en oubliant pour un moment son antipathie. Et voici qu'elle songeait, comme en un rêve :

« C'est vrai, ce que dit lady Rose, il a des yeux étonnants... »

Des yeux bruns, chatoyants, traversés de lueurs d'or, et qui contenaient une vie ardente, à volontaire, dominatrice... qui s'éclairaient parfois d'un sourire entrouvrant les lèvres moqueuses, et,

plus rarement, s'adoucissaient d'une lueur caressante, veloutée. Regard d'une séduction rare, irrésistible. Orietta en était constamment effleurée ; il saisissait le sien, fugitivement, pendant quelques secondes, et la laissait frémissante, dans l'attente du moment où elle le rencontrerait de nouveau.

Elle eut l'impression de sortir d'un songe, quand lord Shesbury, interrompant ses récits, dit à Nortley :

– Eh bien ! mon bon, nous avons projeté une promenade avant le dîner. Il serait temps d'y songer, je crois ?

Quand il eut pris congé de sa belle-mère, de sa sœur, de Barford, lord Shesbury se tourna vers Orietta.

– Il faudra que j'aie un entretien avec votre sœur et avec vous, miss Farnella. Je désire que votre situation soit établie d'après les vœux de mon père.

Il s'inclina et s'éloigna, sans attendre un remerciement long à venir, car il ne pouvait sortir

des lèvres d'Orietta.

– Hein ! mon vieux Nortley, qu'en dites-vous ?

En longeant la galerie de marbre pour gagner son appartement, lord Shesbury donnait une tape amicale sur l'épaule de son compagnon.

– Ma gracieuse belle-mère a-t-elle des raisons pour jalouser cette jeune fille ?

– Cent raisons, my lord ! Miss Farnella est positivement une merveille !

– Oui... très remarquable... et beaucoup de race... J'ai revu dans ses yeux quelque chose qui me rappelle le petit démon d'autrefois. Ce sera peut-être amusant d'exciter ce jeune orgueil... Oui, vraiment, elle a des yeux d'une rare beauté et dont l'expression révèle une âme ardente, combative, très fière... une âme contre laquelle il y aurait plaisir à lutter.

VIII

Vers la fin de la matinée, le lendemain, Walter, ayant changé de tenue après sa promenade à cheval avec Nortley, entra dans l'un des salons qui faisaient partie de son appartement particulier. Celui-ci occupait l'aile datant de la Renaissance, qui donnait d'un côté sur la cour d'honneur et de l'autre sur un parterre tracé dans le goût du XVI^e siècle. L'ameublement, la décoration de l'appartement dataient de la même époque, et leur somptuosité raffinée, leur goût délicat révélaient quel grand seigneur artiste et fastueux avait été le marquis de Shesbury qui les avait commandés.

La pièce où entrait lord Walter – la salle des Chimères – donnait sur la cour d'honneur. Le jeune lord lui préférait, pour s'y tenir habituellement, une autre s'ouvrant sur le parterre et dénommée la salle des Cygnes. Mais il avait ce

matin une raison pour venir ici : l'accomplissement d'une volonté de son père, différée par suite de son absence en ces dernières années.

Lord Cecil avait succombé presque subitement. Toutefois, il avait eu le temps de recommander à son fils :

« – Plus tard, occupez-vous de ces petites filles et n'oubliez pas ce que je vous ai montré. »

Quelques mois avant sa mort, il avait fait venir Walter dans cette même salle où le jeune homme entraît aujourd'hui et avait ouvert devant lui un cabinet de bois précieux, incrusté d'argent et d'ivoire, chef-d'œuvre d'un artiste florentin du XVI^e siècle.

– Voici un compartiment secret, Walter. J'y ai déposé une enveloppe scellée que je vous demande d'ouvrir seulement lorsque vous aurez vingt-cinq ans, si je meurs avant que vous ayez atteint cet âge.

– Votre volonté sera obéie, mon père, avait répondu Walter.

Lord Cecil lui avait remis la clef du meuble et depuis lors n'avait plus dit mot à ce sujet. Walter n'avait ouvert le cabinet italien qu'une fois, deux jours après la mort de son père, pour déposer dans la partie secrète un petit portrait de femme trouvé dans le portefeuille que le défunt lord portait sur lui. Puis, pendant longtemps, il n'avait plus guère songé à cette mystérieuse enveloppe qui attendait là sa vingt-cinquième année. Il avait atteint celle-ci pendant son séjour aux Indes et, depuis lors, plus d'un an s'était écoulé. La vue d'Orietta, hier, lui avait rappelé la double promesse faite à son père. Jusqu'alors, il avait à peu près enfoui dans l'oubli le souvenir de ces petites étrangères, dont il ne doutait guère qu'elles fussent nées d'une union irrégulière avant le mariage de lord Cecil avec lady Paméla. Ce nom de Farnella devait être celui de la mère et le prétendu don Alberto n'existait probablement pas.

« Je vais sans doute le savoir en prenant connaissance de ceci », pensait lord Walter, en ouvrant le compartiment secret.

Il prit l'enveloppe et le portrait. Celui-ci représentait une jeune femme dont Walter aurait pu dire qu'il n'avait pas connu l'égale en fait de beauté, s'il n'avait vu la veille Orietta.

« Elle lui ressemble, murmura-t-il. Oui, indiscutablement... Mais il y a dans le regard d'Orietta plus de force, plus de flamme, une vie plus profonde et plus intense. »

Il posa le portrait à l'intérieur du meuble et, s'asseyant près d'une table voisine, fit sauter les larges cachets aux armes de Shesbury.

L'enveloppe contenait des feuillets couverts de l'écriture du défunt lord Shesbury et d'autres où Walter vit une écriture étrangère. Il jeta un coup d'œil sur la signature : Don Alberto Farnella.

« Tiens, il existait donc réellement ? songea-t-il. Serait-il vraiment le père de ces enfants ? » Il mit de côté la lettre écrite en italien et commença la lecture de la communication d'outre-tombe écrite par son père :

« J'ai voulu, mon fils, que vous ayez acquis quelque expérience de la vie avant de vous faire connaître une période de mon existence qui pèse lourdement sur ma conscience. Vous saurez peut-être déjà alors, par votre propre expérience, combien l'homme est faible devant les passions de ce monde, et vous ne condamnerez pas trop sévèrement celui qui se reconnaît coupable devant Dieu.

« J'avais trente ans et je n'étais encore que lord Cecil Falsdone, quand, au cours d'un voyage en Italie, je fus victime d'une agression au retour d'une promenade, non loin d'une petite ville ombrienne, Feruzia, où je m'étais installé pour quelques jours avec deux domestiques. Les bandits me laissèrent pour mort au pied d'un vieux mur qui enclosait la petite propriété d'un gentilhomme italien, don Cesare Darielli. Quelques heures plus tard, une servante allant en course me trouva là et courut chercher de l'aide ; on me transporta dans la villa Darielli, où Béatrice, la petite-fille de mon hôte, s'occupa de me soigner.

« Elle avait vingt ans et était admirablement belle, d'une beauté ardente, altière, magnifique. Don Cesare, vieillard à demi gâteux, lui laissait la direction de la propriété, leur seule ressource. Unissant l'énergie à une forte intelligence, elle menait de front cette tâche, les soins de l'intérieur et la culture de son esprit. Dès les premiers jours, je devins amoureux, et elle aussi m'aima.

« Jusqu'alors, toutes les conquêtes m'avaient été faciles. Mais je m'aperçus vite que Béatrice Darielli serait intransigeante sur la question d'honneur et qu'elle était de force à mourir plutôt que de céder à une passion coupable.

« Alors, quand vinrent les jours de ma convalescence, je parlai de mariage – tout en me demandant ce que dirait mon père qui, trouvant que les Falsdone abusait des alliances étrangères, m'avait fait promettre de ne me remarier qu'avec une Anglaise.

« Mais j'oubliais tout ça près de Béatrice. Nous nous fiançâmes – et ce fut le lendemain de ce jour que je vis pour la première fois sa cousine Bianca, absente jusqu'alors.

« Bianca Darielli était une petite cousine de don Cesare. Elle habitait Feruzia avec sa mère, veuve et peu aisée. Elle ressemblait à Béatrice, elle était aussi belle et pourtant différente. Sa démarche avait moins de royale majesté, mais plus de souplesse ondoyante ; la grâce de ses gestes, de ses mouvements était infinie ; la douceur brûlante de son regard faisait oublier que ces beaux yeux sombres ne reflétaient pas la profonde intelligence, l'âme ardente qui se découvraient en ceux de Béatrice. En un mot, Béatrice éblouissait, subjuguait, Bianca charmait, ensorcelait.

« Walter, depuis que je suis homme, j'ai toujours été cité pour un modèle d'inconstance en matière d'amour. Et ce jugement est vrai. Moi qui, sur d'autres points, n'aurais pas voulu manquer à une promesse, je ne gardais pas de scrupules pour trahir la confiance d'une femme. Dès que je vis Bianca, j'en fus épris violemment et je songeais aussitôt à me dégager des liens contractés avec sa cousine.

« Presque complètement remis de mes

blessures, je logeais maintenant à l'unique hôtel de Feruzia. Chaque jour, je m'arrangeai soit pour rencontrer Bianca au-dehors, quand elle sortait avec la servante, soit pour rendre visite à sa mère, femme aimable, douce et insignifiante. Toutefois, je continuais de faire ma cour à Béatrice, car les ruptures brusques me déplaisaient. Je voulais que, peu à peu, elle comprît le changement qui s'était produit en moi.

« Et elle était d'esprit trop subtil, en même temps que trop profondément amoureuse, pour ne pas voir très vite, non seulement que je me détachais d'elle, mais aussi que sa cousine m'aimait.

« Il n'y eut entre nous aucune scène violente. Un jour, elle me dit, en attachant sur moi ses yeux qui paraissaient plus sombres dans la figure un peu creusée, depuis quelque temps :

« – Lord Shesbury, je crois que votre cœur n'est plus à moi.

« – Béatrice, pardonnez-moi ! m'écriai-je. Mais je tiendrai ma parole, si vous l'exigez.

« – Exigez ?

« Elle me regardait avec une hauteur mêlée de dédain.

« – Non, my Lord, je n'exigerai jamais rien de vous. Allez porter vos serments à ma cousine, vous en êtes libre.

« Et elle me laissa là. Dès le lendemain, j'allai faire part de cette rupture à donna Paola Darielli et à sa fille Bianca, en leur expliquant que Béatrice et moi nous étions trompés sur nos sentiments réciproques. Puis, quelques jours plus tard, je demandai la main de Bianca et nous fûmes fiancés.

« Jusqu'à ce que j'apparusse dans leur vie, les deux cousines avaient l'une pour l'autre une grande affection. Mais aussitôt qu'elle me connut, Bianca fut violemment jalouse de Béatrice et, après nos fiançailles, elle espaça les relations avec elle, aidée en cela, d'ailleurs, par Béatrice elle-même. Quant à moi, je ne revis jamais cette dernière. Peu de temps avant que fût célébré mon mariage avec Bianca, j'appris qu'elle venait de se fiancer à un cousin, le comte

Alberto Farnella, dont elle avait repoussé la demande un an auparavant. Je pensai : « Tant mieux, elle s'est vite consolée. » Puis je ne songeai plus à elle, tout à la passion que m'inspirait Bianca.

« Nous allâmes passer en Sicile notre lune de miel. Je n'avais fait part de mon mariage ni à mon père ni à aucun parent ou ami. « Il sera toujours temps, me disais-je, d'affronter le mécontentement paternel. Qu'au moins aucun nuage ne vienne troubler ma félicité pendant quelques mois... »

« Bianca m'aimait follement. Mais elle se montrait fort jalouse et me répétait qu'elle mourrait si jamais mon cœur n'était plus à elle. Dans les premiers mois, je trouvais tout cela délicieux ; mais, bientôt, le terrible détachement commença ; je sentis que, chez moi, l'amour s'enfuyait pour faire place à l'ennui, à l'indifférence, à l'infidélité.

« Elle s'en aperçut assez vite, se plaignit, d'abord doucement, puis avec plus de vivacité. En outre, sa santé, qui s'altérait un peu depuis

quelque temps, la rendait nerveuse, presque violente. Je répliquais de façon mordante ou irritée, selon ma disposition d'esprit. Un soir que j'avais flirté longuement avec une cantatrice d'un théâtre de Palerme, nous eûmes une scène telle que, le lendemain, Bianca me quittait pour retourner près de sa mère.

« Je fus assez misérable pour en éprouver une vive satisfaction. En ce moment, une autre passion m'occupait. Ma femme ne me donnait pas signe de vie, et, bien qu'un remords vînt parfois me visiter, je ne cherchai point, par orgueil, à savoir ce qu'elle devenait.

« Mon père ignorait toujours ce second mariage. Il me pressait de contracter une nouvelle union, espérant ainsi m'assagir. Mais je me dérobaï à ses instances. Le souvenir de Bianca revenait me visiter de plus en plus souvent – le souvenir de son amour jaloux, mais si ardent, prêt à tous les dévouements. Puis, un jour, je reçus une carte de donna Paola Darielli. Au-dessous de son nom, d'une pauvre écriture tremblée, elle avait écrit : « Bianca est morte, vous l'avez tuée !

Soyez maudit. »

« Je ressentis alors une grande souffrance et, depuis ce moment, l'impression de remords se présenta plus souvent, en même temps que le regret du bonheur si misérable écarté de moi.

« Je me remariai peu après ; les années passèrent jusqu'au jour où me furent amenées ces petites filles, qui m'apportaient une lettre du comte Farnella. Vous la trouverez sous cette enveloppe, Walter ; lisez-la avant d'entendre ce que j'ai encore à vous dire. »

IX

Les sourcils rapprochés, le visage tendu de Walter témoignaient de l'intérêt qu'il apportait à cette lecture et de l'émotion désagréable causée par la confession de lord Cecil. Non qu'il n'eût quelque connaissance de l'existence désordonnée menée par son père ; mais cet abandon total d'une jeune femme coupable de trop d'amour, venant après la rupture des fiançailles avec la belle Béatrice, froissait quelques fibres dans la conscience de Walter, sans doute plus susceptible sur certains points que ne l'avait été celle de lord Cecil.

Prenant la lettre de Farnella, le jeune homme commença de lire :

« My Lord,

« Vous ne vous êtes jamais inquiété de votre

malheureuse femme. Avez-vous, même, connu sa mort ? Je n'en sais rien. Et savez-vous comment elle quitta ce monde ? En donnant le jour à une fille qui porte les noms de Faustina-Maria-Falsdone, fille de lord Cecil Falsdone et de Darielli.

« Quand elle revint de Sicile à Feruzia, brisée de corps et d'âme, Béatrice lui pardonna, se reprit à l'aimer, sachant que le plus coupable était vous, le fatal séducteur. Aussi, en voyant la mort proche, Bianca fit-elle porter aussitôt la petite Faustina chez ma femme, qui, depuis dix jours, était mère aussi d'une petite fille. Mais Béatrice venait d'être atteinte d'une fièvre pernicieuse qui régnait dans la contrée et atteignait adultes, vieillards, enfants. Pour essayer d'en préserver les nouveau-nées, je les confiai à ma sœur de lait, Angiola, qui habitait le village de Faletti. Cette femme, abandonnée récemment de son mari, venait de perdre un petit garçon de quelques semaines. Elle était fort honnête, dévouée, mais peu intelligente et atteinte d'une complète surdité. Comme elle ne savait pas lire, je dus lui donner des explications par gestes. Elle parut

comprendre, m'assura que les enfants seraient bien soignées et partit en les emportant.

« Béatrice succomba, quelques jours plus tard, à la maladie. Je laissai passer plus de deux mois avant de me rendre à Faletti, car j'avais nombre d'affaires à régler. Entre autres, il me fallut faire placer donna Paola dans une maison d'aliénés. La pauvre femme, déjà désespérée en voyant revenir Bianca, n'avait pu supporter le chagrin de sa mort.

« Quand j'entrai dans la maison d'Angiola, je lui trouvai une mine soucieuse, dont elle m'expliqua bientôt le motif. Elle ne pouvait distinguer laquelle était ma fille des deux enfants, qui se ressemblaient complètement.

« – On me les a remises avec précipitation, signor, et je n'ai pas fait assez attention, à ce moment-là. Puis en arrivant ici, je les ai déshabillées pour les baigner... et je n'ai plus su, après, quels étaient les vêtements de l'une et de l'autre.

« – Mais elles ont peut-être quelque chose de particulier... un signe quelconque ?

« – L'une d'elles a, sous le bras gauche, un petit cercle rouge.

« – Eh bien ! quelqu'un a peut-être remarqué cela. Je vais m'informer à Feruzia.

« Mais la garde, qui se trouvait près de Béatrice après la naissance de l'enfant et qui s'était occupée de celle-ci, était une des récentes victimes de l'épidémie. Quant à Bianca, sa mère l'avait assistée, Faustina étant venue au monde prématurément. Puis la petite fille avait été emportée aussitôt chez moi et ensuite, précipitamment, confiée à Angiola.

« Donna Paola, peut-être, avait pu remarquer un indice capable de nous mettre sur la voie. Mais elle était folle. À mes questions, elle répondit invariablement :

« – Je n'ai pas de petite-fille, je n'avais qu'une fille, qu'on a tuée.

« Ainsi, j'étais incapable de reconnaître laquelle de ces enfants était ma fille. Et cette situation me paraissait d'autant plus douloureuse que je n'ai pour vous que haine, lord Shesbury, et

que je détestais la petite créature dont vous étiez le père.

« Pourquoi cette haine ? vous demanderez-vous sans doute... J'avais épousé la femme que j'aimais depuis l'adolescence grâce au dédain que vous aviez eu d'elle. Elle s'était retournée vers moi, par un mouvement d'orgueil, après que vous l'eûtes délaissée... Oui, j'ai possédé celle pour qui j'aurais donné ma vie ; mais son cœur ne m'a jamais appartenu. Pendant notre courte union, elle fut une femme bonne, dévouée, irréprochable... irréprochable en apparence, car au moment de mourir, après avoir reçu les sacrements, elle m'avoua, en m'en demandant pardon, qu'elle n'avait jamais cessé de vous aimer, sans avoir le courage d'écarter cette infidélité en pensée. Je l'avais, hélas ! deviné ; j'en souffrais atrocement, moi qui l'aimais comme – j'en suis bien certain – vous êtes incapable d'aimer. Je lui pardonnai, à elle ; mais, vous, je n'ai cessé de vous haïr. Et, quand je venais chez Angiola, la vue de ces petites filles m'était infiniment douloureuse. Je les regardais, cherchant à saisir en l'une d'elles une

ressemblance avec moi ou quelqu'un de ma famille ; mais non, rien, rien. Elles ont sept ans maintenant. Chez Orietta, je retrouve quelque chose de la nature ardente, volontaire de Béatrice, et la grâce enchanteresse de Bianca. Faustina n'est que son reflet. Elle ressemble à la mère de Bianca, qui était elle-même une Darielli. Donc, nul indice encore de ce côté.

« Après avoir lutté pendant des années contre la mauvaise fortune, je suis à bout de ressources et ne puis plus subvenir à l'entretien des enfants. Angiola, d'ailleurs, vient de mourir, et je ne saurais à qui les confier. Donna Paola a perdu une partie de sa petite fortune et ce qu'il en reste suffit à peine à payer sa pension dans une modeste maison de santé. Je vais partir pour l'Amérique du Sud, en quête d'une situation, et je vous envoie ces enfants dont l'une est votre fille légitime. Quant à moi, je n'ai pas cherché à les aimer – je ne l'ai pas voulu pour la raison que je vous ai dite plus haut. D'ailleurs, mon cœur s'est endurci, mon âme s'est aigrie. Orietta et Faustina me sont indifférentes et il m'est devenu de plus

en plus pénible de les voir, surtout la première qui me rappelle tant Béatrice à certains moments.

« Bianca, comme votre homme d'affaires a dû vous l'apprendre, n'a jamais voulu accepter la rente que vous lui avez fait offrir, après votre séparation. Elle n'a plus jamais parlé de vous, sauf un moment avant de mourir, où elle a dit :

« – Je l'aimais trop. Que Dieu me pardonne et à lui aussi. Mais il m'a tuée.

« Comme elle n'a pas exprimé le désir que vous fussiez instruit de la naissance de l'enfant, nous ne vous en avons pas fait part alors.

« Donna Paola disait :

« – Cet homme ne peut être qu'un mauvais père...

« Mais la nécessité, aujourd'hui, m'oblige à vous apprendre qu'en l'église de Feruzia se trouvent des actes qui établissent votre paternité. L'une de ces petites filles est votre enfant, l'autre votre parente par votre femme défunte – toutes deux filles de vos victimes. S'il vous reste un souffle de conscience, vous tiendrez à l'honneur

de les bien recevoir et de les faire élever convenablement.

« Au hasard, elles ont été nommées l'une Orietta, l'autre Faustina, puisqu'on ne pouvait sûrement attribuer à chacune son vrai nom.

« Je m'embarque dans deux jours pour mon exil. Peut-être, avec les années, trouverai-je un peu d'apaisement. Pour le moment, je ne puis que maudire celui qui a pris le magnifique amour de Béatrice pour le piétiner et l'écarter ensuite sans pitié.

« ALBERTO FARNELLA. »

Lord Walter posa les feuillets sur un petit meuble, près de lui, et appuya son front contre sa main. Il murmura :

« Est-ce possible ? L'étrange situation !... Ainsi, l'une de ces jeunes filles serait ma sœur ?... Et je ne puis savoir laquelle !... »

Oui, vraiment, c'était là une situation extraordinaire ! Et comment espérer la dénouer jamais, puisque les personnes qui s'étaient

occupées des enfants à leur naissance étaient, l'une morte et l'autre folle ?

« C'est un problème insoluble », conclut Walter en lui-même.

Il reprit la lecture de la confession paternelle.

« Vous doutez-vous, mon cher Walter, du nouvel aiguillon que furent pour mon âme déjà touchée par le remords ces reproches de don Alberto, hélas ! trop mérités ? Bianca était morte de mon infidélité, de mon abandon ; Béatrice n'avait cessé de porter au cœur la blessure de son grand amour dédaigné, rejeté après avoir été ardemment sollicité. Une mère, devenue démente par le chagrin, me maudissait chaque jour ; un époux me haïssait pour le souvenir douloureux que m'avait gardé sa femme. Et, de plus, voici qu'en ces deux enfants que m'envoyait le comte Farnella, il m'était impossible de reconnaître ma fille !

« Je résolus, momentanément, de les faire passer toutes deux pour les filles du comte

Farnella, en me réservant de m'informer par la suite à Feruzia et à Faletti. Ce que je fis, en effet, par le canal d'un homme habile en ces sortes d'enquêtes. Mais je n'obtins aucun résultat. Don Alberto avait dit vrai en affirmant que personne ne demeurerait qui pût identifier ces petites filles. Donna Paola était toujours folle. Il ne restait que le seul espoir de sa guérison, bien peu probable, disait-on à la maison de santé. Et même, cet espoir se réalisât-il, la pauvre femme, en admettant qu'elle eût remarqué quelque particularité chez la nouveau-née, s'en souviendrait-elle après une si longue éclipse de son intelligence ?

« Devant cette situation, je me décidai à garder le silence au sujet du lien qui m'attachait à l'une de ces enfants, puisque je ne pouvais la désigner. Mais je consignai les faits relatifs à mon premier mariage et à la position étrange d'Orietta et de Faustina, pour que vous en ayez plus tard connaissance, au cas où je mourrais avant que vous atteigniez l'âge d'homme, et pour que vous ayez soin de leur avenir. Jusque-là, Humphrey, ainsi que je lui ai demandé, s'occuperait de leur

faire donner une éducation conforme à leur rang de filles d'un Farnella et d'une Darielli, deux vieilles familles florentines, presque aussi nobles que la nôtre et déchuës seulement au point de vue fortune.

« Toutefois, si vous jugiez que mieux vaut pour ces enfants elles-mêmes révéler toute la vérité, agissez selon les circonstances. Je ne vous impose pas le secret, sachant que vous ménagerez comme il convient la mémoire du père qui se confie à vous et qui vous confie l'avenir de votre sœur. Faites votre profit de mes erreurs et de mes fautes, mon cher Walter ; n'en commettez jamais de semblables, car elles pèsent trop lourdement sur l'âme, plus tard. Vous serez un charmeur et un dominateur : tâchez de ne pas semer la souffrance sous vos pas. Usez de votre pouvoir pour le bien ; soyez l'ami et le protecteur fidèle de la femme que vous choisirez, ne faites jamais d'elle une victime de votre caprice. En un mot, mon enfant très cher, ne m'imites pas.

« Ceci est écrit à Falsdone-Hall, le 10 mai 1869.

« CECIL FALSDONE,
« Marquis de Shesbury. »

« Peut-être, plus tard, quelque trait de ressemblance avec moi ou l'un des nôtres apparaîtra-t-il et vous mettra-t-il sur la voie. Parfois, il me semble saisir, chez Faustina, quelques jeux de physionomie qui me rappellent ma mère. Mais n'est-ce pas illusion d'un cerveau hanté par cette recherche ? Orietta ressemble à Béatrice et à Bianca ; elle sera une adorable créature, une enchanteresse – probablement orgueilleuse comme Béatrice, passionnée comme le furent les deux cousines... Pauvre petite créature ! Que Dieu lui épargne leur destinée ! »

X

Quelques instants plus tard, lord Walter, ayant remis les papiers dans le compartiment secret, entra dans la salle des Cygnes.

Elle devait son nom aux nobles oiseaux qui figuraient, tissés d'or et de soie, sur les tapisseries de Bruxelles couvrant les murs. Des tapis de Perse, anciens et sans prix, étaient jetés sur la mosaïque de Florence aux nuances délicatement fondues. De précieux meubles de la Renaissance, des cristaux de Murano, des orfèvreries de Cellini, cent merveilles de cette époque incomparable au point de vue de l'art, décoraient la pièce favorite de lord Shesbury. Un arôme capiteux s'exhalait des fleurs – lilas, roses, œillets énormes, groupés dans les vases d'argent ciselé. Les deux lévriers préférés dormaient, étendus devant la haute cheminée sculptée où flambaient d'énormes bûches.

Lord Walter se mit à arpenter la pièce d'un pas vif et nerveux. Les sourcils rapprochés, le regard songeur décelaient le travail de sa pensée. Puis il s'arrêta, sonna et ordonna au domestique venu à cet appel :

– Allez dire à Barker qu'elle vienne me parler.

La majestueuse femme de charge se présenta, dans une attitude de déférence craintive. Lord Shesbury avait-il quelque reproche particulier à lui faire ?... se demandait-elle avec inquiétude. Car à l'ordinaire, il lui faisait transmettre ses instructions par le majordome ou l'un de ses valets de chambre.

Mais elle fut rassurée dès les premiers mots de son maître :

– Barker, c'est à vous que lord Shesbury, mon père, avait confié le soin de ces petites étrangères, les demoiselles Farnella, à leur arrivée ici ?

– Oui, my Lord.

– De quelle façon étaient-elles élevées ?

– Très bien, comme de petites ladies, selon les ordres de my lord. Elles avaient une gouvernante,

l'une des femmes de chambre s'occupait de leur service. Leurs toilettes étaient simples, mais de belle étoffe, et tout à l'avenant.

– Et après la mort de lord Shesbury ?

– Après, ce fut tout différent, Votre Seigneurie. Lady Shesbury commença d'abord par renvoyer la gouvernante au bout de quelques semaines. Puis, un peu plus tard, elle mit les petites filles en pension, à Aberly.

– Quelle sorte de pension ?

– Très simple, Votre Seigneurie, une maison pour les filles de fermiers, de petits boutiquiers.

– L'instruction devait y être très élémentaire, sans doute ?

– L'instruction, oui... et tout. J'ai entendu dire que les demoiselles Burley, qui la dirigent, sont des femmes très regardantes.

– Ces jeunes filles sont sorties de là depuis peu, m'a dit lady Shesbury... Et elles ont ici une situation inférieure ?

– Oui, my Lord. Lady Shesbury avait même décidé qu'elles seraient des femmes de chambre ;

mais lady Rose ne l'a pas voulu, car elle s'est prise aussitôt d'amitié pour miss Orietta.

– Pendant leur temps de pension, sont-elles quelquefois revenues ici ?

– Jamais, Votre Seigneurie. Elles n'ont pas quitté un seul jour la pension Burley.

– M. Barford s'occupait-il d'elles, ou seulement lady Sheabury ?

– My lady, seulement, Votre Seigneurie... à ma connaissance, du moins.

– C'est bien... Faites préparer deux appartements agréables pour les demoiselles Farnella et attachez une femme de chambre à leurs personnes. Voyez à leur procurer promptement un trousseau conforme à leur rang, qui est celui de jeunes ladies. Melton vous remettra les sommes nécessaires, et vous vous entendrez avec miss Orietta et miss Faustina, dont les goûts doivent être consultés... Vous pouvez vous retirer, maintenant.

Mrs Barker fit la plus profonde de ses révérences et s'éloigna, complètement abasourdie

en dépit de son flegme habituel.

Le domestique, rappelé par un coup de sonnette, reçut l'ordre de faire savoir à M. Barford que lord Shesbury désirait lui parler.

Humphrey, assis dans l'élégant salon qui faisait partie de son appartement, achevait de parcourir son courrier quand lui fut transmise l'invitation de lord Walter, par l'intermédiaire de Mario, l'ex-valet de chambre de lord Cecil, qu'il avait pris à son service aussitôt après la mort de celui-ci.

Un pli se forma aussitôt sur le front de Barford.

– Je n'aime pas les conversations particulières avec lord Walter, grommela-t-il tout en se levant. Comme ce n'est point par sympathie qu'il veut me voir, je ne puis donc compter que sur quelque chose de désagréable...

– My lord a beaucoup d'intelligence et de pénétration, dit l'Italien, d'un ton ambigu.

– Oui, beaucoup trop.

Sur ces mots, prononcés avec une irritation

contenue, Humphrey quitta son appartement pour gagner celui de son jeune parent.

Lord Shesbury le reçut avec son habituelle politesse froide, lui indiqua un siège et s'assit lui-même dans un des grands fauteuils de frêne aux merveilleuses sculptures. Puis il dit, de sa voix nette et impérative :

– Je suis resté si longtemps absent d'Angleterre, que je n'ai pas eu la pensée ni le loisir de remplir certaines obligations, de me renseigner sur certains points y afférant. Mon père m'avait fait promettre de m'occuper des petites Farnella quand j'aurais l'âge de le faire. Jusque-là, vous étiez chargé par lui de ce soin, n'est-ce pas, Humphrey ?

La question, directe, ne parut pas embarrasser M. Barford, qui répondit aussitôt avec aisance :

– Mais oui, mon cher Walter. Cecil, au cours d'une conversation, m'avait demandé qu'au cas où il disparaîtrait avant votre mariage je fisse élever convenablement ces enfants.

– Convenablement ? Qu'entendez-vous par

là ?

– Eh bien ! de les mettre dans une bonne pension, par exemple, ce qui a été par les soins de lady Shesbury.

– Ah ! la pension choisie par lady Shesbury rentrait dans cette catégorie ?

Humphrey ne sourcilla pas sous le regard de Walter.

– Je le suppose, dit-il avec calme. Vous comprenez, mon cher ami, que je jugeais raisonnable de m'en rapporter à un jugement féminin pour choisir la maison où seraient élevées ces petites filles. Auriez-vous des raisons de penser que ce choix n'était pas bon ?

– Vous devriez le savoir mieux que moi, si vous vous étiez mieux soucié de remplir la mission que vous donnait mon père, riposta sèchement lord Shesbury.

– Mieux soucié ?... Que voulez-vous dire ?... s'écria M. Barford, avec l'accent et la mine de l'innocence accusée.

– C'était à vous, et non à lady Shesbury

qu'étaient confiées ces enfants. Vous deviez donc surveiller l'éducation qui leur était donnée.

– Mais, mon cher Walter, en vérité, je ne voyais pas de motifs pour être si difficile au sujet de cette éducation ! Que sont les enfants en questions ?... Nous n'en savons rien, Cecil n'ayant donné – à moi, au moins – aucun renseignement à leur sujet, sinon qu'elles étaient les filles du comte Farnella, qui se trouvait dans la gêne et lui demandait de se charger d'elles. Il m'a dit seulement : « Faites-les bien élever. » Or, j'ai supposé, les petites étant sans fortune, que son désir était qu'elles reçussent une éducation sérieuse, pratique. Lady Shesbury était de mon avis et m'a proposé de les placer dans une pension simple et convenable. J'ai acquiescé, n'ayant moi-même aucune idée à ce sujet, ne voyant d'ailleurs, dans la recommandation faite par mon cousin, rien qui donnât lieu de penser qu'il voulait un avenir brillant pour ces petites étrangères, recueillies par charité.

– Mais rien non plus qui autorisât à en vouloir faire des femmes de chambre ? dit Shesbury, sur

un ton de sèche ironie.

– Des femmes de chambre ?

M. Barford levait les sourcils en signe d'étonnement.

– Oui... C'était, paraît-il, l'intention de lady Shesbury, avant que Rose s'entichât d'Orietta.

– Cela, je l'ignorais ! Singulière idée, en effet ! Je ne l'aurais pas permis, croyez-le, Walter ! Elles ont d'autres moyens de gagner leur vie... comme demoiselles de compagnie, par exemple...

– L'intention de mon père n'était pas qu'elles gagnent leur vie, ainsi qu'il ressort d'une communication dont je viens de prendre connaissance. Il me donne là tous renseignements à leur sujet et, dès maintenant, ces jeunes filles seront traitées ici sur un pied d'égalité. Vous voudrez bien en informer lady Paméla puisqu'elle a pris sur elle, jusqu'ici, de tout régler à leur égard.

Ces mots furent prononcés avec un accent de froid sarcasme.

– ... Désormais, je me charge d’accomplir les volontés de mon père, telles qu’elles viennent de m’être révélées.

– Je regrette vraiment, mon cher Walter, que Cecil ne m’ait pas exprimé plus clairement ses intentions ! Vous savez que je ne suis pas homme à traiter légèrement un devoir. Mais j’ai cru agir pour le mieux en la circonstance... Peut-être ai-je manqué de psychologie... Lady Paméla s’imaginait – s’imagine toujours – que ces enfants sont les filles de Cecil, et la jalousie l’aura incitée à prendre sur elles une petite revanche, bien mesquine, mais très féminine... J’aurais dû y penser...

– En effet, dit froidement Walter. Et vous, que croyez-vous au sujet de ces jeunes filles ?

– Mais qu’elles sont des comtesses Farnella, tout simplement. Pourquoi irais-je chercher autre chose ? répliqua Humphrey, avec une souriante bonhomie.

– C’est, en effet, plus sage... Avez-vous lu les journaux, ce matin ? Que dites-vous du dernier discours de Disraeli ?

Ils s'entretinrent pendant quelques instants de nouvelles politiques. Puis M. Barford prit congé de son jeune parent, avec une mine affable, prouvant que les reproches dont il venait d'être l'objet n'avaient laissé en lui aucune impression fâcheuse.

Quand il eut disparu, lord Shesbury songea tout haut :

« Je me demande si cet homme n'est pas le plus grand hypocrite de la terre. »

XI

Dans l'après-midi de ce même jour, un domestique se présenta chez lady Rose, venant informer miss Orietta que lord Shesbury la priait, ainsi que miss Faustina, de venir lui parler dans la bibliothèque.

Orietta, qui donnait à lady Rose une leçon d'italien, rougit de contrariété à cette invitation, que lui avaient pourtant laissé prévoir, la veille, les paroles de lord Walter.

– Allons, n'allez pas lui faire trop mauvaise figure, chère, dit Rose. C'est que vous êtes toute vibrante de fierté, capable aussi bien qu'autrefois de prendre votre air de révolte... Cependant, d'après ce qu'il a dit, je le suppose disposé à vous faire un meilleur sort que...

Elle s'interrompit un instant, avant d'ajouter :

– À lui, mon père avait probablement donné

des instructions pour votre avenir... Enfin, vous le saurez tout à l'heure. Allez vite chercher Faustina, car il ne faut pas faire attendre lord Shesbury, très peu patient.

Quelques instants plus tard, les deux jeunes filles arrivaient dans le salon en rotonde précédant la bibliothèque. Debout près de la porte se tenait un des domestiques hindous ramenés par lord Walter, Ram-Sal, un homme d'une trentaine d'années, au brun visage éclairé de deux yeux intelligents. Il s'inclina en soulevant la portière de brocart avec un geste qui invitait à entrer.

Orietta, depuis la veille, avait beaucoup pensé à cet entretien que lord Shesbury voulait, disait-il, avoir avec sa sœur et elle. Ainsi, il connaissait donc les désirs de son père, relativement aux filles de don Alberto Farnella ? Pourquoi, jusqu'alors, ne s'était-il pas occupé de savoir s'ils étaient réalisés ? Insouciance, égoïsme, dédain pour ces enfants étrangères ?... Évidemment... Mais quelle idée lui venait, tout à coup, de se soucier d'elles ?

En vérité, elle n'attendait rien de bon de cette

haute intervention. Lord Shesbury lui déplaisait, d'ailleurs, plus que jamais, et c'était une véritable épreuve, pour elle, de se trouver en présence de ce grand seigneur dont le charme altier se mêlait d'une irritante ironie, de rencontrer ce regard que, vraiment, comme l'avait dit Rose, on ne pouvait oublier, ne l'eût-on vu qu'une fois.

Aussi prit-elle instinctivement une attitude de fierté presque hautaine en entrant dans la bibliothèque. Lord Walter, posant le volume qu'il lisait, se leva, s'inclina courtoisement, en disant :

– Nous avons à causer ensemble, miss Orietta et miss Faustina. J'aurais déjà dû le faire, si mon absence prolongée ne m'avait empêché de prendre connaissance, à la date prescrite, des volontés de mon père.

Il indiquait aux jeunes filles des fauteuils et reprit place lui-même sur celui qu'il venait de quitter. Ses yeux se rencontrèrent avec ceux d'Orietta, assombris, défiants. Il sourit légèrement et dit, avec une nuance d'ironie :

– Nous avons eu, autrefois, quelques petits différends, miss Orietta. Vous m'en voulez

toujours de cela, paraît-il ?

– Oui, my Lord.

Ces mots furent jetés presque avec violence par Orietta, dont le visage s'empourprait, dont le sang bouillonnait tout à coup. La lueur de raillerie amusée qu'elle voyait dans ces prunelles chatoyantes lui semblait intolérable, lui donnait l'impression d'un défi moqueur.

Le sourire s'accentua sur les lèvres de Walter.

– Voilà au moins une franche réponse ! Eh bien ! j'avais, de mon côté, gardé un assez mauvais souvenir d'une certaine petite fille... Espérons que notre impression réciproque de ce temps-là se modifiera désormais.

Orietta ne s'associa pas à ce vœu. Elle baissait un peu ses paupières aux longs cils bruns pour ne plus voir le regard d'ironie, l'insupportable regard qui faisait courir en elle des frissons de révolte.

Lord Shesbury considéra un moment les deux jeunes filles, parut comparer mentalement la gracieuse et insignifiante Faustina, qui

contemplant avec une craintive admiration l'arbitre de leurs destinées, et cette Orietta dont il venait de voir dans les admirables yeux sombres l'âme frémissante, orgueilleuse, difficilement domptée par l'éducation. Puis il demanda, de cette voix dont le timbre chaud, harmonieux, charmait l'oreille, quand les intonations n'en étaient pas trop impératives :

– Quel genre d'éducation, d'instruction, avez-vous reçu à cette pension d'Aberly ?

La question s'adressait indifféremment à toutes deux. Faustina regarda sa sœur, mais la voyant rester silencieuse, elle répondit en hésitant :

– C'était une bonne éducation, my Lord, une instruction suffisante...

Cette fois, Orietta releva les yeux, en jetant à Faustina un regard de vif reproche.

– Que dis-tu ? Pourquoi cacherions-nous à lord Shesbury – en admettant qu'il l'ignore – que la pension Burley était inférieure à tous les points de vue ?

– Je l’ignorais, en effet, car je n’aurais pas souffert que l’on tînt ainsi pour nulle les volontés exprimées par mon père. Mais tout cela peut se réparer. Vous êtes encore très jeunes, et de bons professeurs remédieront à ce qui peut vous manquer, en fait d’instruction. Je vais m’informer d’une dame de compagnie qui vous servira de chaperon et vous mettra au courant des usages mondains, car, désormais, vous vivrez chez moi comme mes pupilles et mes hôtes, paraissant aux réunions qui se donneront ici, vous asseyant à ma table quand lady Shesbury la présidera. Un appartement vous sera préparé, que vous occuperez dès ce soir. Et, à dater d’aujourd’hui, vous n’aurez plus, miss Orietta, la désagréable corvée de vous occuper de lady Rose.

À mesure que lord Shesbury parlait, Orietta sentait croître son étonnement. De l’étonnement, oui, mais non de la joie, comme celle qui paraissait dans le regard de Faustina. Aux dernières paroles du jeune lord, elle eut un vif mouvement de protestation.

– Une corvée, my Lord ? Quelle erreur ! Lady

Rose est très bonne pour moi et j'ai grand plaisir à lui tenir compagnie.

– Rose très bonne ? Vous me surprenez !... Faut-il croire que vous possédez quelque secret pour charmer les natures désagréables ?

Le ton de léger sarcasme amena un éclair d'irritation dans les yeux d'Orietta :

– Je n'ai pas d'autre secret que beaucoup de compassion pour une enfant qui souffre depuis son enfance, répliqua-t-elle avec un accent de vibrante impatience.

Un des lévriers étendus à quelques pas de là venait de se lever et s'approchait de son maître. Lord Shesbury étendit une fine main blanche pour caresser la tête du bel animal sans quitter des yeux la frémissante physionomie d'Orietta.

– Voilà qui est donc entendu pour votre programme d'existence, dit-il après un court instant de silence. Au cas où vous auriez quelque désir particulier, faites-le-moi connaître...

– Pardon, my Lord ! interrompit Orietta. Nous n'avons jamais eu la pensée de vivre à vos

dépens. Si nous avons regretté de n'avoir pas reçu une instruction plus étendue, c'est que les possibilités de gagner notre vie sans quitter notre rang social se trouvaient ainsi beaucoup limitées. Mais jamais, jamais nous n'accepterons l'existence que vous nous offrez. Nous sommes jeunes, bien portantes, nous pouvons et devons travailler. Laissez-moi comme demoiselle de compagnie près de lady Rose... procurez à ma sœur une situation analogue...

– En vérité, miss Orietta, je n'ai pas coutume d'entendre discuter mes décisions.

L'accent de lord Walter, très railleur, prenait, en outre, une intonation de hauteur.

– ... Je ne vous défends pas de tenir parfois compagnie à Rose, mais en amie. Quant à votre existence, elle sera ce que j'ai décidé... jusqu'à votre majorité, du moins.

– Et si nous ne voulons pas accepter cette... cette aumône ? Quels droits, d'ailleurs, avez-vous sur nous ?

Elle se levait d'un vif mouvement. Dans son

regard passait l'ardente protestation de son âme fière.

Lord Shesbury la considéra pendant quelques secondes, avec une flamme dans les yeux, avant de répondre :

– Ceux qu'implicitement don Alberto Farnella a donnés à mon père quand il vous confia à lui. J'ignore si le comte Farnella vit encore ; mais tant qu'il ne viendra pas vous réclamer, vous êtes sous ma tutelle, obligées de m'obéir.

– J'écrirai à mon père ! dit vivement Orietta. Peut-être est-il revenu en Italie... Oui, je lui écrirai pour lui dire qu'il doit s'occuper de ses filles, au lieu de les laisser aux soins d'un étranger !...

– Je ne vous en empêcherai pas, répliqua lord Shesbury, avec une froideur ironique.

Il se leva à son tour, tendit la main à Faustina, puis à Orietta, qui avança avec hésitation de charmants petits doigts fuselés.

– ... Barker a mes instructions à votre sujet, ajouta-t-il. Vous voudrez bien vous y conformer

toutes deux, en vous souvenant que je ne fais que remplir le vœu de mon père.

Orietta avait bien envie de répondre qu'elle aurait accepté plus volontiers de lord Cecil ce que lui imposait son fils. Mais elle s'avisait, en ce moment, qu'elle était dans son tort en accueillant de cette manière les bienfaits d'un homme qui, tout bien considéré, accomplissait d'une manière chevaleresque les volontés paternelles. L'hostilité qu'elle conservait contre lui venait de la rendre injuste... Et comme, chez elle, la loyauté l'emportait sur l'orgueil, elle dit en rougissant un peu :

– Je vous prie de m'excuser, my Lord, si j'ai prononcé des paroles qui ont pu vous froisser. Mais j'avais un grand désir de subvenir à mon existence par le travail... et il me sera pénible, je l'avoue, de devoir tout à un étranger.

– J'approuve votre fierté, miss Orietta, et je ne vous en veux aucunement de cela.

Quel regard changeant, quel regard de magicien avait ce lord Shesbury ! En ce moment, une douceur charmeuse s'y reflétait, si fascinante

qu'Orietta détourna les yeux avec une sorte de malaise.

Lord Shesbury reconduisit les jeunes filles jusqu'à la porte de la bibliothèque. Puis il revint pensivement sur ses pas. Il songea tout haut :

– L'une est ma sœur, l'autre une étrangère...
Laquelle est ma sœur ?

Et il ajouta aussitôt en lui-même :

– Ce ne doit pas être Orietta... Non, je voudrais que ce ne fût pas elle.

Il ne s'arrêta pas à approfondir la raison de ce désir. Au reste, Nortley entra par une des portes-fenêtres donnant sur la terrasse. Shesbury se tourna vers lui en disant :

– Vous arrivez à point, mon cher. Nous allons sortir, maintenant que j'en ai fini avec mes belles pupilles.

Et, sur un ton d'amusement railleur, il ajouta, en voyant sourire son compagnon :

– Vous vous dites sans doute que je n'ai pas l'âge et l'allure de l'emploi, comme tuteur de jeunes personnes, hein ! Nortley ?

– Je pensais en effet cela, my Lord.

– Bah ! Je sais être sérieux quand il le faut...
Non, réflexion faite, je ne sors pas. Nous ferons
de la musique et j'irai ensuite prendre le thé chez
Apsâra.

XII

Dans la galerie de marbre, où elle suivait sa sœur qui retournait chez lady Rose, Faustina dit à mi-voix :

– Ah ! quel changement pour nous, Orietta !... Cette mauvaise lady Paméla, qui nous a fait élever de cette manière !... comme lord Shesbury est bien ! Qu’il est élégant, et si grand seigneur !

– Toi, tu ne vois toujours que les apparences !... riposta Orietta nerveusement.

– Et toi, tu as des préventions, tu risques de nous faire du tort avec ta manière de parler trop franche... Lord Shesbury a eu de la patience...

– De la patience ?... répliqua Orietta, avec quelque âpreté. Dis du dédain... une indifférence orgueilleuse pour notre dignité...

De nouveau, le levain de révolte et de fierté blessée s’agitait en elle. En vérité, qu’y avait-il

donc chez ce lord Shesbury, pour qu'il éveillât dans l'âme de si violents sentiments ?

Comme les jeunes filles traversaient le salon chinois, Faustina demanda :

– Je puis aller avec toi chez lady Rose, n'est-ce pas ? Maintenant, nous sommes libres... nous n'avons à demander la permission de personne, en dehors de lord Shesbury.

– Viens si tu veux, répondit Orietta.

Lady Rose n'était pas seule. Sa mère venait d'arriver, et, mise au courant de la convocation adressée aux demoiselles Farnella, elle attendait pour en connaître le résultat.

– Eh bien ? dit vivement Rose, à l'entrée d'Orietta et de Faustina.

Ce fut cette dernière qui répondit joyeusement et raconta le changement d'existence décidé par lord Shesbury pour les protégées de son père. Lady Paméla écoutait, les lèvres serrées, une lueur mauvaise dans les yeux. Orietta restait silencieuse. Rose s'en aperçut et demanda :

– Eh bien ! n'êtes-vous point contente, chère

Orietta ?

– Non, my Lady. Je souhaitais gagner ma vie, et non la devoir aux libéralités de lord Shesbury.

Lady Paméla leva les épaules, en laissant échapper un méprisant éclat de rire :

– Vous raconterez cela à d'autres, ma petite !...

– Cependant, telle est bien ma pensée !... riposta Orietta. Et je l'ai dite à lord Shesbury.

– À lord Shesbury ?

Lady Paméla riait de plus belle :

– À lord Shesbury, ce sceptique qui prétend qu'aucune femme jeune ne résiste à l'attrait du luxe, d'une vie élégante et facile ? Vous tombiez bien... il a dû s'amuser royalement de votre protestation !

Le sang monta au visage d'Orietta, puis s'en retira presque aussitôt, le laissant très pâle.

Serait-il possible que lord Shesbury eût de telles convictions sur la dignité féminine ? Alors, il ne l'avait pas crue, elle, Orietta ?... Et il

continuerait de penser qu'elle jouissait en heureuse parasite de la situation agréable due à sa générosité... qu'elle n'en souffrait pas dans sa fierté et lui rendait au fond d'elle-même des actions de grâces ! Idée intolérable ! Cependant, Orietta était portée à croire que lady Shesbury disait vrai, en se souvenant de certains sourires, sur ces lèvres si facilement railleuses... Et, maintenant, elle regrettait les paroles d'excuses prononcées par elle, car si lord Shesbury était vraiment possédé d'un tel scepticisme, il avait pu croire que ses précédentes protestations n'étaient que comédie.

– Vous ne prenez pas le thé avec nous, maman ? demanda Rose, en voyant lady Shesbury se lever.

– Non, pas aujourd'hui... À ce soir, chérie.

Elle embrassa Rose, répondit par un sec petit signe de tête au salut des jeunes filles et quitta la pièce.

Mais, au lieu de se diriger vers l'escalier qui menait à son appartement, elle gagna par un détour le salon chinois. Soulevant la soie brodée

de lotus qui couvrait les parois, elle appuya sur un point de la boiserie. Une ouverture se démasqua, par où passa lady Shesbury. Un étroit escalier conduisait au premier étage, débouchant dans un petit corridor pris sur l'épaisseur du mur. Cette partie du château, commencée au XVII^e siècle et terminée au XVIII^e, par des architectes français, contenait plusieurs de ces passages secrets que l'on trouve dans les demeures importantes de l'époque. Celui-ci donnait sur une vaste chambre décorée avec le faste aristocratique habituel à Falsdone-Hall. Lady Paméla la traversa, ouvrit une porte et entra dans un élégant fumoir, où M. Barford parcourait des journaux.

– Eh bien ! c'est fait, Humphrey !

– Qu'est-ce qui est fait, ma chère ?... demanda-t-il avec calme, en posant son journal sur une table, près de lui.

– Mais l'entrevue de lord Walter avec Orietta et Faustina !... Où avez-vous la tête, Humphrey ?... C'est pourtant une assez grande préoccupation...

– Pour vous, mon amie, pour vous. Moi, je ne

me soucie guère, personnellement, que les petites Farnella soient ou non traitées selon leur rang et les désirs de Cecil. Pour vous plaire, j'ai négligé d'accomplir ceux-ci en vous laissant libre de faire élever ces enfants à votre gré, ce qui m'a mis ce matin dans une situation désagréable vis-à-vis de lord Shesbury. Mais, peu désireux d'avoir d'autres ennuis avec mon jeune cousin, trouvez bon que, désormais, je me désintéresse de tout cela.

Lady Shesbury, sans répondre, rougit de colère.

– Fort bien !... Je ne pensais pas, cependant, que vous, Humphrey, seriez si empressé de m'abandonner, pour vous courber peureusement, comme les autres, devant lord Shesbury !

M. Barford leva les épaules, en la regardant avec ironie :

– En quoi êtes-vous abandonnée parce que je refuse de servir vos petites vengeances, vos petites animosités féminines, du moment où elles peuvent m'amener de forts désagréments ?

Seriez-vous satisfaite, par exemple, que lord Walter m'interdît de séjourner à Falsdone-Hall ?

Lady Paméla tressaillit, s'approcha d'Humphrey et posa sur son épaule une main tremblante :

– Oh ! cher, ne me faites pas redouter cela !

– Voilà pourtant ce qui m'attend, au moindre mécontentement de votre peu facile beau-fils... Vous voyez, Paméla, comme vous parliez sans réflexion... et combien il sera prudent de dissimuler votre hostilité pour ces jeunes filles.

Les doigts de Paméla se crispèrent sur l'épaule de Barford.

– Ce sera si difficile !... Je les déteste... ou plutôt elle... oui, surtout elle, Orietta !... C'est une créature dangereuse, certainement, Humphrey !... Et je suis certaine que si elle avait ressemblé à Faustina, lord Shesbury n'aurait pas été aussi pressé de remplir les volontés paternelles !

– Peut-être bien, chère amie, peut-être bien...

M. Barford, en parlant, prenait une boîte de cigares sur la table voisine et s'occupait d'en

choisir un :

– ... Mais, à propos de volontés paternelles, je soupçonne, d’après ce que Walter m’a dit ce matin, que son père a laissé pour lui des renseignements et des instructions au sujet des enfants – de telle sorte qu’il doit savoir comme nous que l’une d’elles est sa sœur... en ignorant laquelle.

– Oui, c’est possible ! dit vivement lady Shesbury. Ce peut être, même, le motif qui l’a décidé à changer si vite leur situation.

Humphrey hochait affirmativement la tête, en coupant le bout de son cigare avec un petit instrument de vermeil.

– Et il ne pourra pas savoir laquelle, lui non plus ! Il ne pourra pas savoir !... dit lady Paméla avec un accent de triomphe rageur. Cela l’empêchera peut-être de s’amouracher d’Orietta... Mais figurez-vous ce que cette petite nous a raconté tout à l’heure ! Elle aurait protesté contre les générosités de lord Shesbury, en lui déclarant qu’elle voulait gagner sa vie !

Elle riait ; mais Humphrey resta sérieux, en répliquant :

– Cela ne m'étonne pas. Elle doit être très fière.

– Allons donc ! Pouvez-vous vraiment croire qu'elle préférerait une vie de travail à l'existence élégante et mondaine qui sera la sienne ici, dans une des plus somptueuses résidences d'Angleterre ?

– Je crois que, pour le moment, elle est sincère... Pour le moment, Paméla. Car la vertu, le désintéressement d'une femme, ne résistent pas indéfiniment à l'attrait du luxe, des hommages... ni à l'amour.

– L'amour !... Ah ! je hais d'avance celui qui aimera cette Orietta !

À ce cri de passion jalouse, Humphrey leva la tête, jeta un rapide coup d'œil sur le visage crispé de Paméla. Puis, abaissant les paupières, il prit la main de lady Shesbury et la caressa, en murmurant avec une douce ironie :

– À ce point, très chère ?... Vous en êtes

jalouse à ce point ? Pourrait-on croire, quand on ne vous connaît pas comme moi, que des sentiments si violents existent chez une jolie femme qui semble tout occupée de mondanités, de toilettes, de plaisirs ?

– Mais vous savez bien, vous, que je suis avant tout une femme qui aime... qui sait aimer aussi bien qu'elle sait haïr !

Lady Paméla se laissait glisser à genoux, en appuyant ses mains jointes sur le bras de M. Barford. L'habituelle douceur câline de son regard céda, en ce moment, la place à une ardeur passionnée.

– Oui, je sais, ma douce Paméla... je sais que j'ai été aimé comme nul autre, depuis que vous m'avez donné l'inoubliable bonheur de mettre quelque joie dans votre existence trop longtemps sacrifiée.

Une main très longue, très blanche, très douce, se posait sur les cheveux blonds, savamment ondulés par la femme de chambre française de lady Shesbury. Entre les paupières mi-closes, le regard d'Humphrey, attaché sur Paméla,

demeurait indéchiffrable.

– ... Pour vous, Paméla, je me suis mis hors de la loi divine. Pour vous, moi dont l'existence avait été jusqu'alors irréprochable, je suis devenu coupable devant Dieu, et je le serais devant les hommes, s'ils savaient...

– Pour moi, pour moi !... Oui, Humphrey, vous m'avez sacrifié vos scrupules, vous avez risqué de compromettre votre réputation !... Aussi, n'aurai-je jamais trop de reconnaissance, trop d'adoration à vous offrir !

Humphrey eut un sourire très doux, en murmurant :

– Chère, bien chère !

La main s'appesantit un peu sur la tête blonde qui se courba. Une lueur filtrait entre les paupières d'Humphrey et, sur ses lèvres, le sourire devenait sardonique. Mais lady Paméla ne voyait rien... Abaissée sous la main très douce, elle était une aveugle soumise humblement à son maître et qui bénissait l'auteur de sa servitude.

XIII

Falsdone-Hall, quelques jours plus tard, reçut des hôtes en la personne du comte Sanzof, de sa femme et de ses deux filles.

Constantin Serguievitch Sanzof était cousin de lord Shesbury. Walter l'avait connu pendant les séjours faits par lui en Russie, où la mort de son grand-père maternel l'avait rendu possesseur de grands biens. Puis, ils s'étaient revus récemment à Nice, et lord Shesbury avait invité le comte et sa famille à venir passer quelques semaines à Falsdone-Hall.

Le comte Sanzof, grand et gros homme à face large décorée d'une barbe blonde, cachait sous une lourde apparence un esprit original et des goûts de lettré, par quoi il plaisait à lord Shesbury. Sa femme, très mondaine, ne se préoccupait guère que de soigner une beauté à son déclin et une santé que, depuis vingt ans, elle

imaginait délicate. Sa fille aînée, Xénia, laide et fort intelligente, se distinguait par une voix de contralto remarquable. La cadette, Nathalie, à peu près de l'âge de lady Rose, était une jolie fillette très remuante, qui montait déjà à cheval comme la plus intrépide amazone.

Lord Shesbury avait, en outre, invité deux de ses amis, sir Piers Melville et le comte Louis de Farneuil – ce qui, ainsi qu'Humphrey en fit la remarque, représentait un ensemble assez cosmopolite, en y joignant les deux jeunes Italiennes, Orietta et Faustina.

Car elles furent présentées aux hôtes de lord Shesbury comme les pupilles du défunt lord Cecil ; elles prirent place à la table somptueuse, dans l'immense salle à manger décorée de cuir de Cordoue et de dressoirs aux sculptures merveilleuses, et reçurent l'invitation de prendre part à toutes les distractions organisées pour les hôtes du château.

Cette invitation, Orietta voulut l'éviter, quand elle la reçut de la bouche même de lord Shesbury.

– Nous ne sommes pas destinées, my Lord, à

une vie mondaine à laquelle, d'ailleurs, notre éducation ne nous a pas préparées.

– Vous vous y ferez très vite et n'en voudrez plus d'autre.

Cette dernière phrase et le sourire moqueur qui l'accompagnait firent monter le sang au visage d'Orietta.

– Vous croyez donc, my Lord, qu'une femme est nécessairement frivole, incapable de résister à l'attrait du luxe et du plaisir ?

Sa voix vibrait d'indignation contenue, son regard défiait les yeux railleurs, où passaient de si étranges lueurs d'or.

– Nécessairement ?... Ce serait peut-être exagérer !... Mettons presque toujours, pour rester dans la vraisemblance.

– Alors, moi, vous supposez que... ?

– Mais je ne suppose rien du tout, Orietta, absolument rien. Je veux bien croire que vous serez au nombre des exceptions...

Ah ! quel air de sarcasme il avait en parlant ainsi ! Et comme elle aurait voulu, telle la petite

Orietta d'autrefois, lui crier sa colère, sa révolte !

– Nous en jugerons quand vous aurez été éprouvée par le feu. Vous voudrez donc bien déférer au désir que je viens de vous exprimer en paraissant parmi nos hôtes.

– Dites alors, my Lord, que c'est un ordre ?

– Prenez-le comme tel, je vous prie.

Et sur ces mots, prononcés avec une froideur impénétrable, lord Shesbury avait quitté la serre où, venant donner un coup d'œil à des plantes rapportées de son récent voyage, il avait rencontré sa sœur et Orietta occupées à les admirer.

– Oh ! ma chérie, comment osez-vous ?...

Rose regardait son amie avec un mélange d'admiration et de reproche.

– ... N'allez pas trop loin ! C'est déjà miracle qu'il supporte cela ! Mais, pour le moment, vos protestations l'amuse, je le vois dans ses yeux...

– Elles l'amuse ?

Orietta reculait d'un pas, toute frémissante.

– ... Elles l’amusent ? Ah ! lady Rose, je crains que lord Shesbury ne soit tout à fait incapable de comprendre un sentiment un peu élevé !

– De quoi il est capable, je n’en sais rien ! murmura Rose, pensivement. Mais je crois qu’il ne faut pas trop le braver, car, un jour, il peut se fâcher... et vous êtes sous sa dépendance, chère Orietta...

– Eh bien ! il me renverra d’ici et je travaillerai.

Rose lui saisit le bras de ses deux mains maigres, qui autrefois détruisaient si bien les menus objets de toilette de lady Paméla.

– Et moi ?... Vous ne pensez pas à moi ? Qu’est-ce que je deviendrais si vous partiez ? Vous seule savez m’aimer... et je n’aime que vous !

L’angoisse bouleversait le maigre visage où, depuis quelques semaines, se montraient quelques teintes roses de bon augure.

Émue par cet appel d’une âme souffrante, déjà si bien attachée à elle, Orietta saisit les mains de

Rose et les pressa tendrement.

– Vous avez raison de me rappeler à mon devoir envers vous, lady Rose, qui m’avez si bien accueillie, à qui, Faustina et moi, devons tant déjà. Pour l’amour de vous, je serai patiente... je ferai du moins tout mon possible, car vraiment il y a, entre lord Shesbury et moi, je ne sais quelle antipathie... un choc entre nos deux caractères.

– Oui, c’est très curieux... J’ai cependant entendu un jour une amie française de ma mère dire, en parlant de lui : « Toutes les femmes, où qu’il paraisse, n’ont plus de regards que pour lui et, s’il lui plaisait de le vouloir, la plus orgueilleuse d’entre elles se ferait son esclave. »

– Son esclave ? Rien que cela !

Orietta riait nerveusement :

– ... Non, lord Shesbury ne me produit pas cet effet ! Bien au contraire, je sens toujours en sa présence un esprit de révolte... Mais je m’efforcerai de le vaincre à cause de vous, chère Rose.

– Appelez-moi Rose, maintenant, Orietta.

– Je le veux bien, mais il faut que vous ayez la permission de lady Shesbury.

– Pourquoi ?... Vous n'êtes plus ma demoiselle de compagnie, mais la pupille de lord Shesbury et mon amie.

Orietta tint bon, avec cette fermeté qui dominait les volontés parfois déraisonnables de Rose. Lady Paméla, elle le sentait bien, n'avait pas désarmé. Sous la correcte politesse de la noble dame, obligée de se courber devant les décisions de son beau-fils, elle devinait la malveillance toujours vive, toujours en éveil. Mais elle s'en souciait peu, maintenant. De lord Shesbury seul dépendaient, pour le moment, les filles du comte Farnella. Quand à lady Rose, sa mère ne possédait aucune influence sur elle, comme l'avaient montré ses vaines tentatives pour éloigner Orietta. Mais celle-ci, par dignité, ne voulait pas céder au désir de la fillette avant que lady Shesbury en fût informée.

Rose, après avoir un peu boudé, s'y décida le soir même. Un bref : « Si cela te fait plaisir » fut la réponse, accompagnée d'un fugitif regard

d'hostilité qu'Orietta ne vit pas, mais que Rose surprit au passage.

Lord Shesbury n'avait pas perdu de temps pour procurer à ses pupilles la dame de compagnie annoncée. Dès le lendemain de son entretien avec elles, il écrivait à une de ses vieilles parentes, lady Shemfield, en lui demandant de trouver une personne honorable et de bonne famille pour remplir ces fonctions. Lady Shemfield lui répondit qu'elle avait précisément sous la main ce qu'il désirait : Mrs Rockton, fille d'un clergyman de bonne race, veuve d'un officier qui, lui-même, était le frère cadet d'un Rockton de Rockton-Court, en Suffolk.

« Bien que, je le suppose, vos jeunes Italiennes soient catholiques, ajoutait la vieille dame, il me semble qu'en la circonstance la différence de religion importe peu. Mrs. Rockton est d'ailleurs une femme discrète, fort bien élevée, ayant fréquenté avant et après son mariage des milieux aristocratiques. Quarante ans, ni bien ni mal, distinguée, s'habillant

parfaitement, musicienne, parlant correctement le français et l'allemand, montant à cheval, sachant faire ses robes... Bref, presque une perfection, tout au moins comme dame de compagnie. Une dépêche et je vous l'envoie, mon cher Walter. »

Quelques jours plus tard arrivait à Falsdone-Hall une femme encore jeune d'apparence, mise avec une discrète élégance, que lord Shesbury présenta le lendemain à ses pupilles, comme devant être pour elles la compagne et le mentor nécessaires à leur âge. Faustina l'accueillit le plus gracieusement du monde, Orietta avec une politesse réservée. Au premier abord, la physionomie de Mrs Rockton, distinguée, assez froide, ne lui plaisait, ni ne lui déplaisait.

« Nous verrons à l'usage », pensa-t-elle.

Mais elle se promettait bien de garder quelque indépendance, surtout pour rester le plus possible près de lady Rose. Celle-ci, il est vrai, étant donné l'amélioration de sa santé, paraissait aux repas, descendait un moment au salon, le soir. Mais elle ne pouvait suivre les autres jeunes personnes dans leurs mouvements, dans leurs

distractions. Orietta, voyant qu'elle s'en attristait, voulait d'autant plus ne pas la délaissier.

– Vous serez une amie fidèle, je le sens bien, disait Rose. Vous devez avoir un cœur qui ne se donne pas à demi... Ah ! se peut-il que vous ayez pour sœur une petite tête creuse telle que Faustina !

Orietta protestait contre ce terme de « tête creuse », qu'elle trouvait exagéré. Mais elle ne pouvait méconnaître la nature molle de Faustina et les tendances à la frivolité qui se développaient dans cette atmosphère de luxe, de grande vie, de mondanités.

Elles avaient déjà eu quelques discussions, quand Mrs Barker avait demandé leur goût, au sujet du trousseau et des toilettes qu'elle devait préparer. Orietta avait déclaré qu'il leur fallait quelque chose de très simple et choisi en conséquence. Mais Faustina, alléchée par les modèles élégants que présentait la femme de charge, s'était presque révoltée devant cette décision.

– Pourquoi ne pas profiter des dispositions

généreuses de lord Shesbury, puisqu'il agit au nom de son père ? disait-elle avec irritation.

– Quoi, tu n'aurais pas honte de te couvrir de soie, de velours et de dentelles payés par un étranger ?... ripostait Orietta.

Ce fut sa volonté qui l'emporta, non sans bouderies de Faustina. Mrs Barker, qui jugeait la chose sans importance, fit faire un trousseau convenable, mais sans luxe et les toilettes strictement indispensables dans une demeure telle que Falsdone-Hall. Les jeunes filles n'eurent qu'une robe du soir – une robe de soie blanche garnie de quelques plissés de tulle – qui était la plus simple du monde et pourtant suffisait à mettre en valeur la beauté d'Orietta.

Quand elle parut pour la première fois devant les hôtes de lord Shesbury, à l'heure du dîner, les conversations s'interrompirent pendant quelques secondes. La surprise, l'admiration, se lisaient sur la physionomie des étrangers.

Orietta s'arrêta un moment, intimidée. Car si elle savait être intrépide jusqu'à la hardiesse, quand parlait son cœur impétueux ou sa fierté

blessée, elle ignorait l'aplomb mondain. Mais lord Shesbury se leva, vint au-devant des jeunes filles, leur adressa quelques mots courtois et les présenta à ses hôtes sous le nom de comtesses Farnella, en ajoutant :

– Les filles d'un ami de mon père, dont celui-ci avait accepté de prendre la tutelle.

En gens du monde consommés, les Sanzof, sir Piers Melville et M. de Farneuil surent dissimuler assez bien l'étonnement causé par la révélation de ces pupilles inconnues. Mais il en fut beaucoup question ensuite, quand ils se retrouvèrent dans l'intimité. La comtesse Sanzof déclara aussitôt qu'elle ne croyait pas du tout au prétendu ami de lord Cecil et, qu'à son avis, ces jeunes personnes devaient être des filles du défunt marquis de Shesbury. Le comte hochait la tête, avec des « hum... oui... peut-être... » et se gardait prudemment d'émettre une opinion sur les jeunes étrangères, car il savait qu'Anastasia Fedorovna n'aimait guère qu'on louât devant elle une autre femme plus jeune et plus belle. Mais, seul avec ses filles, il partagea sans réserve leur

enthousiasme pour Orietta.

– Oh ! papa, quelle ravissante personne !... s'écria Nathalie. Des yeux si beaux, si expressifs !... Et avez-vous remarqué cette admirable chevelure, d'un ton doré incomparable ?

– Oui, c'est réellement une merveilleuse créature !... appuya Xénia, bonne et sérieuse nature, chez qui la jalousie n'existait pas et qui admirait en toute sincérité chez autrui la beauté dont elle était dépourvue.

– La plus jolie femme que j'aie jamais vue ! déclara le comte Sanzof, qui ajouta *in petto* : « Mais elle a un tuteur diablement dangereux, pauvre petite ! Je ne voudrais pas voir ma fille dans une situation pareille ! »

De leur côté, sir Piers et Louis de Farneuil, en fumant une cigarette avant de se coucher, échangeaient leurs remarques admiratives.

– J'en suis déjà amoureux, mon cher bon ! déclara le Français.

– Moi aussi, je crois ! répliqua l'Anglais.

Puis, avec un petit sourire désabusé, sir Piers ajouta :

– Mais nous n’aurons pas la peine d’être rivaux. Un autre nous départagera. On ne lutte pas avec lord Shesbury.

– Cela peut se tenter, cependant ! dit Farneuil, en redressant sa tête au profil d’un oiseau de proie, ressemblance dont il se montrait orgueilleux, car elle était la marque distinctive de la vieille race dont il descendait.

Sir Piers eut un léger mouvement d’épaules, en murmurant ironiquement :

– Vous êtes vaincu d’avance, mon petit Farneuil !

XIV

Très vite, Xénia et Nathalie furent en grande amitié avec Orietta et Faustina. Avec Orietta surtout. Nathalie – Natacha, comme on la nommait dans l'intimité – lui témoignait sa sympathie de façon très expansive. Xénia, plus réservée, savait néanmoins montrer à la jeune étrangère combien elle lui plaisait. Orietta goûtait les conversations sérieuses qu'elles avaient ensemble. Xénia lui prêtait des livres, lui parlait de ses lectures, des pièces de théâtre qu'elle avait vues, des contrées d'Europe – Allemagne, Italie, Suisse, France – visitées avec ses parents, gens d'humeur vagabonde. Orietta montrait à la jeune Russe les dessins faits par elle, après seulement quelques leçons données en cachette par la sous-directrice de la pension Burley et qui témoignaient de rares dispositions. Elle lui disait son grand regret de n'avoir pu apprendre la musique, ni cultiver les dons intellectuels qui

existaient en elle.

– Mais ne pouvez-vous demander à lord Shesbury de vous faire donner les leçons nécessaires ? interrogeait Xénia.

– Nous devons déjà trop à sa générosité pour que je désire cela, répondait Orietta, dont la physionomie devenait aussitôt contrainte, assombrie, comme chaque fois que ses nouvelles amies parlaient devant elle de lord Walter.

Natacha laissait déborder ingénument son admiration pour leur hôte. Xénia se montrait beaucoup plus réservée. Mais, bientôt, Orietta comprit, à l'émotion qu'elle ne pouvait dissimuler parfois quand paraissait lord Shesbury, que la sérieuse M^{lle} Sanzof conservait en son cœur un silencieux amour, qu'elle savait sans espoir, pour son trop séduisant cousin.

Orietta en éprouva une secrète irritation. Quoi ! une nature raisonnable comme celle-là cédait au fascinant prestige de cet enchanteur ?... Un enchanteur, oui, on ne pouvait malheureusement le méconnaître. Il avait reçu tous les dons. Il en usait avec la pleine conscience

de son pouvoir. Ses hôtes, éblouis, ensorcelés, le flattaient et l'adulaient en toute sincérité. Seule, une jeune audacieuse qui n'avait pas tout à fait dix-huit ans, qui dépendait complètement de lui, prétendait ne pas céder à cet avertissement général, auquel lady Rose elle-même n'échappait point.

Lord Shesbury ne semblait aucunement se soucier de faire changer d'idées à cette rebelle. Il se montrait, pour Faustina et pour elle, courtois et indifférent, ne leur adressant la parole que lorsqu'il trouvait un motif de politesse pour le faire. Orietta s'en réjouissait, les raisons de conflit se trouvant ainsi bien diminuées.

– Humphrey, il doit certainement savoir ce qui en est à leur sujet ? dit un jour lady Paméla à M. Barford, en lui faisant remarquer cette attitude.

– Oui, évidemment, oui. Mais cela prouve qu'Orietta a déjà fait impression sur lui et qu'il veut écarter le péril de s'éprendre d'une jeune fille dont il ne peut savoir si elle est la fille de Cecil Falsdone ou celle d'Alberto Farnella.

– Comme vous vous faites aussitôt des idées

romanesques, mon ami ! riposta avec impatience lady Shesbury. Cette Orietta vous paraît-elle donc absolument irrésistible pour supposer que lord Walter, qui a connu les femmes les plus séduisantes, ne puisse la voir sans en tomber amoureux ?

Humphrey eut un indéfinissable sourire, en répondant avec une ironie si légère que son interlocutrice ne le perçut pas :

– Absolument irrésistible ? Non, il ne faut rien exagérer, en vérité, Paméla... Mais, en nous mettant au point de vue d'un homme jeune comme lord Shesbury, eh bien ! elle a certainement une grande séduction.

Lady Paméla leva les épaules, en répliquant avec un petit rire d'agacement :

– M. de Farneuil et sir Piers sont en extase devant elle. Espérons que l'un d'eux nous en débarrassera le plus tôt possible.

– Hum !... oui, en effet... Mais, à propos de mariage, avez-vous songé qu'à ce moment-là les actes d'état civil révéleront qu'il n'y a qu'une

Farnella, fille de don Alberto et de donna Béatrice Darielli ? Si Walter ne le sait déjà, il l'apprendra à cette occasion.

– Nous n'y pouvons rien !... dit rageusement lady Paméla. Mais j'aurai du moins nui le plus possible à « sa » fille... Et on ne saura jamais, jamais, qui des deux est Faustina. Quand l'une d'elles se mariera, il faudra qu'on tire au sort pour leur attribuer à chacune un état civil.

Cette idée la fit beaucoup rire et amena un sourire à la fois indulgent et amusé sur les lèvres d'Humphrey. Après cela, il alla jeter un coup d'œil sur l'appartement de sa jeune cousine, Violet Porroby, qui arrivait cet après-midi pour passer quelques semaines à Falsdone-Hall. Et Humphrey se dirigea vers les jardins, en flânant. Il rencontra le comte Sanzof et, tous deux, occupés d'une discussion courtoise sur une récente découverte scientifique, continuèrent ensemble leur promenade.

À un moment, le comte dit, en désignant le pavillon hindou qui apparaissait entre la jeune verdure des arbres :

– Vous ne l’avez pas encore vue, la belle Apsâra ?

– Non, pas encore ; mais vous la connaissez, vous ?

– Oui, lord Shesbury l’a fait danser dans sa villa de Cannes, aux quelques fêtes données par lui et où n’étaient invités qu’un certain nombre de privilégiés. C’est une superbe créature ! Et elle avait bien sur elle pour trente mille livres de bijoux.

– Mais cette histoire de la rani, qui l’aima et puis périt sous la dent du tigre, croyez-vous qu’elle soit vraie ?

– Je le crois. Personnellement, lord Shesbury ne m’en a jamais parlé. Il ne fait pas volontiers ses confidences et Nortley est très discret. Mais un officier, de retour des Indes, que j’ai rencontré à Nice, – William Finley, vous le connaissez ? un charmant garçon ! – a entendu parler là-bas de cette aventure exotique de lord Walter, qui fut un de ses camarades d’enfance. Cette princesse hindoue était, paraît-il, aussi belle qu’intelligente, aussi orgueilleuse que belle. Mais elle s’était

mise complètement sous la domination de lord Shesbury – elle qui, jusqu’alors, poursuivait les Anglais d’une haine dissimulée sous le bon accueil. Ses sujets partageaient ses sentiments sous ce rapport. Aussi aurait-elle voulu qu’il vînt la voir secrètement. Mais il lui déclara que si elle ne le recevait pas à la face de tous, elle ne le reverrait jamais. Alors, par amour, elle brava le danger. Il venait au palais ouvertement et failli deux fois être assassiné. Son adresse au maniement de toutes les armes, la vigueur étonnante qui se cache sous son apparence d’élégante nonchalance, lui sauvèrent la vie. Alors, les Hindous s’attaquèrent à leur rani. Du moins, c’est la version qu’entendit le capitaine Finley. On prétend que le palanquin de la princesse fut exprès dirigé vers un point de la forêt où l’on savait que rôdait un tigre, depuis quelques jours...

– C’est affreux !

– N’est-ce pas ? Il me semble qu’à la place de lord Shesbury je n’aurais pu éloigner de mon esprit le souvenir de cette pauvre créature, que

son amour pour lui conduisit à cette mort affreuse !

– Mais croyez-vous qu’il l’ait éloigné ?

– J’espère que non, dit gravement le comte Sanzof.

Et, après un instant, de silence, il ajouta :

– Je pense que c’est pour cela qu’il ne parle jamais, fût-ce à ses plus intimes, de cet épisode de son séjour là-bas.

– D’autres ont voulu voir dans ce silence la marque de l’indifférence, d’un dédaigneux oubli.

– J’espère que non, répéta le comte.

Des sons de voix arrivaient maintenant jusqu’aux promeneurs. Ceux-ci atteignirent bientôt un vaste terrain dégagé où s’élevaient les courts de tennis. Deux parties étaient engagées. Orietta était l’une des joueuses. Depuis quelques jours, Xénia Sanzof et sir Piers donnaient des leçons à Faustina et à elle. Mais, tandis que la première n’y apportait que peu de goût, Orietta s’annonçait comme une joueuse remarquable.

M. Barford et son compagnon s’étaient arrêtés

pour voir la fin de la partie. Le comte Sanzof dit à mi-voix :

– Quelle souplesse élégante, chez cette jeune Orietta ! Quelle grâce, quelle harmonie jusque dans les mouvements où d'autres mettraient quelque brusquerie !

Humphrey fit de la tête un signe approbateur. Son regard s'arrêtait aussi longuement sur la jeune fille ; puis, il glissa jusqu'à un groupe assis à quelque distance du court. Là, se trouvaient Rose, dans son fauteuil roulant, Xénia qui se reposait d'une partie précédente, Faustina, Mrs Rockton, M. de Farneuil et lord Shesbury. Ce fut sur ce dernier, seul, que se concentra l'attention d'Humphrey. Assis entre Faustina et Farneuil, il fumait une cigarette en suivant des yeux la partie engagée. Mais, sans doute, Humphrey ne découvrit-il pas sur sa physionomie ce qu'il cherchait, car il eut une petite crispation des lèvres témoignant de son impatience ou de son désappointement.

– Ah ! c'est nous qui avons gagné, sir Piers ! s'écria joyeusement Orietta.

Elle tournait vers le jeune homme son visage animé, ses yeux qui brillaient de l'ardeur apportée à la lutte contre les excellents joueurs qu'étaient Natacha et Herbert Nortley. Autour de son front, sur sa nuque, tombaient quelques boucles échappées du béret de drap blanc qui la coiffait.

– Vous faites d'étonnants progrès ! dit sir Piers avec enthousiasme.

– Elle sera bientôt aussi forte que lord Shesbury lui-même, l'imbattable, ajouta en riant Natacha.

S'avançant vers Orietta, la fillette mit son bras sous le sien et l'emmena vers le groupe assis.

– Dites, Walter, n'a-t-elle pas fait de très beaux coups ?

– Certes ! répondit lord Shesbury.

En prononçant cette laconique réponse, il effleurait à peine, d'un coup d'œil indifférent, la jeune fille vers laquelle se portaient tous les regards autour de lui.

Xénia et de Farneuil adressèrent à Orietta de

chaleureux compliments. Elle leur répondit avec gaieté en s'asseyant près de lady Rose, qui regardait avec une sorte de ravissement contenu ce délicieux visage coloré de rose léger, ces lèvres entrouvertes par le plus frais et le plus séduisant des sourires, ces yeux que semblait éclairer la plus chaude lumière.

Le comte Sanzof et M. Barford s'avancèrent à leur tour. La conversation se fit générale, jusqu'au moment où lord Shesbury se leva en déclarant que l'heure du thé approchait.

– Orietta, voulez-vous dire à Augustus de venir pour mon fauteuil ? demanda à mi-voix Rose.

– Mais non, je suis là, ma chère Rose, répondit Orietta.

Elle savait que la fillette n'aimait pas que son siège roulant fût poussé par un domestique et Orietta s'arrangeait pour presque toujours le faire elle-même.

Au moment où elle posait les mains sur le dossier, lord Shesbury s'avança et se pencha

légèrement vers sa sœur.

– Vous me ferez le plaisir, Rose, de choisir quelqu'un d'autre pour pousser votre fauteuil, car je n'entends pas que vous imposiez cette fonction à miss Orietta, dit-il d'un ton bas, mais froidement impérieux.

– C'est moi qui l'ai offert à lady Rose, my Lord ! répliqua vivement Orietta.

– En ce cas, veuillez prendre cette observation pour vous-même.

Elle rougit et allait riposter. Mais, à ce moment, Humphrey Barford, qui se trouvait à quelques pas de là, s'approcha et dit avec son aimable sourire :

– Je me charge de conduire Rose, Orietta.

Lord Shesbury lui jeta un coup d'œil de hautain mécontentement.

– Les domestiques sont là pour cela, il me semble ?... Augustus !

Le valet, debout à quelque distance, s'approcha et, sur un signe de son maître, se mit à pousser le fauteuil près duquel marchait Orietta,

frémissante d'irritation contenue, car, pensait-elle Shesbury agissait ainsi uniquement pour être désagréable à sa sœur et à elle-même.

Tout son entrain était tombé. À peine souriait-elle distraitemment, en écoutant Herbert Nortley et M. de Farneuil, de caractère très gai tous deux, qui plaisantaient Natacha sur le petit béguin de velours vert dont elle était coiffée.

Au château, les joueurs regagnèrent leur appartement afin de s'habiller pour le thé. Orietta, sans attendre la femme de chambre, sonnée par Faustina, se recoiffa rapidement, échangea sa jupe de serge bleue et sa blouse de flanelle blanche pour une robe de lainage gris perle simplement ornée d'un col de dentelle. Puis elle descendit avec l'intention de chercher un livre pour lady Rose dans ce qu'on appelait « la petite bibliothèque ».

Cette pièce, décorée dans le goût du XVIII^e siècle, donnait par deux fenêtres sur la cour d'honneur. Elle communiquait avec le fumoir et avec le charmant salon en rotonde, au plafond peint d'amours et de fleurs, qui précédait la

grande bibliothèque où les hôtes de Falsdone-Hall ne pénétraient que s'ils y étaient invités par le maître du logis.

En y entrant, Orietta vit M. Barford debout près d'une table, occupé à feuilleter des revues. Il se détourna avec un amical sourire.

– Déjà prête, miss Orietta ?

– Je voulais chercher un livre pour lady Rose – un roman de M^{me} de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, qu'elle souhaite lire. Elle m'a dit que je le trouverais ici.

– Oui... là, tenez.

Ouvrant une des bibliothèques voilées de soie vert pâle, Humphrey y prenait un volume qu'il tendit à Orietta.

– Voilà, chère miss Orietta, de quoi distraire cette pauvre Rose... Elle doit être peinée aujourd'hui... Pauvre petite Rose !

Ces réflexions étaient faites à mi-voix d'un ton ému, et Humphrey semblait s'adresser beaucoup plus à lui-même qu'à Orietta.

Un éclair passa dans les yeux de la jeune fille.

– Oui, pauvre Rose ! dit-elle, avec un vibrant accent d’indignation. Car je devine qu’elle souffre beaucoup de l’indifférence, de la froideur – plus que de la froideur même, peut-être – qu’elle trouve seules chez son frère.

– Très probablement... oui, très probablement... Lord Shesbury n’a pas un cœur porté aux affections familiales. En outre, sa belle-mère n’a jamais eu l’heur de lui être sympathique, et Rose supporte le contrecoup de cette inimitié secrète.

– Oui, aussi, croyez-vous qu’il n’y ait pas, de sa part, un coupable dédain pour cette pauvre enfant malade ?

– Eh !... cela se pourrait encore... oui, certainement !

– Je l’en crois capable !

Orietta, frémissante, fit machinalement quelques pas pour contenir l’indignation prête à déborder. Humphrey, s’avançant, mit sur le poignet délicat sa main douce, au contact véritablement velouté.

– Chère enfant, tâchez de garder plus de calme... J'ai bien vu tout à l'heure que lord Shesbury, par la façon dont il a formulé sa défense, vous avait peinée, froissée.

– Peinée pour Rose, oui ! Moi, je ne me soucie guère de ce qu'il peut dire... Non, vraiment, je ne veux pas m'en soucier !

Sa tête se redressait, en un fier mouvement.

– ... Je ne me courberai pas devant lui, comme tout le monde semble le faire. S'il n'en est pas satisfait, eh bien ! il me donnera ma liberté, il me libérera de sa dépendance morale et pécuniaire, qui me pèse à un point dont on ne peut se faire idée !

L'accent de la jeune fille, à ces derniers mots, se fit véhément, presque violent.

– J'admire votre noble caractère, Orietta... et j'applaudis à de si courageuses résolutions. Laissez-moi vous dire que, quoi qu'il advienne, vous trouverez toujours en moi le plus dévoué des amis... oui, un ami fidèle, un conseiller...

Sa main tenait toujours – oh ! si délicatement

– le poignet tiède et palpitant. La douceur de son regard caressait Orietta pendant qu’il continuait, d’une voix assourdie, mais chaleureuse :

– Oui, vous pouvez avoir besoin de conseils, chère enfant. Jeune, inexpérimentée, vous trouverez peut-être sous vos pas quelques embûches...

Une porte fut ouverte dans le salon voisin, une voix – celle de lady Shesbury – prononça quelques mots, auxquels répondit une autre personne. Les doigts d’Humphrey quittèrent doucement le poignet d’Orietta. M. Barford dit en souriant :

– Voici lady Shesbury et miss Porroby – une charmante personne, miss Orietta.

Il se dirigea vers le salon en rotonde, où l’accueillit une exclamation jetée par une voix jeune, au timbre chantant :

– Ah ! voici le cher M. Barford !

– Très heureux d’être le premier à vous saluer, miss Porroby.

Orietta demeurait immobile, peu pressée de se

trouver en présence de lady Paméla et de sa cousine. Mieux valait attendre que Mrs Rockton et Faustina fussent descendues pour se trouver présentée en même temps qu'elles à la nouvelle venue. Par contenance, elle ouvrit le volume relié de veau brun et frappé aux armes de Shesbury. Au hasard, elle venait de lire quelques passages, quand fut ouverte, près d'elle, une petite porte de boiserie qui donnait sur la galerie des Portraits. Elle tourna la tête et vit lord Shesbury.

– Seule ici, miss Orietta ? Personne n'est encore prêt ?

– Si, my Lord... M. Barford, lady Shesbury...

Elle s'écartait légèrement, en parlant, pour lui laisser le passage. Il jeta un regard sur le livre qu'elle tenait ouvert et Orietta expliqua :

– C'est un ouvrage que désirait lady Rose : *La Princesse de Clèves*.

– *La Princesse de Clèves* ? Ceci n'est pas pour l'âge de Rose... ni pour le vôtre. Choisissez autre chose, je vous prie... en demandant conseil auparavant, à une personne d'expérience, telle

que Mrs Rockton.

Le ton de lord Shesbury était courtois et presque bienveillant. Mais Orietta restait encore sous l'impulsion de la froide injonction adressée à Rose et à elle. En rougissant de contrariété, elle répliqua avec un accent d'ironie :

– M. Barford, qui m'a aidée à trouver ce volume, n'a fait, à son sujet, aucune observation. N'est-il donc pas au nombre des personnes sérieuses à qui je puis demander conseil ?

– J'aurais supposé que si... Veuillez remettre ce livre ; je vous en ferai porter d'autres qui vous plairont certainement... Venez maintenant, que je vous présente à miss Porroby.

Miss Violet Porroby était la troisième fille de l'Honorable Lewis Porroby, qui possédait sept enfants, une femme dépensière et une fortune fort entamée. Depuis l'enfance, on lui répétait : « Il faudra faire un beau mariage, Violet. Jolie ainsi que vous l'êtes, un beau parti ne peut manquer de vous échoir. » Et Violet, dès son adolescence, avait jeté les yeux sur le premier parti du Royaume-Uni : le marquis de Shesbury.

Amoureuse de Walter, elle désirait en outre avidement la situation enviée, magnifique, qui serait celle de la jeune lady Shesbury. Aussi, avait-elle repoussé dédaigneusement les demandes en mariage qui lui étaient adressées, dans l'espoir de conquérir cette riche proie.

Elle avait vingt-trois ans, elle était aussi habile coquette qu'avait jamais pu l'être sa cousine Paméla. Ses brillants cheveux noirs encadraient un visage très blanc, qui eût paru froid sans la vivacité, l'éclat des yeux gris-bleu, bien fendus. La bouche, un peu grande, montrait en s'entrouvrant de jolies dents. Une taille bien prise était mise en valeur par les toilettes fort élégantes, sortant d'un grand atelier parisien en faveur duquel miss Porroby faisait une discrète et efficace réclame, en retour de quoi on ne la pressait pas pour le règlement – toujours difficileux – des factures.

Lady Rose avait résumé en quelques mots pour Orietta ses sentiments à l'égard de sa cousine :

– Une coquette qui s'admire et s'idolâtre ; très

aimable quand elle le veut et sachant être hautaine et sèche à souhait. Pas de cœur, beaucoup d'ambition. Je ne l'aime pas du tout.

À l'apparition de lord Walter dans le salon, Violet s'avança de quelques pas, souriante, les yeux éclairés de joie.

– Il y a si longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, lord Shesbury ! Au moins deux ans, n'est-ce pas ?

– À peu près, il me semble...

Il s'inclinait, serrait la main ornée de deux bagues étincelantes, qui se tendait vers lui.

– Vous allez augmenter agréablement notre petit cercle d'hôtes, miss Porroby...

Il se tourna légèrement, sur ces derniers mots, vers Orietta, qui le suivait.

– Miss Orietta Farnella, une pupille de mon père et maintenant la mienne, ainsi que sa sœur, dont vous ferez tout à l'heure la connaissance.

Orietta, pendant sa courte et violente scène d'autrefois avec lord Walter, n'avait pas remarqué Violet parmi les joueurs de croquet qui

entouraient l'héritier de Shesbury. Mais miss Porroby se souvenait fort bien de la petite fille si cavalièrement châtiée par celui-ci. En outre, lady Paméla avait déjà eu le temps de la prévenir contre « la fantaisie de Rose », en ajoutant prudemment qu'il ne fallait pas le prendre de haut avec les pupilles de lord Shesbury, sous peine de déplaire à celui-ci, qui entendait les voir traitées sur un pied d'égalité. Mais, prévenue ou non, miss Porroby n'en aurait pas moins éprouvé un violent saisissement, fait d'inquiétude et de colère jalouse, à la vue de la jeune fille qui apparaissait derrière lord Shesbury.

Néanmoins, elle se montra aimable, juste dans la note nécessaire. Une grande habitude de la dissimulation lui rendait faciles toutes volte-face.

– Humphrey, je vous croyais un homme de bon sens, un homme sérieux et judicieux ? Du moins, vous passez pour tel...

Ces mots étaient adressés à M. Barford, sur un ton de sarcasme, par lord Shesbury, qui venait de s'asseoir au coin d'un petit canapé aux dorures délicates, recouvert d'une soie brodée de

bouquets.

– À quel propos, Walter ?...

– Vous connaissez *La Princesse de Clèves*, je suppose ?

– Mais oui... du moins, j'ai lu cela il y a un certain nombre d'années.

– Alors, je dois penser que vous l'avez passablement oublié, puisque vous n'avez pas jugé utile d'avertir miss Farnella que ce roman n'est pas fait pour les fillettes de quinze ans, ni pour les toutes jeunes filles comme elle.

– Oublié ?... Oui, évidemment, il ne m'est pas très présent à la mémoire, je vous l'avoue, mon cher Walter.

– Et puis, après tout, peut-être avez-vous sur ce sujet-là des vues plus larges que les miennes ?

Le ton devenait d'une ironie presque mordante. Orietta avait déjà remarqué plus d'une fois que l'esprit railleur de lord Shesbury s'exerçait plus particulièrement sur M. Barford. En ce moment, l'attitude du jeune homme, accoudé au canapé, jambes nonchalamment

croisées, un sourire de moquerie entrouvrant la pourpre vive des lèvres, semblait souligner encore la froissante ironie du ton et des paroles.

Humphrey lui opposait toujours, imperturbablement une « admirable » patience. Tel était du moins le qualificatif dont lady Paméla et d'autres personnes pénétrées de ses mérites gratifiaient cette impassibilité, ce calme sous le trait souvent acéré. Mais Orietta, elle, trouvait que M. Barford poussait trop loin la mansuétude et se demandait parfois avec perplexité s'il agissait ainsi par vertu ou par lâcheté.

Aujourd'hui, à la réflexion de son jeune cousin, il sourit, comme devant une plaisanterie.

— Ne croyez pas cela, mon cher. Outre mon âge, mes principes bien connus doivent vous rassurer sur les conseils de lecture que je puis donner à de jeunes personnes. Ainsi que je viens de vous le dire, il ne me restait qu'un vague souvenir du roman en question. Je vais le relire... et je ne doute pas d'approuver entièrement vos conclusions, par rapport à Rose et à son amie.

– Eh bien ! il serait beau que vous fussiez moins sévère que moi !... Vous, Humphrey Barford, une des colonnes du temple, un homme cité en exemple, le président de la société chrétienne pour le sauvetage de l'enfance, le président fondateur du secours aux femmes perdues, le président de... de quoi encore ? Eh ! mais, n'êtes-vous pas aussi directeur d'un comité de lecture pour jeunes filles ?

– Mais précisément, mon cher Walter. J'ai établi dans la paroisse de Rockden une bibliothèque, bien fournie en bons livres, et qui procure à la jeunesse une saine distraction.

– Un châtelain exemplaire, vous dis-je ! Allons, c'est parfait... tout à fait parfait ! Lady Shesbury, nous avons là un cousin qui est sur le chemin de la sainteté.

Lady Paméla retint avec peine un tressaillement, sous le regard moqueur de son beau-fils. Mais Humphrey continua de sourire en ripostant :

– Hélas ! non, mon ami ! Mais je fais de mon mieux pour vaincre l'imperfection de la nature...

tâche difficile, vous devez le savoir par vous-même.

– Oh ! moi, je garde ma nature telle qu'elle est ! C'est bien plus simple ! dit ironiquement Shesbury.

– Comme vous avez raison ! s'écria chaleureusement Violet, avec un regard d'éloquente adulation.

Ce regard, Orietta le surprit au passage et, dès lors, elle sentit qu'elle méprisait et détestait Violet.

La comtesse Sanzof et ses filles entraient à ce moment, les autres invités apparurent peu après. L'entretien devint animé, allant d'un sujet à l'autre, tandis que les jeunes filles servaient le thé. Violet avait un brillant vernis de culture intellectuelle, une grande habitude du monde, un aplomb qui se déconcertait difficilement. Elle savait parler un peu de toutes choses, avec assez d'habileté pour paraître à son avantage, du moins aux yeux d'un observateur ordinaire. Pendant les mois précédents, elle avait lu nombre d'ouvrages sur les pays parcourus par lord Walter, pour qu'il

trouvât en elle une interlocutrice qui le comprît à demi-mot. Il fallait, à toute force, qu'elle l'intéressât, qu'elle lui plût – chose difficile, elle le savait non seulement par ouï-dire, mais pour l'avoir essayé elle-même avant le dernier voyage de lord Shesbury, quand elle avait eu l'occasion de le rencontrer dans le monde, à Londres ou ailleurs. Rien n'était plus déconcertant et plus excitant à la fois que l'ironie subtile avec laquelle il accueillait les avances féminines. Violet en avait fait l'expérience ; mais celle-ci l'avait laissée plus amoureuse encore, et non découragée, car elle s'admirait fort et jugeait qu'avec beaucoup d'adresse, beaucoup de séduction, elle atteindrait enfin le but rêvé.

XV

L'arrivée de miss Porroby fut le signal de distractions plus nombreuses et plus variées. Comme sa cousine Paméla, elle excellait à organiser les plaisirs mondains. Lord Shesbury leur laissait à toutes deux, sur ce point, liberté à peu près complète. Il se réservait personnellement beaucoup d'indépendance, et il arrivait que ses hôtes ne le vissent pas jusqu'à l'heure du thé. On savait qu'il écrivait un récit de ses voyages. On n'ignorait pas non plus que, dans le pavillon hindou, se trouvait la belle Apsâra, toujours invisible. Mais, d'ailleurs, il n'était pas besoin de motifs pour que ses hôtes trouvassent tout naturel ce qui venait de lui et qu'on eût blâmé de tout autre.

Violet était bonne musicienne et, presque chaque soir, s'organisait un concert auquel prenaient part lord Walter, Xénia, Natacha, Mrs

Rockton et M. de Farneuil qui avait un joli talent de violoniste. Mais le violon de lord Shesbury transportait Orietta dans des régions de rêve, la tenait frissonnante dans un véritable ravissement. Comment, pensait-elle avec une secrète colère contre l'impression si vivement ressentie, comment un homme au cœur sec, à l'âme dure et sceptique, pouvait-il faire jaillir de ces cordes des phrases mélodiques d'une si tendre douceur, et d'autres, ardentes, pathétiques ou douloureuses, qui faisaient tressaillir, vibrer les fibres les plus profondes de l'âme ?

Elle subissait l'enchantement, comme Xénia, qui respirait à peine, véritablement extasiée, tant que jouait lord Shesbury. Mais, ensuite, Orietta se reprochait d'y avoir cédé, se gardait surtout de laisser voir à lord Walter son émotion. N'avait-il pas déjà assez d'admirateurs et d'admiratrices ? Miss Porroby, surtout, excellait dans un mélange d'adulation et de coquetterie qui révoltait l'âme droite et fière d'Orietta.

« Il reçoit cela avec un air de se moquer d'elle, songeait la jeune fille, non sans une secrète joie.

C'est bien fait ! »

Son antipathie croissante pour Violet l'amenait à s'écarter autant qu'elle le pouvait des amusements dont Falsdone-Hall devenait le théâtre. Du reste, bien que sa nature fût loin d'être morose et qu'elle aimât le mouvement, la distraction, elle avait, d'autre part, des goûts trop sérieux pour se plaire à de constantes mondanités, comme le faisait Faustina. La cour discrète, l'admiration des jeunes hôtes de lord Shesbury, quoique ne laissant pas tout à fait insensible son amour-propre féminin, la gênaient parfois, car aucun d'eux ne lui inspirait mieux que de la sympathie. En outre, elle souhaitait donner plus de temps à Rose, exclue par sa santé de la plupart des distractions. Puis encore, n'était-ce pas là un moyen de se rencontrer le moins possible avec lord Shesbury ?

Quoique, véritablement, il la laissât bien de côté, par son attitude froide, indifférente – de plus en plus. Il ne semblait se souvenir qu'elle existât que pour lui envoyer des livres, dont elle faisait la lecture à Rose. Oui, – Orietta se répétait cela avec

une satisfaction bizarrement mêlée d'amertume et d'une sorte de colère, – il devait éprouver pour elle, la jeune fille trop franche et trop fière, autant d'éloignement qu'elle en avait à son égard.

« Au moins, il ne doit pas me mépriser... comme cette Violet », songeait-elle aussitôt.

En remontant vers la fin d'un après-midi de chez lady Rose, afin de s'habiller pour le dîner, elle rencontra à la porte de sa chambre Faustina, un peu rouge et très agitée.

– Orietta, j'avais bien dit que tu nous amènerais des ennuis, avec tes idées !

Entraînant Orietta dans la chambre, elle refermait la porte.

– Quoi donc ?

– Eh bien ! au retour de la promenade, lord Shesbury m'a retenue un moment. Il m'a demandé pourquoi nous portions toujours les mêmes robes... une seule pour chaque circonstance. Alors, j'ai répondu que c'était toi qui l'avais voulu... Il s'est mis à rire, avec son air le plus moqueur, en disant : « Ah ! je pensais bien

que miss Orietta était la coupable. »

Orietta serra nerveusement les lèvres, tandis que Faustina continuait :

– Il est resté un moment silencieux, puis il a dit, d'un ton très sec : « Je veux – répétez bien cela à votre sœur, – je veux que mes volontés soient exécutées. Si elle refuse, Barker en sera rendue responsable. Il me déplairait fort, en effet, que mes pupilles n'eussent pas une mise conforme à celle des personnes qui sont mes hôtes. Veuillez aussi avertir miss Orietta que je ne souffrirai pas de la voir désertier les distractions et réunions communes. »

– Ah ! il a dit cela ! Eh bien ! il peut être certain que je ne lui obéirai pas !

– Orietta !... vraiment, tu es folle ! Lord Shesbury te forcera bien à l'obéissance ! Je ne comprends pas comment tu oses lui résister ! Moi, je ne suis plus rien qu'un pauvre petit oiseau tremblant quand il prend cet air-là, quand je sens sur moi son regard de maître.

Orietta leva les épaules, en jetant à Faustina un

coup d'œil de compassion dédaigneuse.

– Oui, tu es toute disposée à ramper devant lui comme chacun ici. Mais c'est une chose qu'on n'obtiendra pas de moi. S'il ne me trouve pas mise assez élégamment, qu'il me laisse vivre à ma guise, loin de ses hôtes. En tout cas, je te répète que je ne lui obéirai pas.

Cette fois, Faustina se révolta.

– Eh bien ! moi, je ne te suivrai pas dans cette voie ! C'est ridicule !... et c'est fou, je le répète ! Car tu joues là le rôle du pot de terre contre le pot de fer.

Orietta eut un petit rire d'ironie amère.

– Oui, je sais que je suis une bien petite personnalité en regard de Sa Seigneurie le marquis de Shesbury. Mais je ne veux pas moins conserver ma dignité et une certaine indépendance morale. Agis donc à ton gré, je ne puis t'en empêcher ; lord Shesbury n'aura ainsi à s'en prendre qu'à moi.

– C'est ridicule !... c'est fou !... répéta Faustina, en quittant la chambre, non sans colère.

Seule, Orietta se mit à réfléchir longuement.

Céder à la volonté de lord Shesbury, elle n'y songeait pas un instant. Sa fierté se révoltait contre cette volonté impérativement exprimée, devant les dons de cet étranger indifférent et hautain, qui tenait à ce que ses pupilles ne déparassent pas le cadre somptueux où il daignait les accueillir. Mais elle reprenait une idée qui, déjà, lui était venue à l'esprit, et qu'elle avait énoncée devant lord Shesbury, lors de l'entrevue où il avait fait connaître à Faustina et à elle ses décisions à leur égard. Elle écrirait à don Alberto Farnella, pour lui faire part de la situation et lui demander de libérer ses filles du joug et des bienfaits de l'étranger.

Pourvu qu'il fût revenu ! Et où lui écrire ? Le mieux était d'adresser la lettre à Faletti. Orietta se souvenait qu'il possédait tout près de là, autrefois, une vieille demeure délabrée, qui appartenait depuis des siècles à sa famille. En tout cas, c'était une chose à tenter.

« Quand j'ai dit à lord Shesbury que j'écrirais, il m'a répondu qu'il ne m'en empêcherait pas.

Donc, il ne peut me le reprocher, pensa Orietta. Et s'il se fâche, tant pis ! »

Distraitement, nerveusement, elle commençait de s'habiller pour le dîner. Sa pensée travaillait, cherchant les termes de la lettre qu'elle écrirait dès ce soir... Oui, dès ce soir ! Pourquoi attendre ? Si encore elle avait pu demander conseil... Mais à qui ?

Rose était trop jeune et Xénia d'une amitié trop récente. Le chapelain de Falsdone-Hall, excellent vieillard, commençait à voir obscurcir par l'âge une intelligence de tout temps médiocre. Mrs Rockton, l'élégante et poseuse dame de compagnie, déplaisait fort à Orietta, surtout depuis qu'elle avait remarqué ses œillades à l'adresse de lord Shesbury... M. Barford...

Celui-là semblait réunir toutes les qualités du parfait conseiller. Il s'était offert lui-même, avec une discrète bonté, pour guider Orietta si elle se trouvait dans l'embarras. Plus d'une fois, elle avait entendu faire son éloge, célébrer la dignité de son existence, vanter sa charité, son zèle pour le bien du prochain. L'esprit critique de Rose, lui-

même, restait indécis, ne trouvant pas à s'exercer sur lui. Seul, lord Shesbury... Mais que prouvaient les sarcasmes de lord Shesbury, et sa malveillance railleuse à l'égard d'un homme qui, moralement, devait le dépasser de cent coudées ? Bien au contraire, Humphrey Barford n'en pouvait être que rehaussé aux yeux des gens sérieux, des esprits réfléchis.

Orietta en jugeait ainsi. Mais il était bien singulier qu'elle éprouvât une sorte de répugnance à l'idée de se confier à l'homme le plus considéré, moralement parlant, de toute la contrée.

Non, elle agirait, du moins pour le moment, sans demander conseil à personne. Après tout, il était bien naturel qu'elle recherchât des nouvelles de son père, qui, hélas ! devait bien peu se soucier de ses enfants, puisqu'il les avait complètement abandonnées à un étranger sans plus entendre parler d'elles.

Cela avait été une pensée douloureuse pour Orietta, depuis qu'elle était sortie de l'enfance. Et aujourd'hui encore, en songeant à l'indifférence

paternelle, à la mère jamais connue, dont elle n'avait pas même un portrait, des larmes vinrent à ses yeux, un sanglot gonfla sa gorge.

« Ah ! je crains que, s'il existe encore, il ne veuille pas davantage se soucier de nous ! », pensa-t-elle avec angoisse.

Ces précautions assombrirent sa physionomie, pendant le dîner et la soirée de musique. Encore faisait-elle effort pour les éloigner, car elle ne voulait pas que Lord Shesbury la crût affectée par les reproches et l'ultimatum dont Faustina avait été la messagère.

Pendant que les hôtes masculins se trouvaient au fumoir, la conversation, entre les dames, fut tout occupée de la grande soirée que lord Shesbury donnait une quinzaine de jours plus tard. Châtelains et notabilités de la contrée y étaient conviés. De hautes personnalités viendraient de Londres, pour cette fête dont l'attraction serait Apsâra, la belle Hindoue, qui devait y danser, comme l'annonçait en ce moment lady Paméla.

– ... Lord Shesbury m'en a informée ce matin.

Nous la verrons donc enfin, la mystérieuse Apsâra.

– Quel bonheur ! s’écria Natacha. J’ai toujours rêvé de voir danser une bayadère... Tâchez de n’être pas souffrante ce jour-là, petite Rosy ?

La comtesse Sanzof se pencha vers lady Shesbury.

– Je ne sais trop si nous pourrions permettre cela aux jeunes filles ?

– Walter m’a dit que ces dames seraient très convenables.

– C’est que... je ne me fie pas beaucoup à Walter pour juger de cela. La seule présence de cette Hindoue à Falsdone-Hall est déjà un assez joli défi aux convenances. Peut-être sera-t-il prudent de laisser Natacha, Rose et les petites Farnella dans leurs chambres, ce soir-là.

– Rose en ferait une maladie. Quant aux Farnella... nous n’avons pas qualité, chère comtesse, pour leur interdire quelque chose... Leur tuteur seul peut le faire... et je doute qu’il y songe, acheva lady Shesbury, avec un mauvais

sourire.

La comtesse Sanzof hocha la tête et, baissant encore davantage le ton, elle murmura :

– Un étrange tuteur !... C'est une chose fort malheureuse pour ces jeunes filles, qui sont bien, très bien... à tous les points de vue. Orietta est faite pour tourner toutes les têtes. Et lui !... Oui, c'est vraiment une situation bien dangereuse !

Lady Paméla eut un léger mouvement d'épaules, en répliquant :

– Lord Shesbury, jusqu'ici, paraît laisser de côté cette petite Orietta, devant laquelle sont en admiration ses amis. L'orgueil, l'esprit d'indépendance de la jeune personne doivent déplaire, je suppose, à un homme de son caractère, si volontaire et si altier, qui, en outre, a coutume de voir les femmes mendier son attention. Orietta, elle, lui en veut parce qu'il l'a châtiée autrefois, tout enfant, à cause de son effronterie. Bref, ce sont deux natures qui semblent ne pouvoir jamais s'entendre.

– Ah bien ! tant mieux ! conclut M^{me} Sanzof.

XVI

Dix jours plus tard, Orietta reçut une lettre chargée, timbrée de Faletti. Sa main tremblait un peu en l'ouvrant. Difficilement, elle déchiffra la petite écriture aiguë qui couvrait deux pages d'un papier commun.

« Ma chère enfant,

« Je suis ici depuis un mois, revenu de ce lointain Brésil où j'ai gagné une maladie qui, peu à peu, me conduit à la tombe. J'en ai rapporté aussi une modeste fortune, suffisante pour me faire vivre jusqu'à la fin, mais qui ne me permet pas de subvenir à l'existence même d'une seule de vous deux. C'est donc vous dire mon impossibilité de répondre au désir que vous m'exposez.

« Je vois avec satisfaction que vous êtes une

noble et fière nature. Mais, en envoyant Faustina et vous vers lord Cecil Shesbury, j'obéissais à des motifs qui existent toujours aujourd'hui. Croyez-moi, enfant, acceptez sans scrupule tout ce que voudra faire pour vous l'actuel lord Shesbury. Moi, je ne puis rien... et je ne veux pas vous autoriser à secouer une tutelle dont a besoin encore votre grande jeunesse. Ne m'en veuillez pas, mon enfant ; je suis un homme qui a beaucoup souffert et qui meurt lentement, dans la tristesse de la solitude. Merci de l'affection que vous m'offrez ; elle me serait peut-être douce... ou bien... Non, je ne demande que vos prières, Orietta. Priez beaucoup pour votre père et votre mère, qui souffrirent tous deux en ce monde, afin que l'éternité leur soit meilleure.

« En gage de mon estime pour votre caractère, je vous envoie une somme de mille lires, dont vous disposerez à votre gré. C'est tout ce que je puis faire, à mon grand regret.

« Alberto FARNELLA. »

Orietta n'avait qu'à demi compté sur le succès

de sa démarche. Néanmoins, le désappointement amena des larmes à ses yeux. Puis elle relut cette lettre avec une certaine émotion. Ce père mourant, tout seul, qui semblait ne pas désirer voir ses filles... quelle chose singulière ! Pourquoi, aussi, après avoir loué sa fierté, l'engageait-il à accepter « sans scrupule » les dons de lord Shesbury ? Que voulait-il dire encore, par cette sorte de doute sur la douceur que pourrait lui donner l'affection de sa fille ?

« Oh ! vraiment, tout cela est énigmatique ! songea tristement Orietta. Mais ce qui est bien clair, c'est que je ne puis compter sur mon père, et qu'il me faut continuer de subir la tutelle de lord Shesbury ! »

Que cette obligation lui était amère !... chaque jour davantage ! Oui, il lui était si pénible de rencontrer lord Walter qu'elle sentait s'accélérer les battements de son cœur au seul bruit de ses pas, au seul son de sa voix.

Mais il fallait subir cette nécessité... Peut-être s'aviserait-il quelque jour de mettre ses pupilles dans une institution où elles achèveraient de

s'instruire. Il avait parlé naguère de leur donner des professeurs... Mais, depuis lors, il n'avait plus dit mot à ce sujet.

Entre ses doigts, Orietta froissait machinalement le billet envoyé par don Alberto. Qu'allait-elle faire de cet argent ? – le seul qu'elle pût attendre de son père, il le lui disait expressément. Eh bien ! elle le remettrait à lord Shesbury comme une minuscule compensation des dépenses faites pour elle et Faustina. Ce serait un geste, simplement – un geste de dignité, pour sa propre satisfaction à elle... puisqu'il ne le comprendrait certainement pas.

Le lui remettre ? Non, non, pas directement ! Elle frémissait à la pensée du regard, du sourire qui accueilleraient sa démarche. Oui, il sourirait, avec quelle ironie ! Il refuserait, d'un air de subtil dédain, la somme, infime pour lui, que lui tendrait Orietta. Cette pensée faisait bouillonner le sang dans les veines de la jeune fille. Mais il existait un moyen : mettre le billet sous enveloppe, avec un mot explicatif, et le faire porter chez lord Shesbury.

Après cela... Eh bien ! après cela, il lui en parlerait peut-être... ou bien il lui renverrait le billet, simplement. Orietta s'attendait à cela. Mais elle aurait fait le geste, en tout cas... Et, ensuite, elle essaierait d'obtenir de Mrs Barker que sa toilette pour la grande soirée du 2 juin fût payée sur cette somme. Bien qu'Orietta l'eût assurée qu'elle ne la mettrait pas, la femme de charge la lui faisait faire en même temps que celle de Faustina. Car, maintenant, Mrs Barker, ayant reçu de nouvelles et sévères instructions de son maître, ne voulait plus rien entendre sur ce chapitre.

Tout aussitôt, Orietta rédigea un court billet, glissa dans l'enveloppe la somme envoyée par don Alberto et sonna pour demander à la femme de chambre de la porter chez lord Shesbury.

Puis, la porte à peine refermée, elle se prit à penser de nouveau au sourire de lord Walter, quand il lirait cela... et elle frissonna de colère, d'un pénible émoi.

« Qu'importe, qu'importe ! », murmura-t-elle nerveusement.

Elle reprit la lettre du comte Farnella et la relut

encore. Étrange père, qui ne semblait pas le moins du monde désireux de revoir ses filles avant de mourir ! Non, ce n'était pas là qu'elle trouverait cet appui moral, cette forte affection dont son cœur aimant avait soif. Faustina n'était qu'un faible roseau qui se laissait griser, circonvenir... En Rose, elle trouverait plus de fidélité, plus de solide attachement. Mais Rose n'était qu'une enfant... Et Orietta sentait que, depuis peu de temps, quelque chose en son âme, en son esprit, avait mûri, s'était épanoui.

Elle pensa tout à coup :

« Il ne faut pas que je l'oublie, ma petite Rose... Nous devons faire une promenade cet après-midi. »

Et elle s'habilla rapidement, se coiffa d'une délicieuse petite toque de paille garnie par ses mains, adroites à toutes choses. Puis elle alla retrouver Rose, dont la figure maussade et fatiguée s'éclaira à sa vue.

– Voilà le soleil en votre personne, Orietta. J'en ai bien besoin, car je suis mal en train, aujourd'hui.

– Voulez-vous sortir quand même, ma chérie ?

– Oui, l’air me fera certainement du bien. Emportez un livre, nous nous arrêterons et vous me ferez la lecture.

Quelques instants plus tard, le fauteuil roulant, poussé par un domestique, s’engageait dans les jardins. Orietta marchait près de son amie. L’air était doux, le ciel un peu voilé de brume. Les parterres somptueusement fleuris, les épaisses charmilles, les vases et les statues de marbre, l’eau retombant en cascade dans les bassins par la bouche de tritons, de sirènes, ou de la gueule de dragons et d’autres animaux fantastiques, tout cet ensemble, d’une noble et magnifique harmonie, charmait et retenait les regards de la jeune fille, toujours comme si elle le voyait pour la première fois. Elle admirait d’ailleurs tout, en Falsdone-Hall, et sur ce point encore s’entendait bien avec lady Rose qui ne se trouvait jamais mieux que dans cette résidence.

Les promeneuses passèrent devant une allée de tilleuls au bout de laquelle on apercevait le parterre, débordant de fleurs, qui entourait le

pavillon, et celui-ci, blanc et mystérieux dans son cadre de verdure. Un Hindou, assis sur les degrés de marbre, caressait un petit singe posé sur son épaule.

– Orietta, pourvu que je ne sois pas malade le jour où dansera la bayadère ! dit lady Rose. Mais pourquoi ne la voit-on jamais ? Aux Indes, elles sortent, vont et viennent. J'ai interrogé Nortley à ce sujet ; il m'a répondu : « Elle obéit aux ordres de lord Shesbury. » Mais pourquoi Walter ne lui permet-il pas de sortir, sinon, paraît-il, pour se promener un peu dans le parterre, aux heures où personne ne vient de ce côté ?

– Je ne sais pas, Rose... Où voulez-vous vous arrêter ?

– Un peu plus loin, près du lac.

Peu après, les deux amies se trouvaient installées près de la belle nappe d'eau, encadrée de séculaires frondaisons. Le domestique reçut l'ordre de s'éloigner et de ne revenir qu'une heure plus tard. Puis Rose manifesta le désir de marcher un peu.

– Si vous n’êtes pas très à votre aise aujourd’hui, vous feriez mieux de vous abstenir, fit observer Orietta.

– Au contraire, je sens que j’en éprouverai du bien.

Elle semblait nerveuse, fébrile, et, quand elle prit le bras d’Orietta, celle-ci la sentit fléchir sur ses jambes.

– Rasseyez-vous, chère, je vous assure !

– Mais non !... Quelle idée ! Tenez, je marcherai seule...

Joignant le geste à la parole, elle quittait le bras de sa compagne, faisait quelques pas. Mais, aussitôt, elle chancela, tomba avant qu’Orietta pût la retenir. Son front heurta le socle d’une vieille statue moussue dressée au bord du lac. Orietta, en se penchant pour la relever, vit avec effroi qu’elle était évanouie et qu’un filet de sang coulait de sa tempe.

Elle appela de toutes ses forces :

– Luke !... Luke !

Mais le domestique était déjà trop éloigné

pour l'entendre. Où chercher du secours ? Le temps qu'elle courût au château, Rose perdrait beaucoup de sang.

Le pavillon ? Oui, c'était le plus près ! Elle allait essayer de porter la fillette jusque-là et demanderait à l'Hindou aperçu tout à l'heure de l'aider pour la transporter au château.

Si maigre que fût le corps de Rose, Orietta n'en pouvait plus quand elle atteignit le parterre du pavillon. Elle fit signe à l'Hindou, qui s'avança, visiblement surpris, et lui expliqua ce qu'elle attendait de lui.

L'homme, en mauvais anglais, répondit :

– Je ne peux pas sans la permission du maître.

– Mais cet enfant est la sœur de lord Shesbury !... et il faut qu'on la soigne tout de suite ! Votre maître ne peut être mécontent...

L'Hindou hésita, jeta un regard vers le pavillon et répondit :

– Le maître ne permet pas qu'on le dérange.

– Est-il donc là ?... Oui ?... Alors, c'est bien simple ! Il faut aller le prévenir que sa sœur est

blessée !

– Le maître ne permet pas, répéta inlassablement l’Hindou.

– Voyons, c’est odieux ! Je ne puis croire qu’il vous blâmerait de...

À ce moment, les portes de bronze, dont Orietta avait admiré les ciselures lors de la visite faite en compagnie d’Humphrey, furent ouvertes par une main impérieuse, et sur le seuil parut lord Shesbury.

– Eh bien ! qu’y a-t-il ? demanda sa voix brève, nuancée d’impatience hautaine.

– My Lord, lady Rose vient de tomber et de se blesser ! dit Orietta. Je l’ai portée jusqu’ici, et je demandais à cet homme de m’aider pour l’emmener jusqu’au château. Mais il ne voulait pas le faire sans votre permission et refusait d’aller demander celle-ci...

Lord Walter descendit rapidement les degrés de marbre et s’approcha de la jeune fille, rouge, fatiguée, qui retenait Rose entre ses bras défaillants.

– Elle a perdu connaissance ? Mieux vaut la soigner ici...

Tournant la tête vers l'Hindou, il lui dit quelques mots dans un dialecte de l'Hindoustan. Le serviteur s'éloigna aussitôt et entra dans le pavillon.

– Donnez-la-moi, miss Orietta... Vous n'en pouvez plus.

Il enlevait entre ses bras la blessée, avec autant de facilité que si elle eût été un léger oiseau.

– Venez, ajouta-t-il.

Elle le suivit, l'esprit absorbé par son inquiétude. Derrière lui, elle entra dans la pièce aux parois de santal incrusté d'argent, éclairée d'un jour mystérieux par les treillis de marbre des fenêtres. Il y flottait des senteurs complexes : délicats arômes de thé, parfums d'un fin tabac, effluves capiteux de jasmin et d'autres fleurs qui jonchaient les tapis de Perse, les meubles d'ébène admirablement fouillés, les coussins d'étoffes précieuses jetés sur le sol.

Le serviteur hindou était là, debout contre une

portière brochée d'or qui venait de retomber derrière lui. Il aida son maître à étendre Rose sur un divan, apporta une aiguière de cristal et de fins mouchoirs. Lord Walter lava la plaie, la banda fortement, puis il disparut dans la pièce voisine et revint apportant un petit flacon d'or ciselé, qu'il fit respirer à sa sœur. Rose, presque aussitôt, rouvrit les yeux et jeta un regard étonné sur lord Shesbury et sur Orietta, qui se penchait anxieusement vers elle.

– Qu'est-ce que j'ai eu ? murmura-t-elle.

– Vous êtes tombée. Ce ne sera rien, chère ! dit Orietta.

Rose porta la main à son front.

– Blessée ?

– Un rien. Il n'y paraîtra plus dans quelques jours... Asseyez-vous, miss Orietta, je vais faire prendre un cordial à Rose.

Walter avançait un siège à la jeune fille. Elle s'assit machinalement, en prenant la main froide de Rose. Les splendeurs orientales de cette salle, les parfums trop forts l'étourdisaient... Près

d'elle, sur une table d'ébène aux incrustations de nacre et d'argent, le thé se trouvait servi dans d'exquises tasses faites d'une porcelaine transparente, décorées par des artistes de l'Inde ancienne. Sur une peau de tigre était jeté un voile de mousseline blanche lamée d'or, d'une idéale finesse, et, à côté, gisaient des bracelets incrustés de pierres précieuses.

– Vous allez prendre le thé pour vous remettre de votre fatigue et de vos émotions, dit lord Shesbury à Orietta.

Et, sans écouter son refus, il versa le breuvage ambré dans une tasse que, sur son ordre, venait d'apporter l'Hindou, en même temps qu'un verre et un flacon où se trouvait le cordial destiné à Rose.

– C'est un vieux brahmane qui m'a donné cela, dit lord Walter en enlevant le bouchon fait d'un rubis taillé. Ce reconstituant est parfait, vous allez en juger, Rose.

À ce moment, le petit singe, entré derrière lord Shesbury et Orietta, s'avança et sauta sur l'épaule de la jeune fille, qui eut un cri d'effroi. Walter

étendit la main, saisit l'animal et le lança au loin, en jetant un ordre bref à l'Hindou.

– Oh ! ne lui avez-vous pas fait de mal ? dit Orietta.

– Il est trop souple pour cela... C'est un genre d'animal que je déteste, et j'ai interdit qu'il entre ici quand j'y suis.

– Moi non plus, je ne les aime pas. Mais je ne voudrais pas les faire souffrir.

Elle suivait des yeux le serviteur, qui emportait le singe derrière la portière brochée. Lord Shesbury, ayant versé le cordial à sa sœur, s'assit près d'Orietta et prit l'une des tasses préparées.

– Où étiez-vous quand cet accident est arrivé ? demanda-t-il.

Orietta lui donna les explications nécessaires. Il conclut :

– Je vais envoyer Roudra chercher le fauteuil et il ramènera Rose au château. Il faudra naturellement la faire mettre au lit tout de suite et envoyer chercher le docteur Sheston.

Rose leva sur son frère un regard de surprise reconnaissante. Elle était si peu habituée aux marques d'intérêt de sa part que la plus légère lui semblait d'une inappréciable valeur.

Lord Walter donna ses ordres à l'Hindou, qui s'éloigna dans la direction du lac. Rose, appuyant sa tête aux coussins, fermait les yeux avec lassitude. Orietta buvait son thé à petites gorgées, en souhaitant que Roudra revînt bien vite, car, vraiment, elle sentait en elle un étrange malaise. Lord Shesbury, du bout de son fin soulier, caressait le museau d'un des lévriers étendus à ses pieds.

– Aimez-vous toujours les chiens, miss Orietta ?

Il se tournait vers la jeune fille, qui répondit machinalement :

– Toujours, my Lord.

– Voulez-vous un des fils de Fady et de Léda ? Je le ferai élever pour vous.

Rose ouvrit les yeux, en disant avec vivacité :

– Oh ! oui, Walter, donnez-le-lui. Elle trouve

vos lévriers si beaux !

– Eh bien ! c'est entendu. Elle viendra le choisir elle-même un de ces jours.

– Je ne puis accepter, my Lord, dit Orietta.

Sa voix était un peu sourde, hésitante. Le malaise augmentait... Et voilà qu'en face d'elle, la portière brochée s'écartait légèrement ; deux longs yeux noirs apparaissaient, dans un visage couleur d'ambre clair – deux yeux sombres, chargés de haineuse curiosité. Ce fut une vision de quelques secondes. La portière retomba très doucement. Orietta, dans une sorte de vertige, entendit lord Shesbury qui répliquait :

– Mais si, vous accepterez, je le désire...

Et, presque aussitôt, il ajouta :

– Qu'avez-vous ? Êtes-vous souffrante ?

Rose, effrayée, s'écria :

– Que vous êtes pâle ! Qu'avez-vous chérie ?

– Un malaise... Ces parfums de fleurs, sans doute... Je vais prendre l'air...

Elle se leva, un peu chancelante. Le bras de

lord Walter s'offrit à elle.

– Appuyez-vous sur moi.

Elle eut un geste pour refuser... Mais non, elle était incapable d'aller sans aide jusqu'à la porte. Sa main fut saisie par celle de Walter, glissée sous le bras du jeune homme, qui l'emmena vers le seuil.

L'air, aussitôt, la ranima. Retirant sa main, elle dit en s'écartant légèrement :

– Je vous remercie, my Lord... Ne vous dérangez pas davantage ; je vais rester là jusqu'à ce que votre serviteur revienne.

Il rentra dans le pavillon et revint s'asseoir près de sa sœur, en disant :

– Miss Orietta se sent déjà mieux. Elle a dû être incommodée par ces fleurs, en effet... Cela ne vous gêne pas, Rose ?

– Pas du tout. J'ai un faible pour les parfums de fleurs, comme vous, et ils ne m'incommodent jamais.

– Notre père était ainsi. Et c'est, paraît-il, une disposition assez rare.

– En effet. Je connais jusqu’ici peu de personnes qui... Ah ! tenez, il y a Faustina !

– Faustina ?

Un éclair d’intérêt passa dans le regard de Walter.

– ... Faustina possède cette même immunité ?

– Oui, elle supporte très bien de rester longtemps dans une pièce renfermant des fleurs aux senteurs les plus fortes. Ma mère, elle, se trouve mal, et Orietta éprouve un peu de malaise... mais jamais si fort qu’aujourd’hui.

Lord Shesbury demeura un moment silencieux, en jouant distraitement avec une petite cuiller d’or ciselé. Puis il demanda :

– Vous vous entendez toujours bien avec Orietta, Rose ?

– Toujours admirablement ! Elle est si charmante ! Vous ne pouvez vous imaginer, Walter, la séduction de cette nature ! Et si loyale ! Oh ! je crois que c’est ce que j’aime le plus en elle !

À demi redressée sur les coussins, Rose

attachait sur son frère un regard éclairé par l'émotion, qui changeait singulièrement l'expression de sa physionomie.

– Vous avez en ce moment les yeux de notre père, Rosy, dit lord Shesbury.

Sa voix avait une intonation adoucie. Un peu de couleur vint aux joues pâles de Rose, qui murmura avec un timide regard de tendresse :

– Je suis contente de vous entendre dire cela, Walter.

Il eut un sourire fugitif et, du bout des doigts, donna une caresse au maigre petit visage.

– Tâchez de mériter que je vous le redise, en me regardant encore comme cela.

Puis il se leva, alla vers la porte et demanda :

– Eh bien ! miss Orietta ?

– Je me sens mieux, merci my Lord.

– Voici Roudra, annonça lord Shesbury.

L'Hindou arrivait en courant, poussant devant lui le fauteuil de lady Rose. Lord Walter prit sa sœur dans ses bras et l'installa sur le siège

roulant.

– À ce soir, Rose ; j’irai prendre de vos nouvelles.

Il salua Orietta et rentra dans le pavillon. L’Hindou, poussant le fauteuil, et Orietta, marchant près de lui, se dirigèrent vers le château. Rose fut portée dans sa chambre par Roudra, qui s’éloigna aussitôt. La femme de chambre, appelée, aida Orietta à coucher sa jeune maîtresse, puis alla prévenir lady Shesbury. Celle-ci accourut, se jeta sur Rose en s’écriant :

– Qu’y a-t-il. mon amour ? Tu es blessée ? Comment ? Mais comment ?

– Orietta va vous le raconter, maman, répondit la fillette avec lassitude.

Quand Orietta eut terminé son récit, Paméla dit, sur un ton pincé :

– Je vous aurais crue plus raisonnable. Oui, vraiment, je n’aurais pas supposé que vous laisseriez Rose commettre cette imprudence...

Rose l’interrompt vivement :

– Vous-même m’auriez laissée faire, maman.

Orietta ne voulait pas, d'ailleurs, et elle n'a pas eu le temps de m'empêcher... Puis je suis très heureuse de cet accident, au fond...

– Tu es heureuse ! répéta lady Paméla avec stupéfaction.

– Oui. parce que Walter a été bon pour moi... et c'est la première fois.

– Vraiment ? C'est, en effet, une rareté de sa part... Tu n'as pas aperçu la bayadère ?

– Non, dit Rose d'un ton de regret. Et je n'ai pas osé demander à Walter de me la faire voir.

Orietta eut un petit frémissement de malaise, au souvenir des sombres yeux entrevus. Elle restait d'ailleurs sous une impression pénible et acquiesça aussitôt au désir de Rose, qui voulait la voir demeurer près d'elle pour le reste de la journée.

– Vous excuserez Orietta près de nos hôtes, maman ? dit la fillette.

– Certainement, répondit lady Paméla, avec un coup d'œil malveillant vers la jeune fille.

En quittant l'appartement de Rose pour

rejoindre les invités de lord Shesbury dans le salon où ils prenaient le thé, elle rencontra Humphrey Barford, qui revenait de la pêche avec Farneuil. L'attirant à l'écart, elle lui raconta l'incident.

– J'espère que la blessure sera peu de chose, ajouta-t-elle. Rose ne semble pas trop secouée. Orietta m'a paru presque aussi pâle qu'elle.

– Effet de l'émotion éprouvée, puisqu'elle a de l'affection pour votre fille.

– Oh ! je n'y crois pas du tout ! riposta lady Shesbury. Cette fille est une intrigante, voilà tout.

– Intrigante ? Hum ! Elle n'en donne guère la preuve par son attitude à l'égard des jeunes gens qui sont tout prêts, cependant, à lui témoigner ouvertement leur admiration.

– Comédie !... Elle vise sans doute plus haut qu'eux. Lord Shesbury lui-même.

Humphrey secoua la tête.

– Non... pas pour le moment, du moins. J'ai remarqué qu'elle paraît l'éviter... Lui non plus ne donne pas l'impression de lui porter intérêt. Je

l'observe beaucoup quand elle est là, et je n'ai rien discerné... vraiment rien que de l'indifférence. Mais je me méfie quand même, car je le crois d'une force peu commune pour dissimuler ses impressions.

– Pensez-vous donc que, si cette jeune fille lui plaisait, il se gênerait pour les laisser voir, ses impressions ? dit lady Shesbury avec un petit ricanement.

– Oui, si, comme je le soupçonne, il est au courant de l'histoire véritable. Cela nous expliquerait une attitude dont, je l'avoue, je suis assez surpris de sa part.

Lady Shesbury lui lança un regard irrité.

– Parce que, décidément, vous jugez cette Orietta irrésistible ? En vérité, mon cher ami, c'est à se demander si vous-même n'êtes pas ensorcelé par cette sirène !

Il eut un petit rire amusé en posant sa main sur l'épaule de lady Paméla.

– Il y a longtemps que je suis ensorcelé, chère... mais pour une autre sirène. Et c'est pour

la vie, Paméla très aimée.

Il la regardait avec la plus caressante douceur. Et ce regard-là aveuglait toujours Paméla. Son bras entoura le cou d'Humphrey, tandis qu'elle murmurait passionnément :

– Oui, je sais bien que vous n'êtes qu'à moi !
Je sais que je n'ai rien à craindre de vous, mon ami !

XVII

Lady Rose, le surlendemain, se ressentait peu de l'accident et elle voulut que son amie, demeurée encore la veille près d'elle, reprît sa place dans le cercle des hôtes de Falsdone-Hall.

Orietta n'en avait aucune hâte. Elle redoutait surtout que lord Shesbury lui parlât au sujet de la somme envoyée par elle l'avant-veille. Mais il n'en souffla mot et parut à peine s'apercevoir de sa présence. Il se montra, d'ailleurs, d'humeur particulièrement changeante, fantasque, et d'un esprit sardonique dont Humphrey Barford et miss Porroby firent surtout les frais.

La belle Violet, toujours vêtue avec la dernière élégance, cachait sa mortification sous les plus suaves, les plus doux sourires. Mais, seule avec lady Shesbury, elle exhala tout son dépit et ses inquiétudes.

— Oh ! il sera difficile à prendre, je vous l'ai

dit, ma mignonne ! répliqua lady Paméla. Et ce ne sera pas un mari facile, j'en répons !

– Qu'importe ! De lui, je subirai tout !... Ah ! je ne désespère pas, Paméla ! Je veux... je veux de toutes mes forces qu'il arrive à m'aimer. Ce ne sera peut-être pas maintenant... mais j'aurai de la patience... Avec de la volonté, on arrive à tout, n'est-ce pas, chère Paméla ?

– Souvent, oui, mon enfant.

– Mais je voudrais que cette Aspâra ne fût plus là ! Je la déteste, cette Hindoue !... Croyez-vous que lord Shesbury lui soit très attaché ?

– Je crois, chère, qu'il ne s'attache à personne et qu'Aspâra n'est qu'une fantaisie dont le nom même sera vite oublié. Telle est, du moins, la réputation de lord Walter.

– Il n'y a ici, en dehors d'elle, personne qui puisse me faire tort. Xénia est laide, Natacha trop jeune. Faustina Farnella est jolie, mais fade au moral comme au physique. Orietta seule... Mais lord Shesbury ne paraît pas même la remarquer. Il est habitué aux hommages, à l'empressement

adulateur, et cette sotte fille fait la fière, se tient à l'écart. Cela est tant mieux pour moi... Mais, entre nous, Paméla, c'est le plus sûr moyen de s'aliéner un homme comme celui-là !

Lady Shesbury approuva, en se répandant en considérations désagréables sur Orietta qui, maintenant, se trouvait avoir deux ennemies en la personne de ces femmes également jalouses de sa beauté, du charme sans recherche qui attirait et retenait irrésistiblement l'attention, où qu'elle parût. Et, cependant, ni l'une ni l'autre ne soupçonnaient en elle une rivale.

Dans la matinée du surlendemain, Orietta eut une vive émotion. Ram-Sal, le serviteur hindou favori de lord Shesbury, vint l'avertir que son maître la priait de se trouver une demi-heure plus tard dans le hall, en tenue de sortie. Cette recommandation laissa un peu perplexe la jeune fille, car elle ne semblait pas s'appliquer à l'entretien qu'elle craignait. Toutefois, elle était anxieuse en se dirigeant vers le lieu désigné. Xénia et Natacha y entraient presque en même temps qu'elle. La seconde s'écria joyeusement :

– Êtes-vous aussi invitée à venir voir les chiens de lord Shesbury ? Il nous fait l'honneur, paraît-il, de nous les montrer lui-même.

– Je ne sais pourquoi il m'a convoquée ici... Mais sans doute...

Lord Walter paraissait en ce moment, descendant l'imposant escalier du hall. Il serra la main des jeunes filles en expliquant, pour Orietta :

– J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'accompagner mes cousines dans la visite que nous allons faire au chenil.

Orietta remercia avec un subit soulagement. Ce n'était donc pas pour lui parler de son billet qu'il la faisait venir ?

Le chenil était établi à plus d'un mille du château. Superbement aménagé, il renfermait, outre la meute, une des plus célèbres d'Angleterre, des spécimens des plus belles races du globe. Les lévriers de course occupaient un logement à part. Là, lord Shesbury montra aux jeunes filles les enfants de Fady et de Léda, ses

favoris.

– Il y en a un pour vous, mes cousines... et miss Orietta va aussi choisir le sien.

Natacha jeta un cri de joie. Xénia remercia avec un sourire de contentement. Mais Orietta voulut refuser.

– Non, my Lord, je ne puis accepter...

– Pourquoi donc ? Est-ce le souvenir du petit chien autrefois malmené par moi qui vous en empêche ?

– Peut-être, répondit-elle sans regarder Walter dont elle sentait sur elle les yeux souriants et ironiques.

– Quelle âme terriblement rancunière ! Je pensais l'apaiser par cette offrande propitiatoire...

Pourquoi raillait-il ainsi ? Quelle tempête il soulevait – involontairement sans doute ? – pour le plaisir de voir ce frémissant visage palpiter de colère, ces yeux d'un bleu sombre s'éclairer de lueurs d'orage, en se tournant vers lui !

– J'oublie très difficilement, my Lord... le bien comme le mal.

– Me voilà donc irrémédiablement condamné à votre inimitié ? Bah ! qu'en sait-on ?

Le sourire devenait plus moqueur encore sur les lèvres et dans les yeux de lord Walter.

– ... Je vais toujours faire élever pour vous un de ces lévriers... Voyez ce joli petit qui vous regarde, comme s'il choisissait en vous sa future maîtresse. Et Rose vous le donnera, si vous ne croyez pas devoir l'accepter de la main qui a tué votre chien.

– Non, certainement non ! s'écria Orietta.

Elle se reculait, en un mouvement de protestation, et jetait un regard indigné sur la main de lord Shesbury, une main fine, très élégante, qui ne laissait pas soupçonner sa force étonnante.

– Qui sait ? répéta-t-il avec une intonation plus ironique encore.

En sortant du chenil, lord Shesbury emmena ses compagnes visiter les écuries. Xénia et Natacha s'extasièrent devant les boxes magnifiques, devant les chevaux qu'ils

renfermaient. Orietta restait silencieuse, encore sous l'impression de la petite scène précédente. Lord Shesbury, en s'arrêtant devant une admirable bête à la robe blanche, la désigna en disant :

– Voilà une excellente monture de dame... Quand vous aurez pris des leçons d'équitation, miss Orietta, elle sera parfaite pour vous.

– Je ne vois pas la nécessité, pour moi, de prendre ces leçons-là, my Lord, répliqua sèchement Orietta.

– Eh bien ! je suis d'un avis contraire.

Décidément, il y avait aujourd'hui de la guerre dans l'air entre la trop fière pupille et le trop autoritaire tuteur, comme le fit observer Natacha en se retrouvant seule, un peu après, avec sa sœur.

– Je trouve Walter plutôt patient, dit Xénia.

– Oui, c'est vrai pour un homme qui n'a pas l'habitude d'être contredit et qui se fait si bien obéir... Orietta, elle, se montre peut-être susceptible.

– Quand on est pauvre, dépendante comme elle, c’est courageux... Cependant, je la crois un peu trop orgueilleuse, parfois... Et elle semble, en outre, avoir une sorte d’animosité contre lord Shesbury.

– Ce qui est la plus étonnante chose du monde !... Une femme qui n’est pas fascinée par lui ! Oui, vraiment, c’est un extraordinaire phénomène !

– Allons, petite fille, tu ne connais rien à cela, dit Xénia avec un sourire mélancolique.

– Je ne connais rien ? Est-ce que je ne sais pas que je suis assez sotte pour l’admirer de toutes mes forces ? Est-ce que j’ignore, ma bonne Xénia, que tu l’aimes de tout ton cœur ?

Le sourire disparut des lèvres de Xénia, dont le visage eut une crispation légère. Natacha lui jeta les bras autour du cou en murmurant doucement :

– Ma pauvre chérie... ma pauvre chérie !

XVIII

Quand Orietta sortit de sa chambre, le soir du 2 juin, Natacha, qu'elle rencontra, jeta un cri d'admiration :

– Vous êtes un rêve !... Oui, un rêve, Orietta !

Les fortes lampes qui éclairaient les corridors mettaient en pleine lumière la jeune fille, vêtue de tulle blanc qu'ornait, près de l'épaule, une branche de giroflées. Les mêmes fleurs, aux tons de feu, se mêlaient aux boucles soyeuses, dont elles avivaient les admirables reflets d'or. Dans cette toilette d'une simplicité raffinée, d'une élégance vaporeuse, la beauté d'Orietta apparaissait, en effet, réellement saisissante.

Souriant à l'enthousiasme de Natacha, la jeune fille lui fit, à son tour, compliment de la charmante robe qu'elle portait. Puis, elle se sépara d'elle pour aller chercher Rose, qui voulait entrer à son bras dans les salons.

Comme elle longeait le corridor menant à l'appartement de lady Rose, un pas se fit entendre derrière elle... Quelqu'un la rejoignit, et, tournant un peu la tête, elle reconnut M. Barford.

– Vous allez chercher notre petite Rose, miss Orietta ? La voilà ravie de pouvoir assister à cette soirée.

– Ravie, positivement. Il est vraiment bon de la voir s'intéresser à quelque chose, elle que tout ennuyait.

– Oui... et c'est grâce à vous. Réellement, vous l'avez transformée, moralement, du moins. Et comme le moral agit sur le physique...

– Je suis vraiment heureuse d'avoir pu lui faire quelque bien, pauvre chère Rose, bonne au fond, et vraiment affectueuse !

– Oui, vous lui avez fait un bien immense... et ceux qui l'aiment vous en seront toujours reconnaissants, Orietta.

Il prenait la tiède petite main, la pressait doucement, longuement. Sa voix avait des intonations de caresse. Il fermait à demi les

paupières en répétant :

– Toujours reconnaissants... toujours infiniment reconnaissants...

Étrange sensation ! Orietta ne voyait pas ce regard mi-clos et pourtant elle avait l'impression d'une insupportable chaleur s'en échappant.

– ... Où en êtes-vous, chère enfant, avec lord Shesbury ? Se montre-t-il moins autoritaire, plus accessible aux désirs que vous suggère votre fierté ?

– Je ne le crois pas susceptible de changer sur ce point.

– Heu ! non, en effet. Il faudrait trouver un moyen de vous libérer... J'y songe... j'y songe beaucoup. Je suis le plus dévoué de vos amis, mon enfant...

Réellement, ce regard la brûlait ! Elle retira sa main en murmurant : « Je vous remercie ! » et gagna la porte du salon de lady Rose.

M. Barford entra derrière elle. Rose, vêtue d'une légère soie bleu pâle, sortait à ce moment de sa chambre.

– Me voici prête, Orietta. Approchez, que je vous admire... Merveille des merveilles !... N'est-il pas vrai, Humphrey ?

M. Barford s'inclina en souriant discrètement.

– Je suis de votre avis, Rose.

– Violet sera malade de jalousie ! dit Rose avec jubilation. Elle paraîtra laide près de vous, ma chérie !

– Voyons, Rose, pas d'exagération ! protesta Orietta avec un peu d'impatience.

Elle ressentait un inexplicable malaise d'entendre ces appréciations enthousiastes de Rose en présence de M. Barford. Celui-ci le devina-t-il ?... En tout cas, il coupa court à l'admiration de sa jeune cousine en lui offrant son bras pour la conduire aux pièces de réception.

– Non, si cela ne vous contrarie pas, je prendrai celui d'Orietta, répondit la fillette. Je suis une trop vilaine petite gringalette pour un cavalier comme vous.

Et, avec un rire nuancé d'amertume, elle mit sa main sous le bras d'Orietta.

Le salon chinois, la galerie de marbre, étaient magnifiquement décorés de lumières et des fleurs les plus rares. Dans la galerie se trouvait dressée la scène où devaient jouer des acteurs de Londres et danser Aspâra. Plus de la moitié des invités étaient déjà là quand apparurent lady Rose, Orietta et Humphrey.

Depuis l'arrivée de Sanzof et des amis de Shesbury, il y avait déjà eu à Falsdone-Hall quelques réceptions, mais assez restreintes. Orietta et Faustina étaient donc peu connues des relations de lord Shesbury et de sa belle-mère, dont la plupart ignoraient leur existence. Faustina, habillée comme sa sœur, venait de passer à peu près inaperçue. Mais il en fut autrement d'Orietta. Les questions se croisaient, chuchotées, d'un bout à l'autre de la galerie et des salons.

Orietta, gênée par tant de regards, faisait néanmoins bonne contenance. Rose et elle, toujours accompagnées d'Humphrey, gagnèrent l'endroit de la galerie où se tenait lady Shesbury, non loin de son beau-fils, qu'elle aidait à

accueillir les invités.

– Je vous présente ma fille, ma chère Rose ! dit lady Paméla, en s’adressant aux personnes qui l’entouraient.

Un fauteuil fut avancé pour la fillette, aussitôt entourée. Orietta restait seule, à quelques pas de là. Mais M. Barford s’avança et, de la plus affable manière, la présenta à plusieurs personnes présentes, femmes d’âge, appartenant aux plus aristocratiques familles.

– Miss Orietta Farnella, qui fut, ainsi que sa sœur, la pupille du défunt lord Shesbury.

Puis, Humphrey poussa un siège près de celui de Rose, pour que la jeune fille pût s’asseoir sous l’égide de son amie.

Elle lui fut reconnaissante de cette aide si discrètement donnée et le remercia d’un regard, en songeant :

« Lord Shesbury est là, tout près... et il ne s’est pas dérangé pour me présenter, lui qui se targue si bien de ses droits de tuteur. »

Bientôt, elle fut très entourée. Xénia, Natacha

vinrent la retrouver ; sir Piers, Farneuil, Herbert Nortley accoururent, empressés à lui adresser de chaleureux compliments.

Bon gré, mal gré, lady Shesbury dut la présenter à des personnalités qui en exprimaient le désir. Puis, ses amis l'emmenèrent pour choisir une place devant la scène, car les acteurs allaient bientôt se faire entendre.

Lord Shesbury faisait les honneurs de ses salons avec une courtoisie nonchalante. Orietta avait déjà pu constater de quel encens était saturé ce jeune homme, par son entourage et par tous ceux qui l'approchaient. Ce soir, elle vit les hommes les plus éminents, les femmes les plus charmantes de la haute aristocratie l'entourer de véritables hommages, lui offrir le tribut des plus délicates flatteries. Et elle songea :

« Comme je dois l'irriter, moi, pauvre petite personnalité qui veut rester le front haut devant lui ! »

Violet, vêtue de tulle mais garni de bleuets, de coquelicots et d'épis de blé, apparaissait dans tout l'éclat de sa beauté. La vue d'Orietta l'avait un

moment saisie ; mais elle se remit vite, en constatant que lord Shesbury n'avait eu qu'un regard distrait, lointain, pour sa trop belle pupille.

L'admiration des autres, peu importait... jusqu'à un certain point, du moins, car miss Porroby détestait volontiers celles qui lui enlevaient le sceptre de la beauté. Or, incontestablement, on ne parlait, ce soir, que de cette « adorable », cette « éblouissante » miss Farnella.

Quand la pièce fut jouée, les invités se dispersèrent dans les salons, gagnèrent le buffet, le fumoir ou la salle de jeu. Tous attendaient avec impatience la danse d'Apsâra. À mi-voix, avec mille précautions, certains déploraient que lord Shesbury eût causé le scandale d'amener cette bayadère à Falsdone-Hall. Mais, hélas ! il y avait fort à craindre qu'il fût, sous le rapport moral, tout semblable à son père !

La scène était décorée de plantes exotiques, de soies tissées d'or, éclairées par une lumière atténuée. Dans cette douce clarté apparut une femme vêtue d'un corselet de velours couleur de

pourpre et d'un pagne de soie noire, enveloppée de mousseline noire zébrée d'argent. Deux plaques d'or serties de rubis retenaient, de chaque côté des tempes, ses cheveux sombres comme l'ébène. Autour de ses bras et de ses chevilles s'enroulaient des bracelets fulgurants de pierres précieuses. Une plaque d'or et de rubis tombait sur sa poitrine, retenue par une chaîne de perles.

En quelques pas légers, elle fut au milieu de la scène. Et elle commença de danser. Elle était mince, d'une souplesse de liane ; elle avait de grands yeux noirs brillants, allongés par la peinture, dans un visage très pur de ligne, couleur d'ambre pâle. Sa danse était grave et noble. Elle mimait la prière d'une femme à celui qu'elle aime et qui l'abandonne. Sa figure, d'abord presque hiératique, s'animait, devenait ardente et douloureuse. Le corps se ployait dans une attitude désespérée, les yeux devenaient sombres comme les plus noires ténèbres.

Et Orietta les vit s'arrêter sur elle. Tant que dura la danse de cette femme, interminablement, lui sembla-t-il, – ces yeux ne la quittèrent pas.

Elle en éprouvait un véritable vertige et essayait de détourner les siens. Mais ils revenaient toujours à l'Hindoue, éblouis un moment par les feux des bijoux qui ornaient les membres, le front, la poitrine, jusqu'aux doigts de pieds d'Apsâra. Et les sombres prunelles se rencontraient encore avec eux, chargées de redoutables pensées. Un instant seulement, elles s'en détournèrent. Apsâra venait de presque s'agenouiller, suppliant un être invisible. Le désespoir crispait son visage et courbait son corps souple drapé dans les voiles noirs. Puis elle se redressa aussitôt, palpitante, la tête renversée, les bras levés ; Orietta revit ses yeux attachés sur elle, l'espace de quelques secondes. Et elle frissonna d'y découvrir tant d'étrange haine.

Des applaudissements enthousiastes saluèrent la bayadère quand elle quitta la scène. On chercha lord Shesbury pour le féliciter du spectacle offert à ses hôtes. Pendant la danse d'Apsâra, il était demeuré debout, non loin de la scène, près d'un massif de roses, par conséquent invisible pour l'Hindoue. Distraitement, il répondit : « Mais oui, si vous le voulez », à ceux

qui exprimaient le désir de porter leurs compliments à Apsâra. Il semblait préoccupé, peu soucieux d'écouter les commentaires enthousiastes sur la belle bayadère, ni les regrets de ceux qui revenaient en annonçant que la danseuse était partie aussitôt, escortée de ses serviteurs hindous.

– Vous nous donnerez encore ce véritable régal, mon cher Shesbury ? demanda l'un des personnages importants de la réunion.

– Non, vraiment, je ne le pense pas, répondit froidement lord Walter.

Sans écouter le concert de regrets qui s'élevait, il se dirigea vers sa sœur, qu'Orietta aidait à quitter sa place.

– Eh bien ! Rose, pas trop fatiguée ?

– Non, réellement... Et j'ai été si intéressée !... Comme cette Apsâra danse bien et quelle singulière beauté ! Mais elle a des regards que je n'aime pas... Et ils étaient presque toujours dirigés de notre côté, ce qui finissait par me donner un malaise... Pas à vous, Orietta ?

– Oui, un peu... murmura la jeune fille.

Maintenant, c'était un autre regard qui lui donnait le vertige, des yeux chatoyants comme l'onde sous le soleil et ardents comme une flamme. Elle baissa les siens en frissonnant un peu au son de la voix moqueuse qui disait :

– Vous êtes de jeunes personnes bien impressionnables ; Apsâra jouait un rôle et elle le jouait très bien. Elle n'est qu'une femme comme les autres, ni meilleure ni plus mauvaise.

Rose secoua la tête :

– Je n'aime pas cette figure !

– Elle est cependant bien intéressante ! Nous l'avons tant admirée ! dit la voix chantante de miss Porroby.

Violet surgissait près de lord Shesbury, en attachant sur lui le plus câlin des regards.

– Oui, nous avons été complètement sous le charme ! ajouta lady Paméla qui suivait sa cousine. Te voilà satisfaite, Rose ? Maintenant, je crois qu'il serait très raisonnable d'aller te reposer.

– Du moment où j’ai vu la danse d’Apsâra, me voilà contente, en effet... Chère Orietta, voulez-vous me reconduire chez moi ?... Puis vous reviendrez vite, pour ne rien perdre des plaisirs de cette soirée.

– J’aimerais rester près de vous, Rose, car je me sens très fatiguée.

– À quoi songez-vous ?... Que diraient sir Piers et tous ceux qui ont déjà sollicité d’être vos danseurs ?

– Peu importe. Je ne me sens pas le désir de danser ce soir.

– Voyons, Orietta...

– N’insistez pas, Rose, interrompit lord Shesbury impérieusement.

Sur ces mots, il serra la main de sa sœur, celle d’Orietta, puis s’éloigna, tandis que lady Shesbury et Violet échangeaient des coups d’œil surpris et satisfaits.

Lady Rose, tout à coup maussade, prit congé de sa mère et quitta la galerie par une porte latérale, en s’appuyant au bras d’Orietta. Porroby

glissa à l'oreille de sa cousine :

– Pas aimable pour miss Farnella, lord Shesbury !

– Non. Pas un mot de regret... rien ! La jeune personne n'est décidément pas dans ses bonnes grâces !

Violet exultait. L'ombrage que lui portait la beauté d'Orietta disparaissait. Elle ne vit pas, il est vrai, se réaliser son espoir d'avoir lord Shesbury comme cavalier ; mais cette déception fut adoucie par le fait qu'il ne dansa avec personne. On le vit se promener dans les jardins, en fumant, avec quelques-uns de ses hôtes masculins, et aucune des plus jolies femmes présentes ne fut honorée, ce soir-là, de son attention.

Lady Rose avait regagné son appartement de fort mauvaise humeur contre son frère.

– S'il en avait témoigné le désir, déclara-t-elle, vous seriez revenue pour danser.

– Lord Shesbury a compris que j'étais réellement désireuse de me reposer, répondit

Orietta, non sans quelque nervosité. D'ailleurs, eût-il insisté que je n'aurais pas agi autrement.

– Ainsi, vous êtes réellement fatiguée ?... Oui, il est vrai que vous avez une mine un peu défaite, chère Orietta.

– J'ai surtout un mal de tête qui menace de devenir affreux. Si vous n'avez pas besoin de moi, Rose, je vais me retirer.

– Mais je crois bien !... Et couchez-vous vite, ma pauvre chérie !

Dans son lit, Orietta ne put trouver le sommeil. La douleur martelait ses tempes, des frissons nerveux l'agitaient. Dans son cerveau fatigué, la vision d'Apsâra la danseuse revenait sans cesse. Apsâra avec ses longs yeux noirs chargés de haine. Puis, un autre regard se substituait à celui-là, regard mi-clos, qui laissait passer une lueur brûlante. Orietta, toute frémissante d'effroi et de répulsion, essayait d'en écarter sa pensée. Mais qu'était-ce que celui-là, qui tout à coup faisait s'évanouir les autres ? Qu'étaient-ce que ces yeux, ardents comme une flamme, fascinants comme l'eau profonde, sur

laquelle se joue la lumière ? Un rêve, évidemment... Oui, encore sous l'impression étrange produite sur elle par Apsâra, elle avait rêvé...

Apsâra ! De nouveau, la belle Hindoue se montrait à elle. Non plus dans ses voiles noirs, mais enveloppée dans la mousseline blanche lamée d'or qui gisait sur la peau de tigre, au pied du divan où, l'autre jour, lord Shesbury avait étendu sa sœur blessée. C'était dans le décor de sa salle orientale, dans l'atmosphère saturée du grisant parfum des fleurs répandues, qu'Orietta se la représentait maintenant... Et toujours cette femme la regardait avec une sombre haine...

Vers le matin, Orietta s'endormit d'un lourd sommeil. Elle se réveilla tard et très lasse. Quand elle se fut habillée pour le lunch, elle descendit chez lady Rose qui, elle aussi, avait mal dormi et rêvé d'Apsâra.

– Quoi qu'en dise Walter, cette femme a un regard inquiétant... Mais elle est très belle, ne trouvez-vous pas ?

– Très belle, certainement.

La voix d'Orietta avait un peu frémi.

– Je vais rester couchée encore, dit Rose. Allez au lunch, chère Orietta ; puis vous reviendrez me tenir un peu compagnie et vous ferez ensuite un tour dans les jardins pour vous remettre d'aplomb, car vous n'avez pas une fameuse mine, ce matin.

Ce fut aussi l'avis des demoiselles Sanzof quand Orietta parut dans la petite bibliothèque où elles s'entretenaient de la soirée avec sir Piers, Farneuil et Humphrey Barford.

– Vous avez mal dormi, chère ?... dit Natacha. Pas moi. Mais j'ai rêvé que la bayadère tombait morte tout à coup... Pas folâtre, dites donc, la belle Apsâra. Mais sa danse est expressive...

– Et sa physionomie aussi, ajouta sir Piers. C'est, dans son genre, une beauté remarquable... un peu féline, un peu inquiétante... Mais, après tout, ce n'est peut-être qu'une apparence qu'elle prend, quand elle se trouve en public.

– Non, sir Piers, Apsâra a bien le caractère de sa physionomie.

Herbert Nortley entra, et c'était lui qui répliquait à sir Piers.

– Alors... heu ! je ne me fierais pas du tout à cette belle créature ! Quand elle éprouve quelque déplaisir, elle doit être plutôt... inquiétante, comme je le disais tout à l'heure.

Herbert Nortley eut un sourire discret. Très expansif et très causant sur d'autres sujets, il restait impénétrable dès qu'il était question de tout ce qui se rattachait à l'existence, aux faits et gestes de lord Shesbury.

Ce matin-là, le maître du logis ne parut pas au lunch. Miss Porroby s'y montra fraîche et parée, tout comme si elle n'avait point passé une bonne partie de la nuit à danser. Orietta réprima à peine son impatience quand, avec un petit sourire protecteur nuancé d'ironie, Violet s'informa si sa fatigue était passée.

– Non, miss Porroby, pas encore. Je n'ai pas, comme vous, l'habitude des distractions nocturnes.

– C'est bien ce qu'a compris, sans doute, lord

Shesbury, en vous permettant de vous retirer avec lady Rose. Vous êtes si jeune encore !

– Je ne lui ai pas demandé cette permission, riposta sèchement Orietta.

– Non... mais il vous l'a donnée en défendant à sa sœur d'insister, dit Violet, accentuant l'ironie de son sourire.

Orietta dédaigna de répliquer. Elle avait déjà remarqué que miss Porroby affectait de la traiter presque en enfant, la mettant sur le même plan que Rose, et feignant une douce indulgence pour elle, comme elle l'eût fait pour une fillette sans expérience. Mais Orietta ne s'y trompait pas. Elle sentait le jeu de la comédienne et, sans deviner la raison qui faisait ainsi agir Violet, méprisait celle-ci pour sa fausseté, autant que pour son adulation pour lord Shesbury.

XIX

Vers trois heures, cédant à l'insistance de Rose qu'elle avait rejointe après le lunch, Orietta alla mettre un chapeau pour faire une promenade dans les jardins. Elle se sentait nerveuse et comme accablée par un malaise moral. Tandis qu'elle avançait entre les merveilleux parterres, ou dans l'ombre des allées séculaires, l'obsédante vision d'Apsâra se présentait encore à son esprit. Quelle étrange, inexplicable impression cette femme avait-elle donc faite sur elle ?

« Je ne croyais pas avoir un cerveau si faible ! » songeait-elle en s'irritant contre elle-même.

Évitant de passer devant l'allée d'où l'on voyait le pavillon hindou, Orietta gagna le lac. C'était là le but ordinaire de ses promenades avec lady Rose. Elle aimait cette superbe pièce d'eau où se reflétaient les sombres frondaisons des

arbres qui l'entouraient. Sur l'onde profonde, aux teintes glauques, dorées aujourd'hui par une chaude lumière de juin, voguaient des cygnes, le fier oiseau que l'on trouvait dans le blason des marquis de Shesbury.

Orietta s'assit au pied de la statue contre le socle de laquelle lady Rose s'était blessée. Elle se sentait un grand désir de solitude et savait que personne ne viendrait la déranger ici. Lady Paméla, les Sanzof, Violet, sir Piers et Louis de Farneuil étaient partis de bonne heure pour une excursion assez lointaine. Nortley avait dû se rendre à Aberly et M. Barford à son logis. Quant à lord Shesbury, sans doute se trouvait-il dans ses appartements – à moins qu'il ne fût au pavillon hindou.

Les yeux attachés sur l'eau que ridait un souffle d'air, Orietta restait immobile, comme engourdie dans sa rêverie. Le bruit d'un pas léger sur l'herbe, derrière elle, lui fit tourner la tête. Elle ne put retenir une exclamation à la vue d'Apsâra qui surgissait de l'ombre des vieux arbres.

L'Hindoue était enveloppée de voiles blancs lamés d'or, telle que l'avait vue Orietta pendant ses obsessions nocturnes. Dans ses longs yeux sombres étincelait une haine sauvage qui éclata en ces mots prononcés en anglais :

– Vous allez mourir !

Et elle se jeta sur Orietta. Mais celle-ci avait eu le temps de se lever, de reculer en arrière d'un bond souple. Elle étendit la main et saisit le bras d'Apsâra, qui tenait un fin poignard. Ce fut alors une lutte entre ces deux femmes jeunes, souples, de même taille. Mais Apsâra, plus âgée, avait une vigueur supérieure. Orietta se sentait faiblir dans sa résistance. Elle voyait près d'elle le visage crispé de l'Hindoue, ses yeux flamboyants, et elle songeait :

« Je suis perdue !... »

Mais quelqu'un bondit soudainement vers elles, saisit le poignet qu'allait abandonner la main défaillante d'Orietta et le broya... Apsâra jeta un cri de douleur, lâcha le poignard. Celui qui intervenait ainsi – l'Hindou Ram-Sal, le serviteur préféré de lord Shesbury – prononça

quelques mots dans une langue inconnue d'Orietta. La bayadère laissa retomber l'autre bras qui serrait la taille de la jeune fille. Elle était livide et ses lèvres tremblaient. Sans une parole, elle se détourna, puis disparut sous les arbres, dans la direction du pavillon.

Orietta, maintenant, se sentait défaillir. Ram-Sal la soutint, en disant à mi-voix, dans un excellent anglais :

– Je vais vous accompagner jusqu'au château, miss. Mais peut-être voulez-vous vous asseoir un peu, auparavant ?

– Non, j'aime mieux essayer de marcher.

Ram-Sal se pencha pour ramasser le poignard. Puis il emmena doucement Orietta, d'abord presque inconsciente. Elle ne reprit un peu ses esprits qu'en arrivant au bas des terrasses. Alors, elle retira son bras appuyé à celui de l'Hindou avec l'idée, vague encore, qu'on s'étonnerait, qu'on la questionnerait... et qu'elle aimait mieux ne rien dire de ce tragique incident.

Ram-Sal la laissa gravir lentement les degrés,

mais en la surveillant avec attention, prêt à intervenir en cas de défaillance. Ils atteignirent ainsi la terrasse supérieure. Là, Orietta s'arrêta, frissonnante et glacée, en dépit de la chaude température.

– Laissez-moi ici, dit sa voix un peu tremblante. Je ne voudrais pas que lady Rose apprît ce qui vient de se passer ; elle en serait trop effrayée... Aussi vous demanderai-je de garder le silence à ce sujet... Et merci, merci, car vous m'avez sauvé la vie !

L'Hindou s'inclina sans mot dire. À ce même moment, d'une des portes vitrées de la bibliothèque, surgit lord Shesbury. En quelques pas rapides, il fut près d'Orietta, qui reculait un peu à sa vue en frissonnant plus fort. Lui, était pâle et son regard s'attachait sur la jeune fille avec une expression d'angoisse contenue.

Il adressa une question à Ram-Sal, qui répondit dans le même dialecte. Puis, sa main se posa sur le bras d'Orietta :

– Allez vite prendre quelque chose de réconfortant et vous mettre au lit, ma pauvre

enfant, dit-il avec un accent de douceur qu'elle ne lui connaissait pas. Je vais faire appeler un médecin...

– Non, non, c'est inutile !

Elle s'écartait et la main de lord Walter retomba. Très pâle, sans le regarder, elle poursuivit d'une voix frémissante :

– Je voudrais que ce... cette agression ne fût pas connue, à cause de lady Rose. Voilà pourquoi je vais aller me remettre un peu dans ma chambre avant de retourner chez elle.

– J'ai le même désir que vous. Mais je ne voudrais pas, néanmoins, qu'il se réalisât aux dépens de votre santé. C'est déjà trop que cette criminelle, cette folle...

Une lueur de sauvage colère passait dans son regard. Orietta ne la vit pas, mais elle frémit au souvenir du visage de haine, du bras armé levé sur elle.

– Tâchez de n'y plus penser, Orietta, dit la voix si étrangement adoucie. Vous n'aurez plus rien à craindre d'elle, à l'avenir... Et allez vite

vous remettre de cette grande émotion.

Il lui tendit sa main, serra les petits doigts si froids qui s'offraient avec effort, eût-on dit.

– Voulez-vous que Ram-Sal vous accompagne jusque chez vous ? demanda-t-il, en se penchant pour essayer de voir les yeux qui restaient à demi cachés sous leurs cils baissés.

– Non, merci, my Lord... lady Rose pourrait le savoir et m'interroger, répondit-elle hâtivement.

Et elle s'éloigna, un instant suivie du regard par lord Shesbury. Puis, celui-ci se tourna vers Ram-Sal, qui se courba dans une humble et craintive attitude.

– Tu n'as donc pas pu l'empêcher d'arriver jusqu'à miss Farnella ? dit-il avec une dure impatience.

– Non, seigneur... Elle est habile et rusée... elle se glisse comme un serpent. C'est Armâni qui est venue me dire : « Apsâra vient de quitter le pavillon. » Alors j'ai couru... mais elle avait de l'avance et elle court encore mieux que moi... Je suis arrivé juste à temps, car miss Farnella était à

bout de forces... Pardonne à ton serviteur, seigneur, il a fait de son mieux !

Il tremblait, presque prosterné, les mains jointes au-dessus de sa tête.

– Je te pardonne, puisque tu as sauvé miss Farnella, dit brièvement lord Walter.

Et, tournant les talons, il se dirigea vers les degrés des terrasses.

Un pli profond barrait son front ; la colère contenue donnait à ses yeux un éclat violent. Il marchait vite, d'un pas souple et nerveux, en se dirigeant vers le pavillon.

Sa main ouvrit la porte de bronze. Il entra dans la salle parfumée de jasmins, de roses, et de la fumée odorante qui s'échappait de cassolettes précieuses. Un corps enveloppé de voiles blancs lamés d'or était étendu sur la peau de tigre. Shesbury s'approcha, puis s'arrêta avec une sourde exclamation... Les longs yeux noirs étaient sans regard, le visage figé dans l'immobilité de la mort.

Walter se pencha et vit un petit poignard à

manche de jade enfoncé à la place du cœur.

Pendant quelques secondes, il considéra la belle figure sans vie, qui gardait une expression de désespoir. Sa physionomie ne laissait voir d'autres traces d'émotion qu'un léger frémissement des lèvres. Il murmura :

– Deux mortes sur ma route... c'est beaucoup !

Puis il se détourna, alla à une fenêtre et appela :

– Roudra !

Le serviteur hindou entra. En quelques mots brefs, lord Shesbury lui expliqua qu'Apsâra venait de se suicider, qu'il voulait que cette circonstance demeurât ignorée de ses hôtes, lesquels devaient croire à une mort naturelle. Ses ayahs¹ allaient donc lui rendre les derniers devoirs et la veiller, en attendant qu'il eût fait faire les démarches pour la transporter aux Indes.

Puis, Walter quitta le pavillon où dormait de son dernier sommeil Apsâra, la belle bayadère.

¹ Servantes.

XX

On apprit le lendemain, à Falsdone-Hall, que la danseuse hindoue était morte subitement sans doute d'une rupture d'anévrisme, dit lord Shesbury, qui annonçait la nouvelle à ses hôtes sans apparence d'émotion.

Il y eut beaucoup d'exclamations de surprise et de regret, des éloges adressés à la beauté, au talent de la morte... Mais Violet, un peu après, dit à l'oreille de sa cousine :

– Ah ! je la détestais, cette Apsâra ! Au moins, elle ne sera plus sur mon chemin !...

– Tu en trouveras d'autres, ma pauvre chère ! Il te faut de la patience, je te l'ai prédit !

Orietta apprit cette mort par lady Rose, qui voulut monter à sa chambre dans l'après-midi. Car, la veille, elle avait dû se coucher aussitôt rentrée, en faisant dire à la fillette qu'elle se

trouvait plus souffrante. La fièvre ne l'avait pas quittée de toute la nuit et à peine céda-t-elle un peu aujourd'hui.

En entendant Rose lui annoncer qu'Apsâra avait été trouvée morte, Orietta eut un sursaut et répéta avec une sorte d'effroi :

– Morte ?... Morte ?... De quoi ?

– Walter suppose que c'est une rupture d'anévrisme.

– Ah ! lord Shesbury... Mais le médecin ?

– Il n'a pas fait appeler le médecin, puisqu'elle était morte.

– Mais pour savoir...

– Qu'importe que ce soit une cause ou une autre, puisque c'est une mort naturelle !

– Ah ! oui... une mort naturelle... dit Orietta, avec un léger frisson.

Rose regarda son amie d'un air de surprise un peu inquiète. Orietta s'en aperçut et essaya de sourire.

– J'ai le cerveau bien fatigué, ma petite Rose.

Cette fièvre m'a brisée. Mais je sens que demain je serai mieux...

– Chère entêtée, qui ne veut pas qu'on demande le médecin !... Mais, demain, s'il n'y a pas de sensible amélioration, vous aurez beau protester, il faudra en passer par là ! Faustina m'a dit que Walter vous en avait fait avertir par elle. Donc, tâchez de nous montrer demain une meilleure mine, bien chère Orietta.

Puis elle quitta son amie, ne voulant pas, dit-elle, la fatiguer. Et, sur la prière de la malade, elle alla informer Mrs Rockton et Faustina qu'elle désirait demeurer seule pour essayer de sommeiller.

Les demoiselles Sanzof étaient venues la voir, lady Shesbury et sa cousine avaient cru devoir faire une rapide apparition. Dès le matin, Ramsal était venu s'informer, au nom de son maître, comment miss Farnella avait passé la nuit. Faustina lui avait appris combien sir Piers, M. de Farneuil et M. Nortley s'étaient inquiétés de sa santé. Elle avait ainsi reçu de chacun des preuves de sollicitude, réelle ou simulée. Reconnaisante

des unes, indifférente aux autres, elle souhaitait surtout en ce moment la solitude, le repos de l'esprit. Celui-ci, hélas ! n'était pas facile à trouver ! Le drame de la veille, se superposant à l'impression reçue de la danse d'Apsâra, avait assez profondément ébranlé sa nature, cependant énergique. Et voici que lady Rose, sans le savoir, venait d'ajouter encore à l'agitation de son âme.

Apsâra morte... Et elle entendait la voix aux intonations adoucies qui disait : « Vous n'aurez plus rien à craindre d'elle, à l'avenir... »

Que signifiaient ces mots ? Comment pouvait-il être assuré que, cette femme vivante, elle ne pourrait plus tenter de recommencer le geste criminel ?... Tandis que morte...

Orietta frissonnait. Elle songeait :

« On le dit violent, comme beaucoup de sa race. Autrefois, j'en ai eu la preuve... N'aurait-il pas... tué cette Apsâra dans un geste de colère ? Ou bien ne s'est-il pas arrogé les droits d'un justicier ? »

Puis, une autre pensée lui fit trouver celle-là

folle, invraisemblable. Lord Shesbury aurait tué la belle Apsâra ? Pourquoi ? Parce qu'elle s'était attaquée à une pupille qui ne lui inspirait qu'indifférence ? Oui, cette supposition apparaissait réellement invraisemblable !

« Entre elle et moi, il n'aurait pas hésité à choisir », pensa-t-elle, riant amèrement, en elle-même, de ces sottises idées qui lui venaient à l'esprit.

Alors, pourquoi avait-il dit : « Vous n'aurez plus rien à craindre d'elle ? »

Paroles en l'air... phrase destinée à la rassurer, dans ce moment où elle était tout ébranlée, encore sous le coup du drame rapide. Mais lord Shesbury n'avait jamais eu, naturellement, l'intention d'éloigner Apsâra, et, à plus forte raison, de lui enlever la vie.

« Oui, je suis vraiment folle d'avoir eu cette idée ! songea Orietta. Comment, tout à coup, m'est-elle venue à l'esprit, quand Rose m'apprit la mort de cette femme ? »

*

Trois jours plus tard, Orietta reprenait sa place parmi les hôtes de lord Shesbury.

Sa physionomie était encore légèrement altérée, sa démarche un peu languissante. Mais elle réagissait énergiquement, voulant éloigner de son esprit les idées singulières, les obsessions qui l'avaient tourmentée pendant quelques jours.

Il lui fallut encore entendre parler de la mort d'Apsâra, ignorée jusqu'alors de M. Barford, qui arrivait ce même jour de Rockden-Manor. Il ne fit d'autre réflexion que celle-ci : « Quel dommage ! Une si belle artiste ! » Puis, on parla d'autre chose, à la secrète satisfaction d'Orietta.

Elle réussit à maîtriser son émotion pénible quand elle se retrouva en présence de Walter. Lui, froid et courtois, s'informa de ses nouvelles, et, tout aussitôt, s'entretint avec miss Porroby et Farneuil, d'une promenade à cheval qu'il devait faire avec eux dans l'après-midi.

Violet nota joyusement cette nouvelle preuve

de l'indifférence qu'inspirait à lord Shesbury sa belle pupille, si admirée de tous.

Cette même semaine, Walter fit connaître à sa belle-mère que, dès le départ de leurs hôtes, c'est-à-dire une douzaine de jours plus tard, – elle devrait gagner Londres et s'installer à Falsdone-House, pour la saison.

Lui viendrait l'y rejoindre après un court voyage en Italie.

Lady Shesbury montra quelque stupéfaction, car il n'avait jamais été jusqu'alors question de ce projet. Mais elle se fût gardée de la moindre objection, quand même elle n'aurait pas été ravie d'échanger le séjour de Falsdone-Hall pour les plaisirs mondains de la saison.

– Je serai prête, naturellement, mon cher Walter ! Verriez-vous quelque inconvénient à ce que je laisse Rose ici ? L'air de Londres ne lui convient guère et, de plus, elle me fera des scènes si je la sépare de son amie Orietta.

– Mais Orietta et Faustina vous accompagneront à Londres avec Mrs Rockton.

– Ah !... En ce cas, il faudra que j’emmène Rose. Elle qui déteste Londres...

– Je n’ai pas à consulter les goûts et les convenances de Rose, riposta ironiquement lord Shesbury. Qu’elle reste ici, je ne m’y oppose pas ; mais ce sera sans Orietta et Faustina, qui profiteront de leur séjour là-bas pour prendre les leçons dont elles ont été privées jusqu’ici.

Lady Paméla baissa le nez à ces derniers mots. Son beau-fils ne lui avait jamais directement reproché la façon dont elle avait fait élever les pupilles de lord Cecil ; mais elle savait par Humphrey quelle était son opinion sur ce point, et ne se souciait guère de le voir aborder ce sujet délicat.

Lord Walter, avec un sourire dédaigneux, laissa là l’entretien, et elle put se rendre à l’appartement de M. Barford pour lui faire part des nouvelles décisions de lord Shesbury. Aussitôt, Humphrey dressa l’oreille :

– Un voyage en Italie, dites-vous ?... N’aurait-il pas l’idée d’aller s’informer au sujet de ces jeunes filles ?

– Je n’y avais pas songé !... Cependant, il pourrait, en ce cas, se dispenser d’y aller lui-même. Un de ses hommes d’affaires suffirait pour prendre des renseignements.

– C’est certain... Mais peut-être ne se fie-t-il qu’à lui, s’il veut essayer de résoudre le problème posé par l’étourderie de la nourrice.

– Croyez-vous qu’il soit possible ?...

– J’en doute beaucoup... Don Alberto avait en vain essayé de tirer cela au clair. Comment espérer mieux réussir, après dix-sept années ?

– Mais, Humphrey, s’il apprend que des renseignements ont été demandés autrefois sur ces enfants, à Feruzia et à Faletti ?

– Eh bien ! chère amie, qu’importe ? Ils ont été pris par un intermédiaire, un homme que j’ai payé, en lui cachant mon vrai nom. Walter ne pourra donc me soupçonner. Rassurez-vous à ce sujet, car j’ai l’habitude de prendre toutes mes précautions.

– Oui, je sais que vous êtes la prudence et la raison mêmes... Vous viendrez habiter Londres,

pendant notre séjour ?

– De temps à autre, oui. Mais j’aurai à faire à Rockden-Manor... Il faut que j’y retourne dans quelques jours. Valeria est très agitée en ce moment et Ellen a grand-peine à se faire obéir d’elle.

– Change-t-elle toujours beaucoup ?

Les yeux de lady Paméla brillèrent d’espoir, tandis qu’elle adressait cette question d’un ton anxieux.

– Oui, réellement, sa santé s’altère... Pauvre créature !

– Non, ne la plaignez pas, ne la plaignez pas... vous qu’elle a offensé, vous dont elle entrave et attriste l’existence depuis tant d’années !... s’écria impétueusement lady Shesbury.

– Je lui ai pardonné, dit Humphrey, avec une grave onction. Je porte le fardeau qu’a mis sur mes épaules la volonté divine et j’ai pitié de cette malheureuse, si cruellement frappée.

– Mais moi, c’est vous que je plains !... Et c’est elle qui est l’obstacle à notre complet

bonheur !

– Allons, chère, pas de ces pensées-là, dit-il sur un ton de suave reproche. Parlons plutôt de votre prochaine installation à Londres... Emmenez-vous Rose ?

– Mais j’y suis bien obligée ! Figurez-vous que Walter envoie aussi là-bas les petites Farnella, pour leur faire donner des leçons. Alors, Rose n’accepterait jamais de rester ici sans Orietta.

– Les Farnella iront à Londres ?... Ah ! vraiment ? dit pensivement M. Barford, en caressant d’une main légère sa barbe blonde.

– J’espérais bien être débarrassée d’elles pendant ce temps-là !... reprit lady Shesbury avec humeur. Et je crains fort que la santé de Rose ne s’accommode pas du climat londonien. Mais cette considération n’influera en rien sur les décisions de Walter, comme il me l’a laissé entendre avec sa froide ironie habituelle.

– Naturellement ! Rien n’existe pour lui, en dehors de son bon plaisir... Dites-donc, Paméla,

ne trouvez-vous pas singulière la mort subite de la danseuse hindoue ?

– Mais... non... Vous-même...

– Oui, tout d’abord, j’ai accepté l’explication sans réfléchir... Mais, en y pensant depuis lors, je doute...

– Vous doutez de quoi ?... Que croyez-vous ?

Humphrey répondit dans un murmure :

– Eh bien ! qu’elle a été tuée.

Lady Paméla sursauta :

– Tuée ?... Vraiment, vous êtes fou !... Et par qui ?

– Par Walter... ou par son ordre. Son caprice était peut-être fini et, craignant d’être ennuyé par elle, car elle devait avoir une nature violente et passionnée, il l’aura...

– Non, non ! interrompit lady Shesbury, avec un geste d’horreur. Vous vous faites d’épouvantables imaginations, Humphrey ! Je ne crois pas Walter capable de pareille chose !

– Vraiment, ma chère, croyez-vous qu’il ne

soit pas moins cruel de tuer une femme d'un coup de poignard ou de revolver, que de la faire souffrir, mourir à petit feu pendant des années, comme le pratiquent si bien les hommes dans le genre de Cecil ?

– Ah ! c'est vrai, c'est vrai ! murmura Paméla. Sa première femme est morte de chagrin... et moi, je n'ai résisté qu'en changeant mon amour en haine... et en m'appuyant sur vous, chez Humphrey.

– Là, que vous disais-je ?

Un très léger sourire de sarcasme glissait entre les lèvres de M. Barford :

– ... Si – toute gratuite supposition de ma part – lord Shesbury a supprimé de sa route la belle Apsâra, il n'est pas plus grand criminel que son père, nous en convenons tous deux. Il y a cent façons de se débarrasser d'une femme, Paméla... cent façons, réellement, dont beaucoup ne tombent pas sous le coup de la loi.

– Oui, c'est vraiment affreux, quand j'y songe !... Aussi, combien j'apprécie le bonheur

d'être aimée d'un cœur si noble, si parfaitement noble et loyal ! Près de vous, mon cher Humphrey, je sens la sécurité la plus complète, la confiance la plus absolue !

Elle appuyait son front contre l'épaule d'Humphrey, qui baisa les cheveux blonds de ses lèvres dont le sourire, en s'accentuant, se nuançait de cruauté sardonique.

Les lecteurs retrouveront les personnages de ce roman dans un autre ouvrage qui a pour titre : « ORIETTA » et qui est le deuxième volume de « CŒURS ENNEMIS ».

Cet ouvrage est le 273^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.